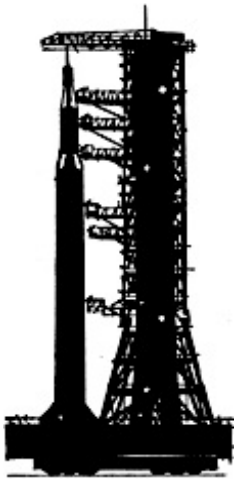
LIEUTENANT X

LANGELOT

ET LES COSMONAUTES

LIEUTENANT X

LANGELOT
ET LES COSMONAUTES



HACHETTE

S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F.
SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° ..222.....
sous-lieutenant. LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.
SIGNATURE DU TITULAIRE

1

« MISSION de routine ? Va pour une mission de routine ! »

Un agent du S.N.I.F. ne les choisit pas, ses missions, surtout lorsqu'il est le plus jeune membre de cette organisation.

Langelot prit la 2 CV de service – châssis lesté, moteur « gonflé », divers appareils de télécommunication dissimulés sous le tableau de bord – et se rendit à Levallois-Perret.

« Pas très exaltant, Levallois-Perret, après l'Italie, le Canada, l'Afrique Noire, pensait-il en conduisant. Enfin, si je m'ennuie trop, j'irai ce soir au cinéma de mon quartier : on donne un film d'espionnage. »

Il gara la voiture à quelques mètres d'une grille portant, en lettres blanches sur fond bleu, l'inscription :

INSTITUT DE CRYOGÉNIE
ENTRÉE RÉSERVÉE AU PERSONNEL
VISITEURS, PASSEZ PAR LE POSTE DE GARDE

« Cryogénie, cryogénie, murmura Langelot. Ce matin encore, je ne savais pas ce que cela voulait dire. Et je ne comprends toujours pas en quoi la fabrication du froid concerne la Défense nationale. Si au moins c'était un institut atomique… Hep là ! Voilà mon client ! »

Un homme en complet marron, à carreaux, portant un chapeau

trop petit pour lui, et, sur le bras, un imperméable beige, venait de franchir la grille, venant de l'Institut. Il s'était arrêté sur le trottoir et regardait autour de lui, cherchant peut-être un taxi ou s'assurant qu'il n'était pas épié. A la main, il tenait une valise brune de taille moyenne, paraissant à la fois très solide et très lourde.

Quelques instants s'écoulèrent. Un taxi, sans doute appelé par téléphone, vint s'arrêter au bord du trottoir. L'homme monta, après avoir poussé sa valise, non sans mal, sur le siège arrière.

Le taxi démarra, et, après quelques secondes, Langelot le suivit. La filature commençait.

Elle ne dura pas longtemps. Le taxi gagna les Champs-Elysées et vint stationner devant l'hôtel George-V. Le portier s'approcha majestueusement, des chasseurs accoururent. L'homme au complet marron régla la course, refusa de laisser porter sa valise par un des grooms qui s'empressaient, et s'engouffra dans l'hôtel sous l'œil indigné du portier, qui grommela :

« Ça veut loger chez nous et ça porte ses valises tout seul pour ne pas donner de pourboires !

— Moi, monsieur Ernest, dit un des grooms, je pense qu'il doit avoir des lingots d'or dans c'te valise. Vous n'avez pas vu comme elle était lourde ? »

Langelot entra dans l'hôtel à la suite de l'homme, qui se dirigea droit vers la caisse.

« Ma note ? demanda-t-il d'un ton bref.

— Votre note est prête, monsieur Bully », répondit l'employé.

L'homme régla en espèces et dit :

« Faites descendre ma valise. »

En attendant, il fit quelques pas dans le hall, mais sans jamais s'éloigner de son chargement de « lingots d'or ».

Un chasseur apporta une deuxième valise, semblable à la première, mais visiblement plus légère.

« Un taxi ! » commanda Bully, s'obstinant à porter lui-même le fardeau le plus lourd.

En passant devant Langelot, il lui jeta un regard soupçonneux. Puis, élevant la voix, il dit au chasseur :

« J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, mais je ne sais plus ce que c'est. Faites-le moi envoyer à Londres, la

réception a mon adresse. Vous toucherez une récompense. Alors, ce taxi, il arrive ? Mettez cette valise devant. Non, je garde l'autre avec moi. Tenez, voilà pour vous. »

Et, après avoir jeté au chasseur un pourboire qui démentait formellement les accusations exprimées par le portier, M. Bully, monta dans un nouveau taxi.

« A l'aéroport ! » commanda-t-il.

« Bon, se dit Langelot. Orly, c'est tout de même plus drôle que Levallois-Perret. »

Rompu à toutes les techniques de la filature, il n'eut pas grand mal à suivre le taxi sans trop se faire remarquer. Les choses risquèrent de se compliquer un peu en arrivant à l'aéroport. L'homme au complet marron extrayait sa valise de la voiture, et Langelot venait de se garer à une trentaine de mètres en arrière de lui, quand un agent de police mit sa tête à la portière de la 2 CV.

« Savez pas lire les panneaux indicateurs ? Il n'y a pourtant pas longtemps que vous devez l'avoir, votre permis de conduire. Interdit de stationner, ici. Circulez !

— Ah ! monsieur l'agent, s'écria Langelot en souriant largement, je suis bien content de vous voir. Vous allez me tirer une belle épine du pied. Voulez-vous être assez gentil pour aller parquer ma voiture quelque part où elle ne gênera personne ?

— Qu... qu... qu... quoi ? » s'étouffa le policier.

Langelot, toujours souriant, lui mit sous le nez sa carte d'agent du Service National d'Information Fonctionnelle, sur laquelle il était enjoint à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

Puis, sans s'arrêter à contempler la face éberluée du représentant de l'ordre, le jeune agent secret pénétra précipitamment dans le bâtiment de l'aéroport.

M. Bully s'était rendu tout droit au stand d'une compagnie aérienne anglaise, la B.E.A. Langelot ne put entendre ce qu'il disait à l'employé, mais il le vit présenter un billet, puis le remettre dans sa poche, emportant toujours ses valises qui commençaient à le fatiguer visiblement, car il s'arrêtait souvent pour changer de main. Il se traîna ainsi jusqu'au salon d'attente où il s'effondra dans un fauteuil.

« Rouge et essoufflé comme il est, il lui faudra bien trois minutes

pour récupérer », pensa Langelot.

Et, avisant une cabine téléphonique, qui pourrait lui servir de poste de communication et d'observation à la fois, il y courut.

« Ici, Frisquet 2. Passez-moi Frisquet 1 », dit l'agent secret à l'officier de permanence qui avait répondu à son appel.

Quelques secondes plus tard, la voix calme et grave du capitaine Montferrand, le chef direct de Langelot, se fit entendre :

« Ici Frisquet 1.

— Mes respects, mon capitaine. J'ai suivi mon client jusqu'au George-V, où il a réglé ses frais de séjour. En partant, il dit au chasseur qu'il allait à Londres. Je l'ai ensuite escorté jusqu'à Orly, d'où je vous parle. Le client – que je vois de cette cabine – a l'air d'attendre le prochain avion de la B.E.A. Un seul truc curieux : c'est que M. Bully n'a pas fait enregistrer ses bagages, et pourtant il devrait embarquer dans un quart d'heure.

— Curieux, en effet. Voulez-vous vous renseigner pour savoir sur quel vol le client s'est fait réserver une place ? Vous me rappellerez ensuite.

— Bien, mon capitaine. »

Langelot raccrocha, puis appela la B.E.A. Une voix de femme lui répondit.

« Mademoiselle, pourriez-vous être assez aimable pour me dire si la place de M. Bully est bien réservée sur votre prochain vol pour Londres ?

— Un instant… Non, monsieur. Nous n'avons pas de M. Bully.

— Le vol suivant, peut-être ? Il est très distrait M. Bully, il se trompe toujours. Il voudrait partir aujourd'hui, mais il a probablement réservé pour la semaine prochaine. Et c'est encore moi qui vais me faire attraper comme d'habitude. Soyez chic, essayez de me dépanner. »

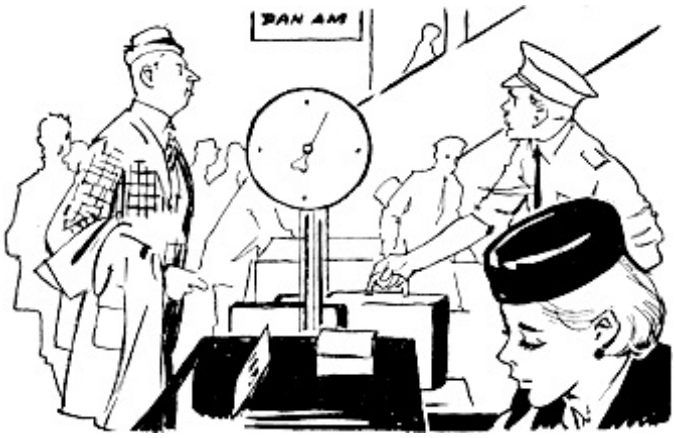
Même au téléphone, le charme de Langelot manquait rarement d'opérer. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il savait que M. Bully partait pour Londres le soir même, à 18 heures. Or, il n'était pas onze heures du matin. Il avait donc un rendez-vous à l'aéroport ?

« Mademoiselle, dit Langelot, vous êtes vraiment gentille et vous avez la plus jolie voix du monde. A quelle heure quittez-vous le travail ? On pourrait peut-être se… »

Mais il n'alla pas plus loin. En jetant un coup d'œil du côté de M. Bully, il s'était aperçu que le fauteuil qu'occupait quelques instants plus tôt l'homme au complet marron était vide, et que l'homme lui-même avait disparu, ainsi que ses deux valises.

Langelot raccrocha brusquement et bondit hors de la cabine.

A l'autre bout du fil, la petite Anglaise de la B.E.A. en resta bouche bée.



2

BIEN QUE Bully eût récupéré des forces, sa marche était tout de même ralentie par son chargement. Langelot, intensément soulagé, aperçut le petit chapeau marron devant le comptoir de la Panam, compagnie d'aviation américaine. Cette fois-ci, les deux valises furent posées sur la balance, dûment pesées et enregistrées ; un paiement supplémentaire fut réclamé à M. Bully pour son excédent de bagages, et, toutes ces formalités étant remplies, l'homme au complet marron put se diriger, les mains libres, vers le contrôle de police qui précède l'accès aux vols internationaux.

A moins de faire publiquement état de sa qualité d'agent secret, Langelot, qui n'avait pas de billet, ne pouvait le suivre plus loin.

En courant, Langelot retourna au comptoir de la Panam. Il y avait une queue, mais l'agent secret se glissa au premier rang, en murmurant :

« Excusez-moi. C'est pour un renseignement. »

A la préposée, qui arborait un chapeau rond et un sourire éclatant, il demanda :

« Pardon, mademoiselle, quel est votre premier vol ?

— Vol 115, pour New York.

— Avez-vous un M. Bully à bord ? »

Elle consulta le manifeste.

« Non, monsieur. Pas de M. Bully.

— Quand votre avion décolle-t-il ?

— A 12 heures 30. »

Langelot remercia, et courut téléphoner de nouveau. Il restait un peu plus d'une heure avant l'envol. Si le capitaine Montferrand voulait agir, il allait devoir se dépêcher : de toute évidence, soit M. Bully comptait prendre un autre vol, soit il ne s'appelait pas M. Bully, et le billet qu'il avait pris à la B.E.A., de même que les indications données au chasseur n'avaient d'autre but que de brouiller sa piste.

« Allô, Frisquet 1 ?

— Ici, Frisquet 1, j'écoute.

— Mon capitaine, le client vient de se faire enregistrer à la Panam, sous un autre nom, que je ne connais pas. Je ne peux plus le suivre, à cause du contrôle de police.

— Ah ! c'est intéressant. La valise ?

— Enregistrée aussi. Je l'ai vue prendre le tapis roulant.

— Chez la Panam ?

— Chez la Panam.

— Il partirait donc pour… ?

— New York. Vol 115. »

Il y eut un bref instant de silence, puis, le capitaine, qui n'aimait pas à perdre son temps quand il avait une décision à prendre, annonça du même ton calme :

« Vous l'accompagnerez.

— Mon capitaine, je n'ai pas de passeport.

— On vous en apportera un, et aussi un billet et une brosse à dents. Ne vous inquiétez pas.

— Mon capitaine vous savez que je suis loin de parler l'anglais à la perfection.

— Aucune importance puisque vous allez en Amérique. D'ailleurs vous devriez avoir fait des progrès depuis vos deux missions à Londres[1].

— Mon capitaine, l'avion part à midi trente !

— Voyez-vous ça ! répondit Montferrand ironiquement. Achetez un *Parisien libéré* et allez vous promener de long en large devant le comptoir d'Air France. »

Clic. Le capitaine avait raccroché.

Langelot aspira beaucoup d'air. Sa mission de routine commençait à se corser. Et tout cela à cause d'une valise contenant un engin qui ne

fonctionnait même pas ! Les chefs quelquefois ont de drôles d'idées. Mais nul ne pouvait mettre en doute le flair du capitaine Montferrand, et s'il venait de décider d'envoyer Langelot en Amérique, ce ne pouvait être que pour de bonnes raisons.

New York ! Les Etats-Unis ! Jamais encore le jeune agent n'avait opéré là-bas, et il se sentait dévoré de curiosité pour ce monde à découvrir, dont il avait tant entendu parler. Des visions de gratte-ciel, de magasins flambant neufs – chromes et néon –, de longues automobiles basses, scintillantes, passèrent dans l'imagination de Langelot.

Cependant cette puissante organisation qu'était le S.N.I.F. entrait en action. Des téléphones grésillaient. Des machines à écrire crépitaient. Un petit hélicoptère, du modèle Alouette, décollait de l'aérogare des Invalides…

« Sous-lieutenant Langelot ? Puis-je voir votre carte ? Voici la mienne. Je suis officier de police adjoint de la P.A.F.[2]. Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Langelot suivit le jeune homme prématurément chauve qui lui avait parlé. Ils entrèrent dans un petit bureau. Une horloge électrique indiquait l'heure : midi moins cinq.

« Nous venons de recevoir un coup de téléphone de Paris, dit l'O.P.A.[3] et nous retiendrons le 115 aussi longtemps qu'il faudra. J'espère cependant que votre service ne nous fera pas trop attendre. Avec les militaires, on ne sait jamais. Asseyez-vous donc. »

Langelot avala cette petite couleuvre et s'assit devant un monceau de passeports de toutes les couleurs.

« Jetez-y un coup d'œil, reprit l'O.P.A. Voyez si vous retrouvez

votre client.

— Avez-vous redemandé leur passeport à des gens qui étaient déjà embarqués ?

— Mais oui. Que ne ferait-on pour s'entraider ? Nous avons prétexté un contrôle supplémentaire, une inspection, je ne sais quoi. »

L'O.P.A. parlait d'un ton ennuyé et sardonique qu'il devait croire distingué. Langelot s'attaqua aux passeports : il y en avait de français, de britanniques, d'américains, deux canadiens, trois belges, un mexicain.

Celui où Langelot reconnut la photo de M. Bully était bleu, portait un aigle d'or aux ailes éployées, brandissant la foudre, et avait été délivré par le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique à un certain Wallace G. Sharman, cinquante ans, citoyen américain, vice-président de société, domicilié à New York. L'agent secret apprit l'adresse par cœur et rendit le passeport, sans avoir eu l'air d'y prêter plus d'attention qu'aux autres. Lorsqu'il eut feuilleté tous les petits livrets :

« Eh bien, vous ne trouvez pas votre homme ? demanda l'O.P.A.

— Si, si, dit Langelot. Ça fait longtemps que je l'ai trouvé.

— Lequel est-ce ? fit le policier, feignant l'indifférence.

— Monsieur, je n'ai pas été autorisé à vous le dire.

— Il me semble qu'après l'aide que je viens de vous fournir…

— Faites-moi donner des ordres par mes patrons, et je vous raconterai tout ce que vous voudrez. »

L'O.P.A. haussa les épaules.

« Comme il vous plaira. Nous aurions pu vous laisser fouiller ses bagages, vous savez… »

Langelot sourit :

« Inutile. Vous êtes trop bon. Je sais parfaitement ce qu'il transporte, figurez-vous. »

Il était midi vingt-huit. On frappa à la porte. Le lieutenant Charles, agent du S.N.I.F., grand gaillard athlétique et brun, toujours vêtu avec élégance, entra.

« Messieurs, bonjour. Monsieur l'officier de police, je suis chargé par mon service de mille remerciements pour toutes vos bontés. Langelot, voilà ton passeport, au nom de Pierre-Louis Crépon, tes certificats de vaccination, ton billet, et un portefeuille pour tes menus plaisirs. Cette mallette contient une brosse à dents, un rasoir dont tu

n'as que faire, une paire de pantoufles pour les heures creuses, et des instructions que tu voudras bien déguster au sens figuré d'abord, au sens propre ensuite. Je te remercie de m'avoir donné cette occasion de faire un petit tour d'hélico : je commençais à m'ennuyer à la permanence. Ah ! Un dernier point : comme nous n'avons personne en Amérique et que nous n'avons pas le temps de préparer les Ricains à ton arrivée avec un passeport truqué et un faux visa, je te conseille de ne pas trop te faire remarquer par leur police.

— Mon lieutenant, comment assurerai-je mes liaisons ? »

Charles sourit :

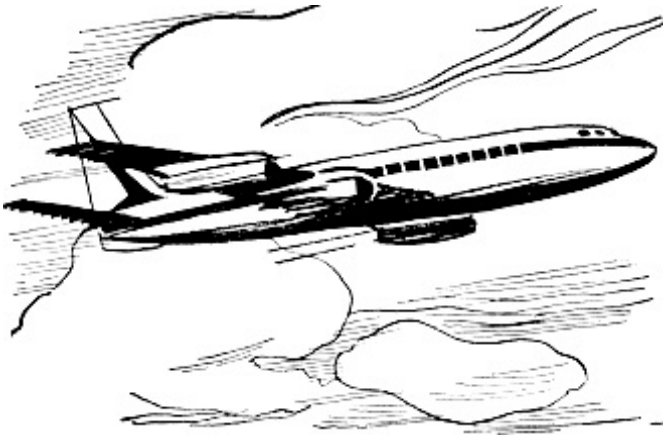
« Par la poste, mon cher. Nous n'avons pas mieux à t'offrir. Envoie tout de même tes lettres par avion, de préférence. Et rappelle-toi : pas d'initiatives, ou le pitaine ne sera pas content. File, mon grand, il ne faut pas faire attendre les gens : c'est très impoli, tu sais. »

Simultanément, le policier et Langelot regardèrent l'horloge, puis se jetèrent un coup d'œil : il était midi trente, à la seconde près.

Dix minutes plus tard, le Boeing de la Panam s'engageait sur la piste d'envol.

Il emportait un jeune agent secret qui allait remplir sa première mission aux Etats-Unis et un vice-président de société qui venait de payer six millions de francs lourds pour un climatiseur.

Certains pourraient penser que c'est estimer bien cher le droit de respirer frais pendant la canicule. Mais, à vrai dire, le climatiseur enfermé dans la valise de Mr Sharman avait une particularité qui le rendait inestimable aux yeux de son possesseur : il fonctionnait mal, très mal, et ce fonctionnement défectueux faisait l'objet d'une clause spéciale de son contrat de fabrication.



3

S.N.I.F./P/22
SECRET
ORIGINE : Frisquet 1
DESTINATAIRE Frisquet 2.
OBJET : *Rappel d'instructions – nouvelles instructions.*

M. l'ingénieur général, chef de l'Institut de cryogénie ayant communiqué à M. le Premier Ministre une commande qu'il venait de recevoir et qu'il jugeait suspecte, une mission de surveillance S.N.I.F. a été décidée. L'intéressé qui en fait l'objet s'était présenté à M. le chef de l'Institut de cryogénie sous le nom de Mr Bully, de nationalité britannique. Il apportait un climatiseur thermique hautement perfectionné, dont l'origine n'a pu être déterminée. Il demandait la construction d'un climatiseur identique, mais dont le fonctionnement cesserait automatiquement, lorsqu'une certaine température aurait été dépassée pendant un certain temps. Il a été impossible de retrouver l'intéressé avant le jour de livraison de la commande, mais son signalement ayant été mis à la disposition du S.N.I.F., le sous-lieutenant Langelot a reçu mission de le suivre aussitôt qu'il aurait pris livraison du climatiseur construit par les soins de l'Institut.

En dernière heure, M. l'ingénieur général, chef de l'Institut de cryogénie, fait connaître que Mr Bully a insisté pour que le

climatiseur originel – qui fonctionnait parfaitement jusqu'à des températures extrêmement considérables – fût détruit sous ses yeux aussitôt après qu'il aurait pris possession du conditionneur à fonctionnement limité.

Les renseignements reçus du sous-lieutenant Langelot soulignant le caractère suspect de l'intéressé, il est commandé au sous-lieutenant Langelot de poursuivre sa mission de filature où qu'elle doive l'emmener, et de tenter de remonter, par les moyens les plus discrets possibles, jusqu'à l'origine des activités suspectes du sieur Bully.

La plus grande prudence lui est conseillée concernant ses relations avec les autorités américaines, qui demandent toujours un préavis considérable pour tout envoi d'agent en mission sur le territoire des Etats-Unis, préavis qui, en l'occurrence, ne peut leur être donné.

Il est rappelé au sous-lieutenant Langelot que sa mission ne doit en aucun cas sortir du cadre du renseignement pur, et que toute initiative lui est formellement interdite dans le domaine de l'action.

Ses liaisons s'effectueront par la voie postale ou – en cas d'urgence – par téléphone.

Signé :

Le chef de la section P.

MONTFERRAND.

Ayant savouré la prose du capitaine Blandine – le style administratif de l'ordre de mission indiquait clairement qu'il était de la plume, non pas du capitaine Montferrand, mais de son adjoint –, Langelot se rendit aux toilettes, déchiqueta la feuille de papier en mille morceaux et les avala, conformément aux instructions reçues de Charles. Puis il regagna son fauteuil et jeta un coup d'œil par le hublot : le Boeing montait toujours, mais la terre avait déjà disparu sous un plafond de nuages.

Ce n'était pas la première fois que Langelot traversait l'Atlantique. Il était déjà allé à Montréal au cours d'une autre mission[4]. Aussi regardait-il d'un œil de vieil habitué les inscriptions lumineuses qui s'allumaient, puis s'éteignaient, les systèmes d'aération individuels, les petits projecteurs – un par passager –, et les tenues pimpantes des

hôtesses, blondes et souriantes, qui montaient et descendaient l'allée centrale au pas de course.

Une vieille dame placée à côté de Langelot ne parvenait pas à faire basculer son plateau pour déjeuner, et le snifien, toujours courtois, le lui installa comme il fallait, après avoir modifié, d'une pression sur un bouton, l'inclinaison de son fauteuil.

En revanche, le déjeuner allait surprendre le Français. Et ce fut au tour de la vieille Américaine de le renseigner sur le contenu du plat à compartiments que l'hôtesse lui avait apporté.

« Ceci, expliqua la dame, en désignant une plaque de viande hachée, est un hamburger. Vous devez le mettre avec vos doigts à l'intérieur de ce petit pain. Cela – elle montrait une montagne blanche couronnée par une cerise verte –, c'est du fromage blanc. Ici – elle désignait un cube de gélatine rouge –, vous avez du jello. Et quant aux tomates – elle venait de goûter les siennes –, vous avez de la chance : elles sont arrosées d'assaisonnement français, en bouteille. On en vend partout, aux Etats-Unis. »

Langelot, pour une fois, se sentait un peu dépassé par les événements.

« Mais, madame, dit-il faiblement, est-ce qu'il existe des cerises vert émeraude aux Etats-Unis ?

— Oh ! non, répondit la vieille dame, mais on les peint.

— Et dans quel ordre faut-il manger tout cela ?

— Quelle importance ? » répliqua-t-elle superbement.

Et Langelot vit qu'elle picorait avec indifférence dans tous les compartiments.

Il soupira et arrêta l'hôtesse qui passait :

« Mademoiselle, pourrais-je avoir un verre de vin ? »

Elle lui sourit avec amabilité :

« Impossible, monsieur. Vous êtes mineur.

— Et alors ?

— Il est immoral de boire du vin quand on n'a pas vingt et un ans.

— Arrêtez l'avion : je veux descendre ! plaisanta Langelot.

— Nous sommes désolés, monsieur. Nous n'avons pas d'escale avant New York », répondit l'hôtesse le plus sérieusement du monde.

Le snifien se le tint pour dit, et s'amusa à manger son hamburger enduit d' « assaisonnement français », son petit pain bourré de

fromage blanc, et sa cerise en équilibre sur une tranche de tomate.

« Monsieur, que faites-vous ? s'étonna la vieille dame.

— Je m'aguerris », lui répondit sombrement Langelot.

Il se rappelait avoir beaucoup souffert de la cuisine anglaise et se préparait à avoir les mêmes ennuis avec l'américaine.

A dîner, on lui servit un excellent steak, cuit à point, ce qui le réconcilia un peu avec la cuisine des Anglo-Saxons. Il aima aussi les carottes râpées aux raisins secs et se passa de fromage sans trop de mal.

De temps en temps, le commandant du bord s'adressait aux passagers par haut-parleur, et la vieille dame traduisait à Langelot ce qu'il disait, et qui, autrement, eût été du chinois pour lui. L'anglais du jeune snifien n'avait jamais été particulièrement brillant, mais quoi qu'en pensât le capitaine Montferrand, il semblait avoir encore empiré depuis que Langelot s'était embarqué sur cet avion.

La traversée dura à peine plus de six heures. Et il n'était que deux heures quarante de l'après-midi, compte tenu des fuseaux horaires, lorsque le Boeing toucha la terre américaine à l'aéroport international de New York.

Pendant le voyage, Langelot avait aperçu son « client » une ou deux fois. Mr Sharman paraissait parfaitement à l'aise : il voyageait en première – tandis que le snifien n'avait droit qu'à une classe touriste – et avait bu une bouteille de champagne américain à lui tout seul, étant majeur depuis longtemps. A l'arrivée, il fut un des premiers à sortir, et Langelot le perdit de vue un instant.

« Merci d'avoir choisi Panam. J'espère que nous aurons encore une fois l'occasion de vous servir, dit l'austère hôtesse à l'agent secret, en lui adressant son sourire le plus éblouissant.

— Merci beaucoup. Je reviendrai quand j'aurai vingt et un ans ! » répliqua Langelot.

Il hâta le pas pour rattraper Sharman. Mais le nombre des petits chapeaux avait subitement augmenté : les Américains en portent beaucoup, et lorsque Langelot revit Sharman, son « client » avait déjà emprunté le couloir réservé aux citoyens américains, tandis que Langelot dut passer le contrôle de police avec les étrangers.

Son faux passeport et son faux visa firent merveille : connaissant la précision du travail exigée par le S.N.I.F., il n'en avait d'ailleurs jamais

douté.

On se retrouva à la douane. Un tapis roulant amenait les bagages sur un énorme disque tournant, et Langelot vit Mr Sharman faire des efforts pour traîner sa lourde valise près du bord et la soulever.

Dans la queue, le suiveur se plaça derrière le suivi, la vieille dame étant entre eux. Evidemment Américaine bien que parlant fort bien le français, elle permettrait à Langelot de surveiller de près Sharman sans se faire trop remarquer de lui.

« Comment va-t-il expliquer au douanier qu'il transporte des climatiseurs dans ses valises ? » se demandait l'agent secret.

Un dialogue s'engagea entre le douanier – un gros homme en manches de chemise et casquette imposante – et Sharman. Langelot ne comprenait toujours rien. Il prit l'air inquiet pour demander à la dame :

« Je vois que ce monsieur montre un papier. Est-ce que j'ai oublié de remplir une formule quelconque ?

— Non, non, dit la dame. En quittant les Etats-Unis, ce monsieur a déclaré qu'il emportait avec lui un appareil électronique dont il a besoin pour son métier, et maintenant il le rapporte : il ne l'a donc pas acheté à l'étranger et n'a pas de droits à payer dessus.

— Petit malin ! » pensa Langelot.

Si Sharman n'était pas un professionnel du renseignement, du moins prenait-il un certain nombre de précautions qui en disaient long sur la gravité de ses objectifs.

Sharman passa, refusa les services d'un porteur noir, chargea lui-même ses valises sur un petit chariot et sortit. Langelot, n'ayant rien à déclarer, dut néanmoins ouvrir sa mallette, et retourner un à un tous les objets qui s'y trouvaient et qui étaient censés lui appartenir. Il fut ravi de voir que le S.N.I.F. avait bien fait les choses et l'avait pourvu de linge – usagé il est vrai, mais d'excellente qualité –, d'une eau de Cologne de grande classe, et d'un tube (entamé) de pâte dentifrice de la marque qu'il préférait. Il fut moins ravi, lorsque, après avoir finalement persuadé le douanier qu'il ne transportait ni drogues interdites, ni pièces d'or, ni saucisson de France, ni boisson alcoolique, ni (pour une fois) d'armes à feu, il passa à son tour sur le trottoir qui courait le long du bâtiment : Mr Sharman avait disparu depuis longtemps.

Langelot regarda autour de lui. D'étranges édifices, construits dans les styles les plus modernes, s'élevaient de tout côté. Il y en avait un pour chaque compagnie aérienne. Des autobus avec des inscriptions incompréhensibles roulaient tous dans la même direction. Des agents de police, bâtis comme des cow-boys, un revolver à crosse de corne au côté, gesticulaient. Des hommes, des femmes, se croisaient, s'interpellaient avec des onomatopées que le professeur d'anglais de Langelot avait oublié de lui enseigner.

« Eh bien, se dit Langelot, je suis donc en Amérique. Il y a environ 200 millions d'Américains et, parmi eux, il faut que j'en retrouve un qui a un faible pour les climatiseurs hors d'usage. Snif snif ! »

Il essayait de se donner du courage, mais, à la vérité, il se sentait un peu perdu.

4

IL HÉLA un taxi et donna au chauffeur, qui lui parut aussi rogue que ses confrères parisiens, l'adresse de Mr Sharman, dix numéros en moins.

La course dura une heure et demie. Le ciel était gris, et le taxi roula d'abord dans un paysage d'entrepôts, de voies ferrées, de cimetières de voitures. Puis, un bref moment, l'étonnante perspective de New York, « cette ville debout », se découvrit : on eût dit une armée de gratte-ciel en marche... Enfin, après d'interminables embouteillages dans des quartiers qui rappelèrent à Langelot les plus miséreux de Londres, le taxi s'engagea dans une immense cité-jardin.

De larges avenues serpentaient entre des pelouses minutieusement tondues. Au bout des pelouses, se dressaient des maisons de style varié, mais toutes élégantes et cossues. Il n'y avait pas de piétons. De temps en temps, une énorme voiture noire émergeait d'un garage qui s'ouvrait automatiquement, et s'engageait sans le moindre bruit sur la chaussée goudronnée.

Langelot commença à s'inquiéter pour sa nuit :

« Trouverai-je un hôtel, ici ? » demanda-t-il au chauffeur.

Il crut comprendre que le chauffeur répondait :

« L'hôtel le plus proche est à dix milles. »

Dix milles, seize kilomètres ?... Bon ! On aviserait sur place.

Le taxi déposa Langelot à l'entrée d'une allée conduisant, entre deux magnifiques pelouses, à un manoir de style normand. L'agent

secret attendit que la voiture eût disparu, puis il se mit en marche, dépassant tour à tour un chalet suisse, un hôtel Renaissance, et une maison à colonnes, de style colonial.

Aucune de ces maisons – qui se dressaient toutes à quelque cinquante mètres de la chaussée – ne portait de numéro. Mais, à l'entrée de l'allée qui conduisait à chacune d'entre elles, on voyait une grosse boîte noire posée sur un seul pied enfoncé en terre. Langelot devina que c'étaient des boîtes à lettres, permettant aux facteurs motorisés de livrer leur courrier sans descendre de voiture. Sur ces boîtes, on pouvait lire le nom et l'adresse du propriétaire.

La maison de Mr Sharman était une grosse bâtisse en briques rouges, laide et sinistre. La pelouse nue, l'absence d'arbres et de clôtures entre les propriétés, rendaient impossible toute approche discrète.

« Bah ! Ce n'est pas Sharman lui-même qui ouvre sa porte, pensa Langelot. Je vais raconter une histoire d'enquête menée par des étudiants sur *l'American Way of Life,* ou quelque chose dans ce genre, et comme ça, j'aurai toujours pris contact avec la maison et jeté un coup d'œil à l'intérieur. »

Il remonta l'allée et sonna. Un carillon mélodieux se fit entendre, mais personne ne vint ouvrir.

Langelot essaya la porte : elle était fermée à clef. Il contourna la maison. La porte de derrière était fermée également. Il jeta un coup d'œil dans le garage et vit qu'il était vide.

« Chou blanc ! Pas la peine d'insister. Maintenant, allons-y pour mes seize kilomètres à pied : il faut bien coucher quelque part. »

Seize kilomètres n'étaient pas pour faire peur à un sportif comme Langelot, mais une fine pluie qui commença à tomber se mit de la partie, et il ne put s'empêcher de maugréer, tout en marchant et en balançant à bout de bras la mallette du S.N.I.F.

« Et personne à qui demander mon chemin ! Qui me prouve qu'il y a des hôtels dans la direction où je vais ? »

Une Chrysler le rattrapa et s'arrêta à sa hauteur. Un homme au visage hilare lui ouvrit la portière en appuyant sur un bouton :

« *Hop in !*

— *Thank you very much !* répondit Langelot, en s'enfonçant dans la moelleuse banquette.

— *Oh ! You British ?* » s'étonna l'homme.

Langelot mit un certain temps à comprendre que son aimable conducteur le prenait pour un Anglais.

« Moi, un Anglais ? Pourquoi croyez-vous ça ?

— *Because of your accent*.

— Je voudrais que mon professeur de première vous entende ! »

Le malentendu fut vite éclairci : la prononciation anglaise de Langelot était une pâle imitation de celle des Britanniques, mais n'avait aucun rapport avec celle des Américains : ici l'anglais de Langelot était presque incompréhensible.

Cependant, le monsieur hilare y mit tant de bonne volonté, que l'agent secret finit par lui expliquer qu'il venait voir des amis, que ces amis étaient absents, et qu'il devrait descendre à l'hôtel.

« Vous avez de la chance, dit l'homme. J'allais justement *downtown*[5]. Je vous déposerai au Park Sheraton. Ça vous va ? »

La nuit tombait, quand la Chrysler traversa Manhattan. Langelot fut surpris, non pas tant par le bariolé des enseignes lumineuses – il s'y attendait –, que par l'étroitesse des rues rectilignes tracées entre les gratte-ciel comme des canyons dans un plateau.

La chambre où un chasseur noir conduisit Langelot était située au 26e étage du Park Sheraton. Un poste de télévision placé en face du lit diffusait douze programmes différents au choix.

Après un dîner au restaurant de l'hôtel – le Français jugea prudent de reprendre un steak – et une petite promenade dans des rues pleines de gens extraordinairement pressés, Langelot remonta dans sa chambre et décrocha le téléphone. Il n'avait guère d'idée préconçue, mais il ne voulait pas laisser passer cette journée sans apprendre quelque chose sur son gibier.

Une voix féminine et suave expliqua avec une patience infinie que Mr Sharman n'était pas en ville actuellement, que c'était le Service des abonnés absents qui se chargeait de répondre à ses communications, et qu'on devait le rappeler à sa maison de Cocoa, en Floride.

« La Floride ! On peut dire que Mr Sharman me gâte ! » pensa Langelot.

Le lendemain le retrouva à l'aéroport. Quelques heures plus tard, après un vol sans histoire sur un avion de la compagnie Eastern, il descendait à l'aéroport de Melbourne, sous un soleil aveuglant, et

n’avait rien de plus pressé que d’ôter sa veste de daim.

Autour de lui, tout le monde se promenait en manches de chemise ou en robe d’été.

« Si ma mission me laisse des loisirs, j’irai faire un tour à la plage », pensa Langelot.

Ne voulant pas recommencer son expérience de la veille, il alla au premier comptoir de location de voitures sans chauffeur qu’il aperçut.

« Puis-je vous aider ? demanda l’employée avec son millième sourire de la journée.

— Je l’espère, dit Langelot. Je suis Français. Je m’appelle Pierre-Louis Crépon. Je voudrais louer une voiture.

— Avez-vous une licence, monsieur Crépon ?

— Ah ! non, je n’ai que mon bachot. Je veux dire mon baccalauréat.

— Votre licence pour conduire ?

— Ah ! mon permis ! Mais certainement. »

Le S.N.I.F. avait tout prévu.

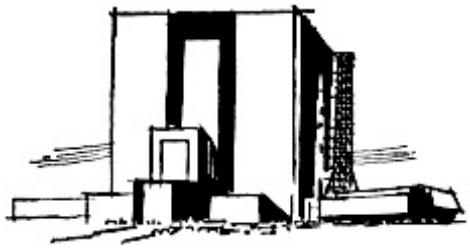
« Ce permis français est valable 30 jours, expliqua l’employée. Il faudra ensuite que vous passiez un examen.

— Entendu.

Des rues pleines de gens extraordinairement pressés.

— Quelle voiture désirez-vous louer ? »

Tout s'arrangeait le plus simplement du monde : il ne fallait ni passeport ni dépôt de garantie. Dix minutes plus tard, le sous-lieutenant Langelot, du S.N.I.F., roulait à bord d'une gigantesque Mercury blanche, large comme la moitié de la rue. La radio du bord déversait une musique douce tout à fait plaisante, et les sveltes palmiers qui bordaient l'avenue s'inclinaient gracieusement sur le passage de l'agent secret.



5

LE SERVICE des abonnés absents avait donné à Langelot l'adresse de Sharman à Cocoa. Une demi-heure après avoir quitté Melbourne, la Mercury blanche traversait le centre de la petite ville de Cocoa – se composant essentiellement de stations-service et de drugstores – et en gagnait les quartiers résidentiels. Là, comme à New York, des maisons particulières s'élevaient au milieu de pelouses tondues à ras. Quelques palmiers ajoutaient un peu de couleur locale.

La maison de Sharman consistait en un cube peint en blanc, flanqué d'un garage.

Lentement, la Mercury passa devant et Langelot eut le plaisir de constater que le garage contenait une voiture : selon toute probabilité Mr Sharman était donc chez lui.

Roulant jusqu'au carrefour suivant, Langelot y trouva un distributeur automatique de journaux. Il en prit un, pour se donner une contenance, puis il revint se poster à quelque quarante mètres de l'allée conduisant chez Sharman. Sans descendre de voiture, il déplia son journal et commença à le lire afin de rafraîchir son anglais, tout en observant le garage et la maison.

Le journal annonçait le prochain vol cosmique américain. Une fusée Androclès allait projeter dans l'espace un vaisseau habité en direction de la planète Mars. Le pilote, Frank Hordon, cosmonaute chevronné dont le journal reproduisait pour la centième fois le visage énergique et viril, aurait pour mission d'étudier de près les possibilités

d'un « atterrissage » futur. Jamais encore être humain ne s'était tant éloigné de la Terre, et les journalistes donnaient libre cours à leur enthousiasme.

« Tiens, pensa Langelot, je ne suis pas loin de Cape Kennedy, ici. Si j'ai le temps, j'aimerais bien aller le visiter. »

A ce moment, Mr Sharman sortit de sa maison par la porte qui communiquait directement avec le garage, poussa dans la voiture une valise que Langelot reconnut immédiatement, et se mit au volant. Aujourd'hui, Sharman portait une chemise à manches courtes, sans cravate, et un pantalon de sport, mais il n'avait pas renoncé à son précieux chapeau.

« Pour une voiture, c'est une voiture... », murmura Langelot, lorsque la gigantesque Cadillac, entièrement dorée d'un pare-chocs à l'autre, passa à quelques centimètres de lui.

Vingt secondes plus tard, la filature, commencée la veille à Levallois-Perret, recommençait sous le ciel bleu de la Floride.

Au reste, c'était un plaisir de filer quelqu'un dans ces conditions : les conducteurs américains sont beaucoup plus courtois que les français, et Langelot pouvait tourner, changer de file, s'arrêter, repartir, sans que le moindre coup de trompe vînt le lui reprocher.

A la première pancarte indiquant la direction du

JOHN F. KENNEDY SPACE CENTER N.A.S.A.

Mr Sharman tourna à droite. Il stoppa bientôt devant une espèce de barrage qu'on ne pouvait franchir sans jeter une pièce de monnaie dans un immense panier prévu à cette intention. Après avoir avalé la pièce, une machine invisible ouvrait le passage en éteignant un feu rouge et en allumant un vert. Langelot imita son gibier en tout point et se trouva sur le pont le plus long qu'il eût jamais vu et qui enjambait un bras de mer de quelque six kilomètres.

Au bout de ce pont, on arriva dans une petite agglomération appelée Cape Canaveral. Là Mr Sharman tourna à gauche, mais, lorsque Langelot arriva à son tour devant un poste de contrôle sur lequel on lisait

CAPE KENNEDY
AIR FORCE STATION,

un policier, revolver au côté, lui fit signe d'arrêter et vint lui demander ce qu'il voulait.

« *Me enter »,* expliqua Langelot, jouant les touristes naïfs.

Comprenant qu'il avait affaire à un étranger, le policier répliqua en petit nègre :

« *You no enter.* »

— Je vous dis que *me* vouloir *enter very much !* insista Langelot.

— *You no enter,* maintint le policier.

— Et pourquoi lui *enter* ? Pourquoi Cadillac dorée *enter* ?

— *Chauffeur Cadillac have pass.*

— Je crois comprendre : il faut un laissez-passer. *But me want very much* visiter *John F. Kennedy Space Center.* »

Le policier se transforma en sémaphore et expliqua par gestes que, pour visiter le centre, il fallait retraverser le pont, et revenir sur l'île par un autre chemin.

Il était inutile d'insister. Langelot passa donc encore une fois sur le pont à péage, remonta vers le Nord et ne quitta plus la route que lorsque des panneaux lui indiquèrent la direction du Visitor Information Center de la NASA. Après avoir roulé le long d'une interminable route absolument rectiligne, il aperçut enfin les premiers édifices du cosmodrome, et il en oublia presque sa mission.

« D'ici s'envolent des hommes qui, sortant du champ de gravité terrestre, explorent l'espace libre ! D'ici sont partis les premiers navires à prendre contact avec d'autres corps célestes ! D'ici, dans quelques jours, décollera le cosmonaute Frank Hordon en direction de Mars ! »

Il gara sa Mercury dans un immense parc de stationnement et, remettant à plus tard son déjeuner dont l'heure était pourtant passée, ne résista pas à la tentation de monter aussitôt à bord d'un autobus de la NASA, pour aller visiter le Centre spatial.

Un petit Noir à lunettes servait à la fois de chauffeur et de guide. Tantôt il faisait passer un enregistrement donnant des précisions sur les lieux qu'on visitait, tantôt il donnait lui-même des explications : Langelot ne comprenait goutte ni aux unes ni aux autres, mais cela ne l'empêchait pas de regarder de tous ses yeux.

On traversa d'abord la Banana River, puis on roula dans le cosmodrome proprement dit. Une végétation tropicale croissait de tous côtés. A certains endroits, elle avait été dégagée, et des bâtiments modernes, hâtivement construits, s'y élevaient. Ce fut d'abord la zone industrielle, puis les réserves de carburant, les stations radio. Ensuite, on commença à apercevoir de hautes structures métalliques faites de poutrelles, comme la tour Eiffel. C'étaient les rampes elles-mêmes : le cœur de Langelot battit plus vite.

On visita le musée de l'espace : toutes sortes de fusées civiles et militaires s'y dressaient, pointant vers le ciel, et Langelot pensa avec fierté que, si les Etats-Unis en avaient plus de variétés que la France, la France aussi était capable de lancer des satellites dans le cosmos ou de défendre son territoire par des moyens modernes si le besoin s'en faisait jamais sentir.

Après avoir admiré l'étrange monument en forme de chiffre 7, érigé en l'honneur des sept premiers cosmonautes américains, les touristes purent apercevoir certaines des zones de lancement. Le guide indiquait que le complexe 19 avait servi aux vols du projet Gemini, que le complexe 34 avait été le théâtre de la catastrophe qui avait coûté la vie à trois cosmonautes du projet Apollo, brûlés vif dans leur capsule, que le satellite de télévision Telstar était parti du complexe 17...

On arriva enfin au pied du plus grand bâtiment que Langelot eût

jamais vu : le hall de montage surnommé VAB (Vehicle Assembly Building). Près de 200 mètres de haut, de 250 de long et de 200 de large… Prêtant attentivement l'oreille aux explications du guide noir, Langelot finit par saisir qu'il fallait 45 minutes pour ouvrir les immenses portes de cet édifice, et que des nuages se formeraient régulièrement sous son plafond, si un système de déshumidification n'avait pas été mis au point !

Les touristes eurent le droit de descendre et même de pénétrer dans une des halles verticales dont est composé le VAB.

« Et dans tout cela, que peut faire mon Mr Sharman avec ses climatiseurs qui ne marchent pas ? » se demandait Langelot.

Avant de remonter dans l'autobus, il put jeter un coup d'œil au gigantesque transporteur qui, une fois la fusée montée, l'amène sur le complexe de lancement. Grand comme la moitié d'un terrain de football, monté sur chenilles et pourvu de deux cabines pour conducteur, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, l'étrange véhicule pouvait se déplacer – d'après le guide – à une vitesse moyenne de 2 kilomètres à l'heure.

« Eh bien ! dit Langelot, faut pas être pressé. »

A cet instant, son regard qui errait sur le vaste parc de stationnement situé au pied du VAB tomba sur une tache qui miroitait au soleil : c'était une Cadillac dorée.

Comme les Cadillac dorées ne sont pas des voitures très ordinaires, même aux Etats-Unis, celle-ci appartenait probablement à Mr Sharman, et sa présence près du VAB pouvait indiquer que le conditionneur défectueux était destiné à une utilisation locale.

« Il faut que j'apprenne au plus vite, pensa Langelot, quelle est la véritable profession du père Sharman. »

Son circuit terminé, l'autobus revint enfin à son point de départ. Il était l'heure du goûter plutôt que celle du déjeuner, et Langelot se rendit en toute hâte à la cafétéria prévue pour les visiteurs.

Une petite serveuse appelée Lilian – c'était le prénom inscrit sur une plaque verte qu'elle portait épinglée à la poitrine – vint lui demander « si elle pouvait l'aider ».

« Un steak ! commanda Langelot, toujours prudent.

— Nous n'avons pas de steak, répondit Lilian en hochant sa tête bouclée.

— Qu’est-ce que vous avez ? demanda Langelot d’un ton de méfiance.

— Peut-être voulez-vous des francs, suggéra Lilian.

— Des francs ? » s’étonna Langelot.

Il n’était pas plus tôt arrivé qu’il allait découvrir un trafic de devises !

« Non, dit-il, je ne veux pas de francs. Mais je paierais bien quelques dollars pour que vous me serviez le plus vite possible.

— Je vais vous apporter des francs, dit la serveuse. C’est ce que nous avons de plus rapide.

— Qu’est-ce que je vais en faire, de vos francs ? s’indigna Langelot. Les rapporter en France comme souvenir ? »

Un énorme éclat de rire fusa derrière lui. Il se retourna et vit un gros homme rouge, les cheveux blancs, l’air jovial, la chemise écossaise entrouverte sur un poitrail velu ; l’homme était assis à la table voisine et se tenait les côtes en riant à gorge déployée.

« Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ? » demanda Langelot.

Il voulait bien qu’on se moquât de lui, mais alors qu’on le mît dans la plaisanterie.

« Oui, oui, dit l’inconnu à la serveuse. Apportez-lui des francs. Beaucoup de francs : soyez généreuse avec lui : c’est un ami. »

6

PASSANT de l'anglais au français, le gros homme rouge, tout en tendant la main à Langelot, lui dit :

« Monsieur, je vois et j'entends que vous venez du plus beau pays que je connaisse, celui où les vins sont les meilleurs, la cuisine la plus fine, et les femmes les plus jolies.

— Monsieur, vous êtes trop aimable. Mais pour ce qui est de faire du trafic de francs…

— Ah ! mon jeune ami, vous n'êtes pas encore devenu tout à fait Américain : vous ne savez pas que nous abrégeons le plus de mots possible. Cette petite fille ne vous a pas parlé de francs, mais de *franks,* c'est-à-dire de *frankfurters,* en d'autres termes de saucisses de Francfort faites à Chicago. Elles ne sont pas trop mauvaises tout de même, et je les vois qui arrivent déjà.

— Vous êtes bien gentil, monsieur, d'avoir éclairci ce malentendu. Je m'appelle Pierre-Louis Crépon. Je suis étudiant, et je viens de visiter votre magnifique centre spatial.

— Et moi, je m'appelle David P. Graham junior, je suis journaliste, et je dois couvrir le prochain vol de Frank Hordon. »

Langelot ne comprit pas pourquoi un homme de plus de cinquante ans se faisait donner du junior, mais il pensa aussitôt que Mr Graham, qui paraissait si bien disposé à l'égard de la France pourrait lui être utile, et pas seulement à commander ses menus.

« Vous êtes venu en Amérique dans le cadre du programme d'échange, je suppose, questionna le journaliste.

— C'est cela même. Mais je dois dire que mon mauvais anglais me pose pas mal de problèmes.

— Bah ! Vous vous habituerez vite. Nous n'avons pas de snobisme de la langue, aux Etats-Unis. Tout le monde parle comme il veut. Regardez bien la télévision ce soir, sur NBC, si vous vous intéressez aux vols cosmiques : vous verrez l'interview que j'ai faite de la femme de Hordon. Elle n'est pas piquée des hannetons.

— Mme Hordon ? plaisanta Langelot.

— Ha ! ha ! ha ! Ni Mme Hordon ni l'interview. Figurez-vous que le pauvre Frank venait de se marier quand il a été nommé pour ce vol : ils l'ont donc chambré, et ils le tiennent pratiquement prisonnier. Tout son temps est réservé à l'entraînement. Avec ça qu'il n'a pas le caractère commode, il doit ronger son frein ! Mais c'est à peine s'il pourra embrasser sa femme un quart d'heure avant le lancement : il n'a pas réussi à arracher d'autre concession au commandement. La vie de famille sera pour plus tard, quand il sera revenu de Mars.

— S'il en revient.

— Ah ! je reconnais bien là le pessimisme des vieilles races européennes. Naturellement, il en reviendra ! La fusée Androclès est la meilleure que nous ayons jamais créée ; la capsule Lion, la plus perfectionnée qui soit sortie des ateliers travaillant pour la NASA.

— Une chose m'étonne, dit Langelot. C'est que la NASA envoie un seul cosmonaute et non plusieurs sur Mars.

— Sur Mars ! Comme vous y allez ! Hordon va simplement explorer l'espace cosmique qui sépare Mars de la Terre. Lorsque nous aurons réuni les premiers éléments d'information, nous enverrons une équipe entière pour les exploiter, comme nous avons fait plus tôt pour la portion d'espace cosmique qui entoure la Terre elle-même.

— Voulez-vous m'expliquer une chose, monsieur ? La fusée, la capsule, les installations intérieures, tout cela est produit par le gouvernement ?

— Ah ! mais non ! Tout est fait par des firmes privées, comme Chrysler, IBM, etc, qui ont passé des contrats avec le gouvernement. C'est le gouvernement qui les paie, bien entendu, avec l'argent du contribuable. Mais si vous me demandez mon avis – Mr Graham fit un

énorme clin d'œil – l'exploration du cosmos ne coûtera jamais autant qu'elle rapportera. Songez simplement au prestige que des vols comme celui-ci nous donnent dans le monde, sans compter tous les ouvriers à qui ils donnent du travail.

— Est-ce que… – l'idée qui était venue à Langelot lui paraissait si énorme qu'il hésitait à la formuler – est-ce que, par exemple, si on avait besoin de climatiseurs à bord de la capsule, ce serait une firme privée qui les produirait ?

— Mais certainement. Les températures atteintes à l'extérieur de la capsule dépassent évidemment les possibilités actuelles de la climatisation : on a recours à des matériaux isolants. Mais un excès de chaleur peut toujours filtrer : la capsule Lion, par exemple, est équipée du meilleur climatiseur qui soit : le Foster 3000.

— J'ai un frère qui travaille dans la climatisation : alors ces questions-là m'intéressent un peu. Pouvez-vous me dire qui fabrique le Foster 3000 ?

— La Société Foster. Ils ont enlevé le contrat de haute lutte à la Sidney Ltd, qui est très puissante aussi, sur le marché. Mais le vieux Foster ne se laisse pas écraser les pieds. Dans les affaires, savez-vous comment on l'a surnommé ? Le Tigre ! Le Tigre, comme votre Clemenceau. C'est un vieux gentleman du Sud, avec une moustache comme ça, une grosse voix comme ça, et de l'astuce à revendre. Il mène son affaire comme un régiment de cavalerie : résultat, il a cueilli la commande sous le nez de Sidney la Gélatine. »

Langelot commençait à comprendre, ou du moins il le croyait.

« Maintenant que vous en parlez, fit-il, il me semble avoir entendu dire à mon frère qu'il avait rencontré un personnage important de la Société des Climatiseurs Sidney. Le vice-président, je crois. Un certain Mr Sharman… »

Graham éclata de nouveau d'un rire homérique.

« Mon jeune ami, vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au menton, comme on dit en France. Sharman est bien vice-président, mais c'est chez le vieux Foster.

— Je comprends », dit Langelot.

Mais, à la vérité, il ne comprenait plus rien.

« Où se trouve l'usine de la Société Foster ? demanda-t-il encore.

— A New York, répondit Graham. Ils ont un petit atelier ici

également, depuis qu'ils ont décroché le contrat, mais ils ne doivent y faire que du montage et des réparations. La grosse boutique est à New York. »

Pour ne pas donner l'éveil à son interlocuteur, Langelot changea de conversation, mais, tout en bavardant de choses et d'autres, il réfléchissait. Il avait cru un instant que Sharman essayait de saboter la capsule Lion, mais pourquoi chercherait-il à causer du tort à sa propre société ? Le plus raisonnable, sans doute, serait d'aller voir d'un peu plus près la fabrique Foster et le père Foster en personne : lui, du moins, ne pouvait être suspect de vouloir nuire à une affaire qui portait son nom et, sans doute, lui appartenait.

« De toute façon, pensa Langelot, il est bien évident que la sécurité d'une usine privée ne peut être aussi rigoureuse que celle d'un cosmodrome. Si je tentais la moindre indiscrétion ici, j'aurais immédiatement la police sur le dos. »

« Toutes les installations du Space Center doivent être gardées avec beaucoup de vigilance ? demanda-t-il à Graham. Par exemple, si j'avais envie d'aller faire un tour dans la partie interdite du VAB…

— Vous vous retrouveriez en prison sous une douzaine de chefs d'inculpation tous plus terribles les uns que les autres ! répondit Graham en riant. Je vous conseille plutôt de faire des farces aux derviches de La Mecque ou aux sorciers de Tombouctou qu'au service de sécurité de Cape Kennedy ! »

Langelot se mit à rire aussi. Sa décision était prise. Une heure plus tard, il rendait la belle Mercury blanche à l'agence de location et reprenait l'avion pour New York : en Amérique, on prend l'avion comme l'autobus en France.

Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta la terre ensoleillée de la Floride : retrouver la grisaille de New York ne lui disait rien.

« Il va encore faire froid, je suppose. Bah ! Ma mission s'appelle bien « Frisquet ». Alors… »

7

DE L'AÉROPORT de New York à la ville, Langelot prit l'hélicoptère, coucha dans le premier hôtel venu, et, le lendemain, après avoir trouvé l'adresse de la Société de Climatisation Foster dans les pages jaunes de l'annuaire du téléphone, celles qui sont consacrées aux affaires et aux professions, il se présenta au siège de cette société.

Il serait difficile d'imaginer un quartier plus désolé que la partie de Brooklyn où fumaient les cheminées du vieux père Foster. Des usines, des usines, des dizaines de kilomètres d'usines ; au bout de certaines rues, le miroitement terne de l'Hudson ; çà et là, des grues plus hautes que les immeubles ; le squelette du métro aérien, sur tout cela, une brume âcre, faite de toutes les émanations chimiques des industries environnantes. Un crachin intermittent qui poissait la chaussée n'arrangeait pas les choses. Et l'immense pavillon de briques encrassées jusqu'au noir que surmontait orgueilleusement le nom de JEAN C. FOSTER en lettres d'aluminium de trois mètres de haut, ne détonnait en rien dans le paysage.

En revanche, lorsque Langelot eut poussé la porte marquée « Offices », il eut une surprise. Le hall où il venait d'entrer était décoré de miroirs, de plantes grasses artistement disposées, de tableaux abstraits aux murs, et d'une jeune et jolie hôtesse, installée derrière une table de verre portant un téléphone blanc.

« Puis-je vous aider ?

— Mademoiselle, je suis un étudiant français. Je suis venu dans le cadre du programme d'échanges. Je voudrais visiter l'usine.

— Un moment, s'il vous plaît », dit l'hôtesse, après avoir fait répéter cette déclaration prononcée dans un anglais hésitant.

Elle téléphona à quelqu'un, puis invita Langelot à s'asseoir : on viendrait le chercher.

Quelques minutes plus tard, une jeune femme aux cheveux blonds platinés, aux sourcils épilés, vêtue d'un tailleur bronze, se montra. Elle se présenta dans un français passable :

« Puis-je vous aider ? Je suis Debbie Pink, agent de relations publiques de la Société Foster. Votre visite nous fait un grand plaisir, mais malheureusement nos règlements sont formels : la visite de l'usine est interdite à toute personne étrangère au personnel. Nous faisons des recherches si sophistiquées que…

— C'est elle qui m'a l'air sophistiquée ! » pensa Langelot, agacé par ce qu'il trouvait d'artificiel à la jeune femme.

Il prit l'air déçu.

« Mon père fabrique des climatiseurs en France, et je pensais que…

— Raison de plus, coupa Miss Pink. Nos climatiseurs sont les plus sophistiqués du monde, et nous ne désirons pas qu'on vienne les copier. »

Elle sourit finement, de sa bouche exagérément maquillée. La moutarde monta au nez de Langelot.

« Ce règlement, qui l'a composé ?

— La direction, monsieur.

— Je veux lui parler, à la direction.

— Monsieur, je vous assure qu'aucune dérogation…

— Mademoiselle, j'insiste pour parler à votre chef.

Miss Pink soupira, haussa les épaules, et sortit. Elle revint accompagnée d'un jeune homme tiré à quatre épingles, qui serra la main de Langelot, lui dit qu'il était enchanté de le voir et lui demanda s'il pouvait l'aider.

« Je voudrais visiter l'usine, expliqua Langelot.

— Je regrette. C'est contraire à la politique de la maison, répondit l'Américain, qui ne parlait pas français.

— Qui est responsable de cette politique ?

— Le conseil d'administration.

— Qui en est le président ?

— Jean C. Foster.

— Eh bien, je veux lui parler, à Jean C. Foster ! »

Langelot savait bien qu'il manquait pour le moment de la discrétion recommandée à tous les agents du S.N.I.F., mais il ne pouvait plus s'arrêter.

Le jeune homme et Miss Pink échangèrent un coup d'œil.

« Mais certainement », dit Miss Pink.

Et, se tournant vers l'hôtesse, elle lui recommanda de faire inscrire M. Crépon sur le carnet de rendez-vous de Jean C. Foster. Sur quoi, Debbie Pink et son chef s'éloignèrent, laissant Langelot avec l'hôtesse, qui donna deux coups de téléphone, puis avec un exquis sourire :

« Monsieur, dit-elle, Jean C. Foster ne reçoit personne actuellement. Je vous ai fait inscrire sur le carnet de rendez-vous de Wallace G. Sharman, le vice-président.

— *Thank you,* dit Langelot.

— Vous pourrez le voir mardi prochain à midi trente.

— *Thank you,* dit Langelot.

— Mais je ne pense pas qu'il puisse lui-même vous permettre…

— *Thank you* », dit Langelot.

Il sortit de l'usine, alla jusqu'à la première cabine téléphonique, et ouvrit l'annuaire à la lettre F. Il n'eut aucun mal à y trouver la mention :

« Foster Jean C. 2026 Park Avenue. »

Il marcha jusqu'au moment où il eut trouvé un taxi et dit au chauffeur :

« Park Avenue, 2026. »

8

LE 2026, situé dans un des quartiers les plus luxueux de la ville, était un immeuble d'appartements construit en pierre blanche, et ouvrant par d'innombrables fenêtres à balcon sur une avenue large, spacieuse, digne en tout point d'une capitale comme New York.

« Curieux que le père Foster habite un appartement, alors que son vice-président s'offre une maison indépendante. Enfin, peut-être, les appartements sont-ils plus chic à New York. Je ne sais pas si j'ai raison d'essayer de voir le Tigre, mais, ne connaissant pas la langue du pays, je ne vois pas comment je pourrais mener ma mission de façon plus orthodoxe. »

Il s'approcha de la porte constituée par une immense plaque de verre. Aussitôt une voix, dont le propriétaire demeurait invisible, aboya quelque chose à son oreille.

« Bon, pensa Langelot, je vois que la concierge de Mr. Foster a les moyens de s'offrir un périscope et un haut-parleur. »

Fatigué d'essayer de parler l'anglais et de voir qu'on le forçait toujours à répéter ce qu'il disait, il annonça en français :

« Je voudrais parler à M. Foster. »

La porte s'ouvrit. Langelot entra dans un vestibule immense. Des plantes vertes croissaient dans des pots de marbre. Une statue de Mercure et une armure de chevalier se faisaient face des deux côtés d'une cascade ruisselant dans un paysage de rochers et éclairée par deux projecteurs, l'un rouge, l'autre vert.

Un portier, deux fois plus gros, deux fois plus galonné, que celui du George-V, jaillit de nulle part.

« Puis-je vous aider ?

— Mon général, je voudrais parler à M. Foster. » Majestueux, le portier s'approcha d'un interphone dissimulé sous un vase d'orchidées. Il appuya sur un bouton et murmura quelques mots. Puis il se tourna vers Langelot et lui posa une question.

« Il doit me demander mon nom », pensa Langelot. Il donna son pseudonyme que le portier répéta dans l'interphone après en avoir fait quelque chose comme :

« Pilouképô. »

Visiblement l'interlocuteur invisible ne connaissait pas de Pilouképô. Le portier secoua noblement la tête et, d'un geste digne de la Comédie Française, désigna la porte au snifien.

« Eh ! pas si vite, pépère ! » dit Langelot.

D'un pas assuré, il se dirigea vers l'ascenseur. Le portier fut sur lui d'un bond, et le saisit durement par l'épaule.

« Bon, bon, après tout, les frais de mission ne sont pas pour les chiens », grommela Langelot.

Il tendit au portier une coupure de cinq dollars. Le portier lâcha l'épaule, prit la coupure, la mit dans sa poche, reprit l'épaule de Langelot, qui lui glissa une seconde coupure. Même manège. De nouveau la poigne du portier se referma sur la clavicule du snifien.

« Une fois, ça passe, dit Langelot, deux fois ça lasse, attention à la troisième. »

Il donna un troisième billet. Le portier le prit, le fourra sous sa tunique cramoisie, et tendit la main encore une fois. Langelot la lui saisit, se pencha, tira violemment… L'énorme personnage décolla plus vite qu'une fusée, décrivit une trajectoire parabolique, et retomba assis par terre, l'air passablement surpris de ce qui lui arrivait.

« Heureusement pour toi, les tapis sont moelleux, dans cette baraque, commenta Langelot. Foster, quel étage ? demanda-t-il d'un ton d'autorité en désignant l'ascenseur.

— *Seventh »,* répondit le portier en tendant sept doigts.

L'ascenseur avait l'air d'un petit salon, avec banquette, miroirs, et l'inévitable plante en pot. Une musique douce flottait en l'air, diffusée par un haut-parleur invisible.

Sur le palier du sixième – septième pour un Américain –, le tapis rouge était encore plus velouté, encore plus profond que celui du vestibule. Langelot sonna à la porte unique, en bois sculpté. Quelques instants se passèrent. Une voix demanda, par haut-parleur :

« *Who is it*[6] *?*

— Pierre-Louis Crépon.

— Le professeur de français ? »

Il fallait improviser.

« Oui », dit Langelot de son ton le plus professoral.

La porte s'ouvrit. Un homme d'une quarantaine d'années, apparemment fort comme un Turc, portant un gilet rayé, une veste rouge et un pantalon noir, se montra.

« Alors, c'est vous le prof ? demanda-t-il en français avec l'accent de la Bastille, tout en toisant le jeune garçon.

— Oui, répéta Langelot. Annoncez-moi tout de suite, je vous prie : je suis un peu en retard.

— Je trouve plutôt que vous êtes en avance, répliqua le maître d'hôtel, ne cherchant pas à cacher son mépris de domestique pour l'intellectuel famélique pour lequel il prenait Langelot. Attendez ici. »

Le hall où il laissa Langelot était grand et sombre, avec d'austères meubles Renaissance, à sculptures, et un grand portrait de Mr Foster, moustachu et terrible.

« Qu'est-ce que je vais lui raconter, au Tigre ? se demanda le snifien, en s'asseyant sur un haut fauteuil peu confortable pour sa petite taille. Espérons que j'aurai des intuitions justes, car pour ce qui est de prévoir ce qui va se passer… »

Il ne l'aurait pas pu, en effet.

Le maître d’hôtel revint.

« Amenez-vous. »

Langelot le suivit jusqu’à une double porte aux panneaux de chêne foncé. Le maître d’hôtel ouvrit la porte, et Langelot entra.

9

LE SALON était vaste, meublé en Chippendale : les acajous brillaient, les cuivres rutilaient. Dans une cheminée brûlait ce que Langelot prit d'abord pour un feu de bois, mais qui était une imitation au gaz, installée entre de grosses bûches artificiellement rougies. Des lampadaires aux abat-jour de soie mettaient çà et là des taches de douce lumière. Aux murs pendaient d'authentiques tapisseries des Gobelins et des tableaux de maîtres dans des cadres dorés.

Un filet de voix sortit du fond d'un divan capitonné, prononçant en français :

« Bonjour, monsieur. »

Et, du même divan, émergea une petite jeune fille blonde, aux joues pâles, aux lèvres à peine roses, vêtue d'une robe de velours bleu ciel.

« Bonjour, mademoiselle. C'est monsieur votre père sans doute, que je devais voir : Jean Foster.

— Djine Foster, c'est moi. Et vous êtes mon nouveau professeur de français.

— Djine ? Comment Djine ? Jean, c'est un prénom d'homme. »

La jeune fille baissa ses yeux bleus très clairs.

« En anglais, dit-elle d'un ton timide, gênée d'avoir à reprendre son professeur, J,E,A,N, se dit Djine et c'est un nom de fille.

— Mais mademoiselle, ce n'est tout de même pas vous le président directeur général de la Société Foster !

— Si, monsieur, depuis la mort de mon pauvre papa.

— Mon Dieu, je suis désolé, je ne savais pas… », bredouilla Langelot.

Jean leva les yeux sur lui et lui sourit :

« Cela ne fait rien, dit-elle. Il y a déjà près d'un an que papa est mort.

— Et c'est vous qui dirigez la Société ?

— Oh ! non, je ne saurais jamais. D'ailleurs, je suis mineure : je n'ai pas encore vingt et un ans révolus. Mais il se trouve que je suis la principale actionnaire de la société, et comme telle, j'en suis aussi la présidente. C'est ridicule, n'est-ce pas ? »

Langelot reprenait peu à peu ses esprits.

« En tout cas, mademoiselle, je ne vois pas du tout à quoi peut vous servir un professeur de français. Votre accent est très léger, et vos phrases sont parfaitement correctes.

— Ah ! mais c'est que je prépare un diplôme de littérature, monsieur, et que je ne peux pas aller à l'université.

— Pourquoi cela.

— Je suis inscrite à Columbia, et c'est trop dangereux : il y a toujours des émeutes d'étudiants. Mon tuteur ne me laisserait pas y aller. D'ailleurs je n'oserais jamais. »

Jusque-là. Langelot s'était toujours représenté les Américaines comme de grandes filles énergiques, indépendantes, presque masculines : il était en train de changer d'avis.

« Puis-je vous demander qui est votre tuteur ?

— M. Sharman, celui qui vous a engagé pour me donner des leçons. Au fait, où ai-je la tête ? Je ne vous ai même pas fait asseoir. »

La décision de Langelot fut bientôt prise. Il alla à la porte qu'il ferma soigneusement, puis il revint près de la jeune fille et s'assit à côté d'elle sur un divan d'où, par la fenêtre, on pouvait apercevoir l'avenue. La vue n'était que partiellement bouchée par un laveur de carreaux qui, suspendu entre ciel et terre sur une petite plate-forme, frottait de l'extérieur les vitres du salon. Sur une petite table, miss Foster avait préparé des livres de classe et des cahiers, mais Langelot ne les regarda même pas.

« Mademoiselle, commença-t-il, je vais vous dire la vérité. Dans quelques instants, votre véritable professeur de français arrivera sans

doute ; c'est simplement une heureuse coïncidence si je suis arrivé, moi, un peu avant lui. Je suis en réalité un officier de renseignement français. Mon service a des raisons de croire que votre tuteur, Mr Sharman, se propose de saboter le vol cosmique de Frank Hordon. Nous pouvons nous tromper, mais vous admettrez que les apparences sont contre lui. Dites-moi ce que vous pensez de ce que je vais vous raconter. »

Et Langelot fit à Jean le récit de ses aventures depuis l'avant-veille. La jeune fille l'écouta attentivement. Quand il eut fini :

« Si vous avez raison, s'écria-t-elle, la mémoire de mon père sera déshonorée ! Il avait mis toute sa foi, toute sa vie, dans cette affaire qu'il avait créée. Et il espérait tant que ses découvertes seraient utiles aux Etats-Unis ! Je ne comprends rien aux affaires, mais je sais qu'il avait beaucoup travaillé pour obtenir ce contrat de la NASA. Il disait « Au lieu de servir le confort des bourgeois qui ont trop chaud, mes inventions pourront enfin servir mon pays ! » Et maintenant, ce climatiseur truqué… Oh ! je vois très bien ce qui va se passer : le cosmonaute grillera dans sa capsule dès que la température aura dépassé, pendant un certain temps, le maximum prévu, et tout le monde dira que c'est la faute de la Société Foster. Monsieur, empêchons cela, je vous en supplie.

— Appelez-moi Langelot, répondit l'agent secret. Et dites-moi quel avantage Sharman aurait à couler une société dont il est vice-président ?

— Je ne sais pas, dit Jean en se cachant la tête dans ses mains, seulement j'ai toujours détesté cet homme. Papa avait une confiance illimitée en lui, mais je suis persuadée qu'il se trompait. Papa jugeait mieux les machines que les êtres humains. »

A ce moment, Langelot sentit une présence dans le salon. Il leva les yeux : le maître d'hôtel était entré silencieusement.

« Mademoiselle, dit-il, le portier vient de téléphoner pour dire que le professeur de français de mademoiselle attend en bas. Mais puisque le professeur de français de mademoiselle est déjà ici… »

Jean rougit – ce qui lui allait fort bien – et leva sur Langelot un regard consterné.

« Ça doit être mon concurrent, dit froidement Langelot. Il voulait à tout prix se faire engager par Mr Sharman, mais c'est moi qui ai eu la

place. Renvoyez-le. »

Le maître d'hôtel regarda Jean qui murmura :

« C'est cela, renvoyez-le, Séraphin. »

Dès qu'il fut sorti, Langelot éclata de rire :

« Ce gars, bâti comme un footballeur professionnel, s'appelle Séraphin.

— Oui, dit Jean. C'est encore Mr Sharman qui l'a embauché. Il a renvoyé tous les domestiques de mon pauvre papa, sauf Fanny. Il prétendait que je ridiculisais la famille en gardant une femme de chambre noire à Park Avenue, mais les parents de Fanny ont si longtemps servi les miens que j'ai insisté. »

La frêle petite blonde avança le menton d'un air tout à fait décidé. « Elle ne doit pas manquer de courage à l'occasion », pensa Langelot.

« Langelot, reprit Jean, que devons-nous faire ?

— A vrai dire, confessa l'agent secret, je n'en sais trop rien. Peut-être Sharman n'est-il pas vraiment coupable, et si vous alertiez la police pour rien, ce serait plutôt gênant. Sans compter que je n'ai pas l'autorisation du gouvernement américain pour faire du renseignement sur son territoire : si je cause un incident diplomatique entre les deux pays, mes patrons ne me diront pas merci. Ce qu'il faudrait, c'est vérifier si Sharman a effectivement remplacé le climatiseur Foster par son double, à l'intérieur de la capsule.

— Ça, c'est facile.

— Facile ? Ma pauvre Jean… »

Jean avait rougi de nouveau. Elle rougissait à tout propos.

« Vous avez été franc avec moi : je le serai avec vous, dit-elle. Du vivant de mon père, je sortais souvent avec un ingénieur de l'usine. Depuis quelque temps, il n'a plus l'air de s'intéresser à moi. Mais même s'il m'a oubliée, je sais que je peux avoir confiance en lui. Et, en ce moment, il est à Cape Kennedy : il s'occupe de l'atelier de montage que nous avons là-bas. Je vais lui téléphoner tout de suite. »

La jeune fille paraissait si ravie d'avoir un prétexte pour appeler cet ami, que Langelot s'en étonna :

« Vous ne lui avez jamais téléphoné depuis qu'il a l'air de vous avoir oubliée, comme vous dites ?

— Oh ! non. Ce n'est pas correct pour une fille de téléphoner à un garçon. Sauf si elle a une raison très sérieuse.

— Vous êtes sûre que ce gars-là n'est pas un complice de Sharman ?

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! » répliqua la frêle Jean en pâlissant de colère et en décrochant le téléphone.

Mais elle n'avait pas plus tôt porté l'écouteur à son oreille qu'elle rougit à nouveau. Langelot l'observait. Au bout d'un long moment, elle reposa le combiné.

« C'était Séraphin qui appelait Mr Sharman sur le poste de l'office. Il avait trouvé suspecte l'arrivée de deux professeurs au lieu d'un.

— Il est donc chargé de vous surveiller ?

— Je ne m'en étais jamais doutée.

— Qu'a répondu Sharman ?

— Qu'il serait à New York dans la soirée, qu'on vous garde à dîner, et qu'on ne nous laisse sortir de l'appartement sous aucun prétexte.

— C'est incroyable ! Vous êtes séquestrée chez vous ?

— De toute façon, je sors rarement seule, mais vous… »

De nouveau le maître d'hôtel entra.

« Mademoiselle, dit-il, je viens de recevoir un coup de téléphone de M. Sharman qui annonce son arrivée pour ce soir et demande à mademoiselle de garder son professeur à dîner.

— A déjeuner aussi, alors, je suppose, intervint Langelot avec bonne humeur. Il est une heure et je n'ai encore rien mangé.

— Mademoiselle déjeune toujours à midi, répliqua le maître d'hôtel.

— C'est possible, mais moi, j'ai faim. Séraphin, vous me ferez servir deux œufs à la coque, le blanc solide et le jaune liquide, une tranche de jambon, au madère de préférence, et un fromage de Gruyère : je ne vous en demande pas plus, je suis habitué à déjeuner légèrement.

— Faites ce que monsieur vous dit, Séraphin.

— Bien, mademoiselle. »

Le maître d'hôtel sortit, après avoir décoché à Langelot un regard menaçant.

« Maintenant, je vais appeler Bob, dit Jean.

— Vous venez d'écouter une communication de Séraphin : êtes-vous certaine que Séraphin ne puisse pas entendre la vôtre ?

— Je suppose qu'il le pourrait.

— Il faut donc sortir d'ici. Combien de domestiques avez-vous ?

— Séraphin, les valets Pedro et Pablo, la cuisinière Maria et ma

petite Fanny.

— Tous ont été embauchés par Sharman ?

— Tous, sauf Fanny.

— Sont-ils armés ?

— Séraphin a un pistolet. Mr Sharman dit que c'est pour la protection de l'appartement.

— Comme c'est probable ! Avons-nous une chance de forcer le passage ? Je ne le crois pas. En tout cas nous risquerions d'ameuter les voisins et la police…

— Je ne sais vraiment que faire, monsieur Langelot.

— Langelot tout court. Etes-vous prête à prendre quelques risques pour la cause des climatiseurs Foster ?

— Euh… oui.

— Bon, j'ai des idées, moi. Etes-vous sportive ?

— Oh ! non.

— Avez-vous le vertige ?

— Oh ! oui.

— Alors l'une de mes idées tombe à l'eau. Reste l'autre. Voulez-vous sonner Fanny ? Vite, vite, tant qu'on ne m'a pas apporté mon déjeuner. »

Fanny était une toute petite jeune fille noire, portant la coiffe blanche, la robe noire et le tablier blanc à dentelles qui constituent l'uniforme des femmes de chambre.

« Dites-lui que je trouve qu'elle est très jolie », dit Langelot à Jean, qui traduisit docilement.

La petite Noire se mit à rire aux éclats, en montrant d'éblouissantes dents blanches. Ses yeux pétillaient. « Elle est gaie : elle nous aidera », pensa Langelot.

Il dit à Jean :

« Envoyez-la dans votre chambre en lui disant de cirer immédiatement trois paires de chaussures noires, n'importe lesquelles. Mais qu'elle n'en parle pas aux autres. »

« ***Vous passerez par la sortie de service.*** »

Fanny roula des yeux étonnés et s'en alla avec le fou rire.

« Jean, reprit Langelot, vous allez refuser de me tenir compagnie pendant que je déjeunerai. Vous rentrerez dans votre chambre, vous vous passerez la figure et les bras au cirage noir, et vous mettrez le costume de Fanny. Expliquez-lui ce déguisement avec un prétexte qui la fera rire. Vous prendrez ensuite une pile d'objets quelconques et vous les porterez devant vous, pour cacher votre silhouette, car Fanny n'est pas aussi mince que vous. Vous passerez par la sortie de service, en riant comme une folle si les domestiques vous disent quelque chose, mais sans rien leur répondre. Vous prendrez le premier taxi que vous rencontrerez, et vous irez m'attendre dans le grand hall de l'immeuble de la Panam.

— Moi ? Déguisée en Noire ? s'indigna Jean, qui avait rougi une fois de plus.

— Ma petite fille, ce n'est pas le moment d'avoir des préjugés de couleur. D'ailleurs, vous m'avez dit que vous aimiez beaucoup Fanny, ou j'ai cru le comprendre. Alors, filez. Sinon, les climatiseurs Foster seront la risée du monde, et le cosmonaute Hordon rôtira vif dans sa capsule.

— C'est bien, dit Jean soudain pâle. Je le ferai. Et pour cacher mes cheveux, je mettrai même la perruque à cheveux lisses que Fanny s'obstine à porter. »

Le maître d'hôtel entrait :

« Monsieur est servi.

— Vous me tiendrez bien compagnie pendant que je déjeunerai, mademoiselle, dit Langelot.

— Certainement pas ! » répliqua Jean.

La tête haute, elle sortit. Séraphin prit l'air ironique. Langelot passa dans la salle à manger, une longue pièce aux murs lambrissés de haut en bas.

Le snifien prit place à la tête d'une table prévue pour vingt-quatre personnes. Dans les buffets, sur les bahuts, luisait une argenterie de prix. Une énorme coupe d'argent était remplie de fruits.

« Mr Sharman m'a demandé au téléphone de lui rappeler votre nom, dit le maître d'hôtel.

— Puisque je dois le voir ce soir, je le lui rappellerai moi-même, dit

Langelot. Donnez-moi du poivre.

— L'autre professeur prétendait s'appeler M. Boisserie, remarqua le maître d'hôtel.

— En voilà du toupet ! Je lui ferai un procès. Coupez-moi encore du pain, s'il vous plaît.

— Mr Sharman, prononça lentement Séraphin, n'aime pas beaucoup les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— Il a bien raison : moi non plus, répondit Langelot, la bouche pleine. Ce jambon est excellent. Merci d'avoir pensé au bordeaux. Voulez-vous le déboucher, je vous prie ? »

Du fond de l'appartement, venaient les éclats de rire de Fanny qui trouvait follement drôle de voir sa jeune et délicate maîtresse s'enduire les joues, le cou et les bras de cirage.

« Je ne sais pas si vous êtes comme moi, reprit le maître d'hôtel, mais je fais toujours une sieste l'après-midi. »

« Gros malin, pensa Langelot. Tu voudrais bien que j'essaie de me sauver, pour pouvoir me rattraper au tournant ? »

A haute voix, il dit :

« C'est probablement ce que je vais faire dans un des fauteuils du salon. Ils m'ont l'air confortable. Vous aurez la bonté, Séraphin, de ne pas me déranger. »

Langelot retournait au salon lorsque, dans le couloir, il croisa une petite jeune fille noire, avec des housses pleines de vêtements dans les bras, et des cartons à chapeaux empilés dessus, si bien qu'on ne voyait pas son visage.

« Vous allez chez le teinturier, Fanny ? Vous en avez un chargement ! »

Un rire nerveux lui répondit. Il entra dans le salon, en laissa la

porte ouverte, et alla s'étendre dans un fauteuil. Cinq minutes plus tard, entre ses paupières mi-closes, il vit Séraphin passer sa tête dans l'embrasure, puis, apparemment satisfait, disparaître.

Alors Langelot se releva et courut à la fenêtre.

Le laveur de carreaux travaillait déjà au troisième étage, mais les cordages qui maintenaient sa plateforme suspendue à une poulie placée sur le toit passaient à portée de la main – ou presque.

Langelot ouvrit la fenêtre en la soulevant, car elle appartenait au modèle « guillotine ». Un vent froid le frappa au visage.

Il se glissa sur l'appui extérieur et, lentement, prudemment, se mit debout. Puis il étendit les bras. Les cordages n'étaient plus qu'à quelque trente centimètres de ses mains.

Langelot sourit de la facilité de cet exercice, et sauta dans le vide.

10

LA SECOUSSE fit lever les yeux au laveur, qui ne fut pas peu surpris de voir un inconnu se balancer en l'air, quinze mètres plus haut qu'il ne se trouvait lui-même.

« *You, there !* cria-t-il. *What d'you think you're doing*[7] *?* »

Langelot se laissait glisser gracieusement le long du cordage. Parvenu à la plate-forme, il sourit avec amabilité au laveur et lui tendit un billet de cinq dollars. Puis il fit signe qu'il voulait descendre en vitesse.

L'homme haussa les épaules, bougonna quelque chose, et commença à manœuvrer la manivelle qui lui permettait de monter ou de descendre à volonté. A trois mètres du sol, il ressentit une nouvelle secousse, se retourna, et ne vit plus son passager.

Le passager avait déjà sauté sur le trottoir, au grand étonnement de trois vieilles dames promenant trois petits chiens. Il héla un taxi et, après un détour par son hôtel pour y prendre sa mallette, il arriva au gratte-ciel de la Panam.

En haut du premier escalier roulant, il retrouva une petite femme de chambre noire, qui grelottait de peur. Auprès d'elle, s'amoncelaient des cartons et des housses tous tachés de cirage.

« Ah ! vous voilà, monsieur Langelot. Je me demande si j'ai bien fait de vous écouter. Après tout rien ne nous prouve...

— Oui, mais quand quelque chose nous aurait prouvé que Sharman

est un traître, il aurait été trop tard pour agir. Allez vite vous débarbouiller et mettre une des robes que vous avez apportées. Pendant ce temps, je mettrai les autres à la consigne automatique. »

En fourrant robes et chapeaux dans six casiers de consigne automatique, Langelot réfléchissait ainsi :

« La petite Jean est bien mignonne et elle aura du courage quand il en faudra. Mais, pour l'instant, il faut l'empêcher de réfléchir : sans quoi, elle est capable de faire machine arrière. Si cet ingénieur lui est aussi attaché qu'il devrait l'être, elle me sera utile à Cape Kennedy. Donc, je l'emmène. D'ailleurs il est plus prudent pour elle de disparaître de la circulation, puisque je l'ai mise au courant des agissements de Sharman. »

Cinq minutes plus tard, il avait acheté deux billets d'avion pour Melbourne, l'aéroport le plus proche de Cape Kennedy.

Jean ressortit des toilettes, lavée, blonde à nouveau et portant un petit tailleur rose bonbon.

« Je m'inquiète pour Fanny, dit-elle. Que vont-ils lui faire ?

— Ils verront bien qu'elle ne sait rien.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire nous-mêmes ?

— Vous allez commencer par téléphoner à votre ingénieur et lui demander s'il peut nous voir ce soir aux environs de Cape Kennedy.

— Vous n'y pensez pas ! s'écria Jean en rougissant. Je ne vais pas aller jusqu'en Floride avec vous.

— Pourquoi pas ?

— Ce ne serait pas convenable.

— Cessez de faire la sotte, mademoiselle Foster. Vous n'êtes plus en ce moment une petite jeune fille de la bourgeoisie américaine, mais une agente secrète, en train de pister de dangereux ennemis de votre pays. Ou bien auriez-vous peur ? »

Elle blêmit.

« Certainement pas. Mais je vous ferai remarquer que je n'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton.

— Il faudra vous y faire, ou alors perdre celle de dire de pareilles sottises ! Pas convenable ! Ma parole ! On se croirait au XIXe siècle.

— Monsieur Langelot, la famille de mon père est originaire du Sud. Nous sommes traditionalistes et peut-être un peu démodés. Mais je reconnais que des circonstances exceptionnelles autorisent des

attitudes exceptionnelles. En conséquence…

— En conséquence vous allez immédiatement téléphoner à votre petit copain. »

Pâle mais décidée, Jean entra dans une cabine téléphonique et appela l'opératrice. Elle demanda le numéro de son ami en P.C.V. Langelot, admirant la rapidité des communications interurbaines américaines, la vit à travers la vitre attendre quelques instants, puis rougir, pâlir, et se mettre à parler très vite, sans laisser à son interlocuteur le temps de placer un mot.

Elle savait sans doute parler en même temps qu'elle écoutait, car, lorsqu'elle raccrocha, elle était métamorphosée. Souriante, les yeux brillants, elle expliqua à Langelot :

« Vous savez ! Ce n'est pas Bob qui m'avait oubliée. C'est Mr Sharman qui lui avait dit qu'il ne devait plus chercher à me voir, parce que je ne m'intéressais plus à lui. Il a été bouleversé de joie en entendant ma voix. Il n'était pas très content de savoir que je venais à Cape Kennedy avec un ami, ce qui prouve qu'il est jaloux : bon signe, n'est-il pas vrai ? Entre-temps, je me suis rappelée que j'avais une tante qui habite non loin de Cape Kennedy. Je pourrai séjourner chez elle, si bien que tout sera parfaitement convenable ! Comme je ne savais pas à quelle heure nous arriverions, je n'ai pas fixé de rendez-vous à Bob, mais nous pourrons l'appeler aussitôt que nous serons à Melbourne. Cela vous va-t-il, Monsieur le maussade ?

— Je ne pense pas, dit Langelot, qu'il soit très raisonnable de descendre chez madame votre tante. Mr Sharman pourrait vous y chercher, vous faire rentrer de force…

— Je suis si près d'être majeure, que je ne pense pas qu'il se donne ce ridicule, répliqua Jean. Ma tante est une vieille dame charmante. Je suis sûre qu'elle vous plaira beaucoup. Quand partons-nous ? »

Et elle sautait de joie à l'idée de revoir sa tante – ou peut-être Bob.

Un hélicoptère transporta les jeunes gens de la Panam à l'aéroport, et ils prirent le premier avion en partance pour Melbourne. Pendant les trois heures que dura le vol, Jean ne cessa de vanter les mérites de Bob, ce que Langelot trouva lassant, mais, soucieux du moral de ses troupes, il feignit de s'extasier autant qu'elle sur ce garçon qui jouait au football, grattait du banjo, chantait à ravir, était imbattable au tennis, se conduisait toujours en parfait gentleman, descendait d'une

vieille famille de Virginie, avait le titre fort recherché de docteur en électronique, et éprouvait pour Mlle Foster un mélange d'admiration passionnée et de tendresse respectueuse qu'aucun autre garçon n'avait jamais éprouvé pour aucune autre fille !

« Lui avez-vous fait part de nos soupçons ? demanda Langelot.

— Je lui ai dit que Sharman était une crapule et il m'a répondu qu'il le savait depuis longtemps. Nous sommes toujours du même avis, Bob et moi. »

Cependant Langelot se demandait s'il allait écrire un rapport au S.N.I.F. pour rendre compte de ses activités des deux derniers jours. Tout compte fait, il décida d'attendre encore vingt-quatre heures, car, en enlevant Mlle Foster, il avait évidemment dépassé le cadre de sa mission et il préférait avoir quelques résultats positifs à annoncer en même temps...

A Melbourne, l'agent secret alla de nouveau louer une voiture et eut le plaisir de retrouver la même Mercury blanche. Cependant, Jean qui était allée téléphoner avait eu moins de chance.

« Bob ne peut pas venir nous voir ce soir, annonça-t-elle, prête à pleurer. Mr Sharman est parti pour New York et l'a laissé de permanence à Cape Kennedy.

— Comment ! s'écria Langelot. Nous ne le verrons que demain matin ? Je suis inconsolable.

— Vous vous moquez de moi. Ce n'est pas gentil.

— Allons, embarquez. Je vais vous conduire chez votre tante, et ensuite j'irai m'installer à l'hôtel, à Cocoa. »

Jean était venue plusieurs fois à Melbourne, du vivant de son père, et elle connaissait le chemin de la propriété de sa tante. Elle indiqua à Langelot la route d'Orlando. Le soir tombait. Le ciel virait au vert, et les palmiers frissonnaient dans la brise qui venait de l'Océan.

Une grande pancarte, placée à droite de la route, annonçait :

ALLIGATOR FARM
5 Miles

« Qu'est-ce que c'est que cette ferme tenue par un alligator ? demanda Langelot.

— C'est un élevage d'alligators qui appartient à ma tante, répondit

Jean vexée. Vous savez, les vieilles plantations, c'est difficile à entretenir. Ma tante a décidé d'élever des alligators pour payer ses impôts, et il se trouve que son élevage marche très bien. Je vous le ferai visiter. »

Langelot avait conservé des souvenirs mitigés du seul contact qu'il eût jamais eu avec les sauriens[8], et ne montra guère plus d'enthousiasme à l'idée de rencontrer les alligators de Mme Foster qu'à celle de faire la connaissance du merveilleux Bob.

Une chose le préoccupait : il n'était pas armé. Or, il pensait que Sharman était un homme dangereux, d'après le genre de personnel qu'il employait : Séraphin, Pedro et Pablo devaient être des hommes de main déguisés en domestiques pour les besoins de la cause.

« Je suppose, dit le snifien à tout hasard, que vous ne pourriez pas m'indiquer un moyen de me procurer une arme ? Sharman et ses sbires sont capables de nous tomber dessus dès que notre petite supercherie aura été découverte.

— Une arme ? Quel genre d'arme ?

— Un pistolet, par exemple.

— Arrêtez-vous chez le premier quincaillier que vous verrez. Ou même dans un Uniprix.

— Et on me vendra un pistolet ? A moi, étranger, mineur, inconnu ?

— Mais bien sûr. »

Jean avait raison. A West Melbourne, Langelot avisa un Uniprix ouvert, et y trouva un rayon où s'alignaient des carabines, des fusils de chasse et de guerre, et une vitrine dans laquelle on voyait des revolvers et des pistolets.

D'ordinaire, Langelot se servait d'un 5,5, mais ce calibre est si petit qu'il exige une arme de précision que le tireur connaisse parfaitement. Ignorant tout de celle qu'il achèterait, Langelot choisit un calibre plus considérable : le 9. Il hésita quelques instants entre un revolver et un pistolet automatique et se décida enfin pour le revolver à barillet : avec ce système, les risques d'enraiement d'une arme inconnue sont pratiquement nuls.

« Puis-je vous aider ? demanda le vendeur.

— Je voudrais ce revolver, dit Langelot, pensant toujours que Jean devait se tromper et que l'homme lui rirait au nez.

— Certainement, monsieur. C'est une très belle arme, monsieur. Et avec ça, monsieur ?

— Deux boîtes de munitions.

— Voici, monsieur. Avez-vous une carte d'identité ? »

« Nous y voilà, pensa Langelot. Mais il se trompait. Pierre-Louis Crépon était censé avoir vingt et un ans et cette information rassura pleinement le vendeur. Langelot sortit enchanté de l'Uniprix, emportant dans une boîte de carton, scellée avec du scotch, un revolver fort ordinaire, dont il n'aurait pas voulu en temps normal, mais grâce auquel il respirait tout de même bien mieux.

« Evidemment, si vous n'avez pas d'autorisation de port d'arme, vous ne devez pas retirer ce revolver de son emballage avant d'être rentré chez vous ! » l'avait prévenu le vendeur.

Mais l'agent secret n'eut rien de plus pressé que de déchirer le scotch et de glisser l'arme dans la poche latérale de son pantalon. La Mercury reprit la route.

Bientôt une nouvelle pancarte, rouge et vert, signala derechef l'élevage d'alligators. La voiture s'engagea dans une allée, laissant l'élevage à main gauche.

Deux kilomètres de magnolias plantés de part et d'autre d'une avenue de terre battue. Tout au fond, une grande maison blanche à fronton et colonnes, ombragées par des sycomores sur les branches desquels pendaient des flocons argentés de mousse espagnole. Sur le large perron, une chaise à bascule, et, dans cette chaise, une vieille dame à cheveux blancs, portant des lunettes maintenues par une chaîne d'or passée autour du cou.

« Tante Virginia ! » cria Jean en se précipitant dans ses bras.

Quelques domestiques, des géants du plus beau noir, accoururent. Ce n'étaient que des cris de joie, et des embrassements. Langelot fut ravi de voir la petite Jean sauter au cou d'une grosse Négresse qui s'essuyait les yeux entre deux baisers : c'était la mère de Fanny. Lui, il restait à quelque distance, par discrétion, et regardait le vaste parc presque tropical, d'où montaient des coassements, des grésillements d'insectes, et où tournoyaient de lourds papillons de nuit et des lucioles en nombre infini. Des chauves-souris voletaient maladroitement autour des colonnes supportant le fronton de la maison.

« Langelot, dit enfin Jean, venez que je vous présente à ma chère tante Virginia. »

La jeune fille, se retrouvant en famille, se sentait visiblement en sécurité. Langelot s'inclina. La vieille dame le dévisagea.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en anglais.

— Langelot, madame.

— Epelez. »

Il épela.

« Eh bien, Mister Lendjelott, j'ai appris à me méfier des étrangers. Les Yankees[9], par exemple : tous des butors et des malotrus. Mais ma nièce me dit que vous allez nous débarrasser de ce sacripant de Sharman : c'est très louable de votre part. Je présume que vous n'avez pas encore soupé ? Soyez donc le bienvenu. Je verrai bien comment vous réagissez à notre cuisine sudiste, et comme cela je me ferai une opinion sur vous. Jérémie, en marche ! » ajouta-t-elle en échangeant sa chaise à bascule contre un fauteuil à roulettes.

Jérémie, l'un des domestiques noirs, sourit largement et se mit en devoir de pousser le fauteuil de sa maîtresse vers l'intérieur de la maison. Jean et Langelot suivirent. La jeune fille souffla à l'oreille du snifien :

« Excusez-moi un moment. Je vais téléphoner à Bob. Dans les intérêts du service, naturellement », ajouta-t-elle avec beaucoup de sérieux.

11

LE POULET frit – qu'il fallait obligatoirement manger avec les doigts –, la bouillie de squash, et le pain de maïs ne manquaient pas de couleur locale, et Langelot les loua sans fausse honte. Tante Virginia était ravie. S'appuyant sur une grosse canne, elle fit faire à Mister Lendjelott le tour de la vieille « plantation » aux vastes pièces où se tenaient de vieux meubles polis par l'âge et les soins des domestiques. Pas question pour lui d'aller à l'hôtel ce soir :

« Mister Lendjelott, vous coucherez ici. Ne croyez pas que nous ayons oublié la traditionnelle hospitalité sudiste. D'ailleurs il y a bien des chances pour que tous les hôtels soient tenus par des Yankees. Un charmant jeune homme comme vous ne voudrait certainement pas coucher chez des sacripants pareils ! »

Langelot n'avait jamais encore été traité de charmant jeune homme, mais il accepta de bon cœur l'hospitalité de la vieille dame et, pour la première fois de sa vie, dormit dans un lit à colonnes, sous un lourd baldaquin. Comme d'habitude, son sommeil fut calme, et pourtant léger. Les ululements et les coassements de la jungle ne le dérangeaient nullement, mais il aurait suffi à un homme de marcher dans le couloir à pas de loup, pour que l'agent secret s'éveillât immédiatement.

Comme personne ne songeait à venir le molester, il ne s'éveilla que tard le lendemain matin. Un soleil éclatant transperçait les fins

rideaux de mousseline et les épais doubles rideaux de velours jaune d'or. Langelot sauta hors du lit et courut à la fenêtre. Derrière la moustiquaire, crépitaient mille insectes inconnus ; un brouillard de chaleur montait des marais avoisinants.

Après un bain frais – l'antique demeure n'avait pas de douches – dans une baignoire où l'eau s'élevait à partir du fond au lieu de ruisseler à partir du haut, Langelot descendit au rez-de-chaussée, en admirant au passage le magnifique escalier à double révolution.

Jean était installée au salon. Elle lisait avec application un gros livre dont Langelot aperçut le titre non sans surprise : *Etiquette*.

« Bonjour, Jean. Avez-vous bien dormi ? Vous ne m'en voudrez pas de vous dire que vous avez de drôles de lectures. »

Jean leva sur lui ses yeux bleus transparents.

« Je voulais m'assurer, dit-elle, qu'il serait convenable que je vous fasse réveiller. Nous avons tous déjeuné depuis longtemps, et je me demandais si je devais vous laisser dormir encore.

— Oh ! Comme tout est compliqué pour vous, ma pauvre Jean ! Si vous aviez envie de me voir, il fallait cogner à ma porte, ou entrer et me verser un seau d'eau froide sur la tête : ça ne manque jamais de me réveiller, je ne sais pas pourquoi.

— Monsieur Langelot ! Pour qui me prenez-vous ? Je sais bien que les Français sont toujours très formels.

— Les Français sont quoi ?

— Formels. Ils veulent toujours que tout soit fait dans les formes.

— Ah ! Je ne m'en suis jamais aperçu. Et les Américains, comment sont-ils ?

— Ils sont plus casuels.

— Casuels ? Eh bien, ma chère, faites-moi l'honneur de me traiter de façon casuelle. Peut-être aurez-vous par exemple l'obligeance de me faire servir un petit déjeuner casuel ? Vous me direz peut-être aussi, casuellement, si vous n'auriez pas donné un petit coup de téléphone tout à fait casuel à l'ami Bob.

— Bien sûr : maintenant, c'est tout à fait convenable. Bob est encore de permanence. Il nous a donné rendez-vous à cinq heures ce soir, au drugstore Impérial.

— Qu'est-ce que c'est que ce drugstore ?

— Il se trouve dans le meilleur hôtel de Cocoa.

— Très bien. C'est donc là que j'irai loger. N'en déplaise à madame votre tante, il vaut mieux que je sois plus près de Cape Kennedy. D'ailleurs, je m'en voudrais d'abuser de son hospitalité : je ne suis pas encore casuel à ce point-là. »

Le petit déjeuner servi par la plantureuse Mimi, mère de Fanny, n'était pas une petite affaire. Outre diverses sortes de porridge, des « grits[10] » et des crêpes arrosées de sirop d'érable, il comprenait une paire d'œufs avec du lard, servis, selon la pittoresque expression américaine « soleil vers le haut », c'est-à-dire sur le plat, sans avoir été retournés. Tout cela était arrosé d'un café que Langelot trouva fade, mais il n'eut garde de le dire, et engloutit l'ensemble sous l'œil approbateur de la bonne Mimi.

Pendant tout ce temps, Jean eut l'amabilité de tenir compagnie à Langelot et de l'entretenir des vertus de Bob.

« Je vais finir par le détester, ce pauvre garçon », pensait le snifien.

Lorsqu'il eut fini, il proposa à Jean de sortir :

« Je veux aller essayer mon revolver, dit-il. Et puis, aussi, vous m'avez promis de me montrer l'élevage d'alligators.

— Ce serait bien volontiers, mais Bob m'a promis de m'appeler d'un moment à l'autre. Si cela ne vous ennuie pas d'attendre ? Vous pourriez regarder la télévision.

— Grand merci. Je vais essayer mon arme et je reviens. Si d'ici là l'insurpassable Bob vous a téléphoné, nous irons voir les alligators, d'accord ? »

Dehors il faisait déjà étouffant. Langelot prit une allée qui courait entre deux rangées de palmiers. Autour de lui cliquetaient des bêtes mystérieuses. Une sauterelle grande comme la main lui sauta sur le

pantalon. Dans les taillis, on entendait des clapotis d'eau : le marais affleurait partout.

Après une légère montée, l'allée aboutissait à une colline chauve, de laquelle on voyait fort bien la vieille maison avec ses colonnes blanches et les sycomores qui paraissaient la garder.

Langelot se plaça à vingt mètres d'un palmier sur l'écorce duquel il avait tracé, à la pointe de son couteau, deux lignes en forme de croix. Il visa posément l'intersection des deux lignes et tira cinq cartouches les unes après les autres, sans se presser. Puis il alla aux résultats.

Les cinq trous étaient parfaitement groupés dans un espace pas plus large qu'une pièce de cinq francs, mais ils se trouvaient tous dans l'angle supérieur droit de la cible improvisée, à quelque vingt centimètres de son centre.

« Pas étonnant, murmura Langelot. J'ai toujours pensé que ce revolver était de la camelote. Du moins maintenant je peux m'en servir avec quelques chances de toucher le but. »

Il remit l'arme dans sa poche et marcha encore un peu, en réfléchissant. Jean l'agaçait parce qu'elle ne pensait qu'à Bob, et il n'était pas trop pressé de rentrer à la plantation. Un brusque bruit de moteur le fit changer d'avis. Tout au bout de l'allée, il vit une grosse voiture déboucher devant le perron, et freiner brusquement. Trois hommes bondirent à l'extérieur, gravirent les marches, et disparurent dans la véranda.

« Snif, snif, murmura Langelot. Apparemment j'ai eu raison d'essayer mon arme. »

Au pas de course, il reprit le chemin de la vieille demeure.

12

TROIS minutes plus tôt, installée sur sa chaise à bascule, tante Virginia se balançait mollement. Elle ne lisait ni ne tricotait. Elle regardait les écureuils se poursuivre dans les arbres et les chipmunks entre les racines. Rarement, un long grondement montait de son élevage d'alligators : c'était l'un des sauriens qui faisait un discours. Dans un coin, adossé à une colonne, le bon Jérémie était assis par terre. Lui non plus, il ne faisait rien. Tous les deux, ils étaient heureux.

Soudain un bruit de moteur se fit entendre, augmenta, devint assourdissant. Une Ford bleue remontait à toute allure l'allée des magnolias. Elle s'arrêta brutalement devant le perron. Trois hommes sautèrent à terre. Ils portaient tous les trois des pantalons noirs et des imperméables entrebâillés sur des gilets rayés ; deux n'avaient pas de veste ; le troisième en portait une rouge vif. Ils étaient tous les trois robustes et rapides. Tante Virginia les considéra avec réprobation.

« Ces Yankees sont toujours pressés ! Et ils s'habillent d'une façon si vulgaire ! N'est-ce pas, Jérémie ?

— Oui, Mâme », répondit le Noir en souriant de toutes ses dents.

Cependant les trois hommes avaient gravi le perron.

« Allez, rentrez, la vieille, et plus vite que ça ! ordonna le premier.

— Personne, monsieur, pas même un sacripant comme vous, ne s'est jamais permis de…

— Silence. Toi, pousse son fauteuil. Il y a d'autres larbins dans cette baraque ?

— Monsieur, répondit tante Virginia, je n'ai aucun larbin. Je n'ai que de fidèles serviteurs, tous nés sur ma propriété.

— Pedro, va chercher les fidèles serviteurs et amène-les à coups de pied s'il le faut. »

Jérémie, terrorisé, poussait le fauteuil de sa maîtresse, Pedro disparut à l'intérieur de la maison.

« Pablo, reprit la veste rouge, fais le tour par-derrière : s'il y en a qui essaient de s'échapper, tu me les coinces.

— Bien, monsieur Séraphin. »

Et Pablo partit au pas de course.

Dans le vestibule, le cortège croisa Jean qui accourait :

« Ma tante, que se passe-t-il ? Grands dieux ! Séraphin !

— Oui, mademoiselle. Toujours au service de mademoiselle, répondit le maître d'hôtel avec un mauvais sourire. Y a-t-il une pièce avec une seule issue, au rez-de-chaussée ?

— Oui, Missié. Le petit salon, Missié, dit Jérémie, toujours serviable.

— Alors direction le petit salon. Oust. »

Tante Virginia, qui aurait pu marcher si elle l'avait voulu, reprit le fauteuil à roulettes, jugeant plus digne de se laisser véhiculer. Trois minutes plus tard, les deux femmes et une demi-douzaine de domestiques noirs se trouvaient réunis dans le petit salon, tous tremblant de peur, sauf la vieille tante, bien résolue à tenir tête à ces maudits Yankees.

« M'expliquerez-vous maintenant, commença-t-elle…

— Taisez-vous, la vieille ! coupa Séraphin. Vous, les Noirs, si vous bougez, je vous abats immédiatement. Pedro, Pablo, surveillez-les. Au moindre mouvement, feu. »

Pedro et Pablo tirèrent des pistolets et se placèrent de part et d'autre de la porte.

« A toi, petite ! reprit le maître d'hôtel. Qu'est-ce qui t'a pris de nous fausser compagnie hier ? »

Jean, blonde et frêle, se redressa de toute sa petite taille, fit un gros effort pour contrôler son tremblement, regarda Séraphin droit dans les yeux, et articula :

« Je vous paie pour me servir. Retournez d'où vous venez. Je ne me rappelle pas vous avoir sonné.

— Ha ! ha ! ha ! Comme c'est drôle ! fit Séraphin. Mr Sharman peut nous parler comme vous le faites, ma mignonne. Il peut même nous jeter à la porte de votre appartement avec mission de vous retrouver, sans nous donner le temps de nous changer. Mais vous, vous devez nous obéir. Je me charge de vous l'apprendre, si vous ne l'avez pas encore compris.

— Monsieur ! intervint tante Virginia. J'entends clairement à votre accent que vous êtes non seulement un Yankee, mais aussi un étranger. Je vous signale qu'il y a dans ce pays des lois et une police et que…

— Suffit, vieille caricature ! Si tu ouvres encore la bouche, je te la colle avec du sparadrap. Compris ? Alors, la belle, on se décide à parler ? Pourquoi es-tu partie ? Le petit Français te l'a conseillé, pas vrai ?

— C'est vrai, reconnut Jean.

— L'histoire de mascarade que tu as racontée à Fanny était fausse, naturellement ?

— Naturellement.

— Alors, où est-il ton petit Français ? Réponds vite, ou tu auras affaire à moi. Tu nous as assez bassinés avec tes chocolats trop chauds ou trop froids, tes courses en ville, ton chien à brosser, tant que Pedro n'a pas eu la bonne idée de lui tordre le cou. A nous de nous amuser, maintenant. Où est le Français ? Réponds. »

Jean serra les dents et secoua la tête, l'air décidé. Sa tante l'observait en silence. Séraphin s'avança, la main levée.

« Réponds, sale gosse, ou je vais te corriger. »

Pour toute réponse, Jean, la petite Jean, lui cracha au nez.

Séraphin en resta bouche bée. Un instant, son bras retomba. Puis :

« Tu l'auras voulu ! cria-t-il. Vous deux, surveillez les Noirs ! » ajouta-t-il en voyant que les géants d'ébène, naturellement placides, commençaient à s'agiter.

Mais lorsqu'il eut levé le bras une deuxième fois, une détonation déchira l'air, et un flot de sang jaillit de sa main, percée d'une balle en son milieu.

Le coup était parti de la fenêtre, et Pedro riposta immédiatement dans cette direction, trouant la vitre et la moustiquaire, mais n'obtenant pas d'autre résultat.

Profitant de la surprise, la tante Virginia se dressa, et d'un coup de canne bien appliqué sur la main, fit voler en l'air le pistolet de Pablo.

« Voilà pour les Yankees, sacripant ! » précisa-t-elle avec calme.

Séraphin dégaina de la main gauche :

« Maudite vieille, fit-il, ton compte est bon. »

Il avait compté sans Jérémie qui, violemment, lui poussa le fauteuil de la vieille dame dans les jambes. Séraphin tomba. Pablo se penchait pour ramasser son pistolet. Tante Virginia en profita pour lui appliquer un second coup de canne, sur la nuque cette fois. Il tomba. Pedro ne quittait pas la fenêtre des yeux, aussi fut-il très surpris lorsqu'il sentit sa main droite brusquement serrée dans un étau en même temps qu'un coup de marteau-pilon lui broyait les reins : Langelot, délaissant le jardin, faisait irruption dans le petit salon par la porte.

Un coup de pied à l'estomac eut raison de Pablo qui se relevait péniblement. Pedro, prostré, respirait à peine. Séraphin, à genoux, avait jeté son pistolet et levait pitoyablement les mains. Sa manche droite était pleine de sang qui dégoulinait sur le plancher.

Les yeux de Langelot brillaient de l'excitation du combat :

« Je ne sais pas si c'était formel ou casuel, dit-il à Jean, mais vous conviendrez que ç'a été vite fait.

— Oh ! Langelot, merci, s'écria Jean. Je suis sûre que vous et Bob, vous vous entendrez très bien.

— Il ne faut pas me flatter comme ça, Jean. Vous me rendriez vaniteux.

— Jeune homme, dit tante Virginia, vous avez de l'à-propos. Je vous remercie. Vous auriez été digne de combattre dans les troupes sudistes. Je suis heureuse que vous ayez donné aux Yankees une raclée de plus. Jérémie, le fauteuil. »

Elle se rassit dans le fauteuil qui avait servi de projectile pendant le combat et fit une sortie très digne, toujours poussée par le brave Noir. Les autres domestiques sortirent à leur tour, en jetant des regards apeurés aux trois bandits qui attendaient leur sort.

Lorsque Jean et Langelot furent restés seuls avec leurs prisonniers, le snifien se tourna vers Séraphin, et ses traits menus mais durs ne respiraient pas précisément la clémence.

13

« SÉRAPHIN, tu as vu comment je traitais trois hommes armés. Je ne m'abaisserai pas à toucher à un prisonnier sans arme, mais je ne vois pas pourquoi je te laisserais vivre si tu ne commences pas immédiatement à faire ta paix avec la société.

— Monsieur, balbutia Séraphin, je ferai ce que vous voudrez.

— Relève-toi, mets-toi au garde-à-vous, et appelle-moi mon lieutenant.

— Bien, mon lieutenant.

— Pedro, Pablo ! Debout ! »

Les trois hommes – Pedro et Pablo hoquetant encore – se mirent dans la position du garde-à-vous.

« Demi-tour, droite ! » commanda Langelot.

Ils effectuèrent un demi-tour qui n'était pas parfaitement réglementaire, mais qui eut le résultat souhaité : les prisonniers tournaient maintenant le dos aux vainqueurs.

« Jean, ramassez leurs armes, et couvrez-les pendant que je les fouille. Au moindre mouvement suspect, n'hésitez pas : tirez. »

Jean, secouée d'un tremblement nerveux, obéit. Langelot fouilla les trois hommes mais ne trouva pas sur eux d'autres armes : rien que l'assortiment ordinaire de portefeuilles, canifs, mouchoirs, etc., qui leur fut rendu.

« Maintenant, dit-il à Séraphin, tu as intérêt à me raconter ta vie. »

Séraphin ne se fit pas prier. Tout pleurnichant, il raconta que,

d'origine française, il était venu gagner sa vie en Amérique. Il ne l'avait pas toujours fait par les moyens les plus honnêtes, il le reconnaissait. Finalement Mr Sharman l'avait recruté avec mission de surveiller Miss Foster, et de l'isoler systématiquement du reste du monde. « Peut-être même un jour, quand elle n'aurait plus du tout de relations, espérait-il la faire disparaître, précisa le maître d'hôtel, mais ça, je n'aurais jamais consenti à l'y aider. » Récemment, Pedro et Pablo lui avaient été adjoints. C'étaient des Cubains, dont le passé n'était probablement pas très net non plus. La veille, lorsque Séraphin avait découvert la fuite de Miss Foster et de « mon lieutenant », il avait commencé par interroger Fanny qui, en riant aux éclats, lui avait expliqué que sa maîtresse était partie pour une mascarade. Séraphin n'en avait pas cru un mot. Quand, le soir, Mr Sharman était arrivé et qu'il avait appris la nouvelle, il s'était mis dans une colère noire : précédemment le maître d'hôtel avait bien essayé de l'appeler à Cocoa, mais il en était déjà parti. « Retrouvez-moi cette fille, avait ordonné Sharman, ou vous êtes des hommes morts. Il faut aussi me retrouver le garçon et me l'interroger à fond. Pas la peine de les ménager ni l'un ni l'autre : l'enjeu est trop gros. »

« Et voilà, mon lieutenant, acheva Séraphin, vous voyez que nous n'avons pas fait grand mal. »

Un grave problème se posait maintenant : que faire des prisonniers ?

Sans les lâcher des yeux, Langelot entraîna Jean à l'écart, et la pria de donner son avis.

« On pourrait téléphoner à Bob pour lui demander conseil, proposa-t-elle.

— Nous dirons tout à Bob quand nous le verrons, répondit Langelot, pour l'instant, il s'agit de loger ces trois bourgeois quelque part d'où ils ne pourront pas s'échapper pour aller donner l'alerte à Sharman.

— Oh ! ils ont l'air si repentant, objecta Jean.

— Moi, répliqua Langelot, je ne m'y fierais pas. Voulez-vous les donner à la police ?

— Oh ! non, toute l'affaire serait ébruitée, et la réputation des climatiseurs Foster…

— Précisément. Y a-t-il une cave ici, où ils soient en parfaite

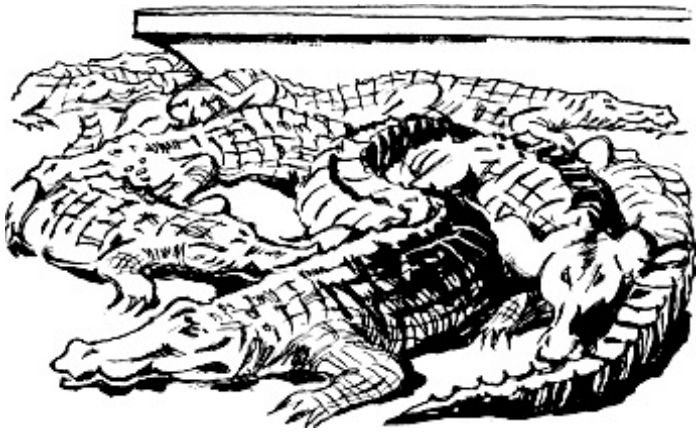
sécurité ?

— Il n'y a pas de cave. Mais j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Donnons-les à garder aux alligators. »

L'élevage de Mme Foster, où l'on se rendit quelques minutes plus tard, se composait de deux parties. L'une, ouverte aux visiteurs, consistait en une espèce de zoo dont les principaux habitants étaient des alligators, des autruches, des daims et des touristes. Dans une boutique spéciale, ces derniers pouvaient acheter toutes sortes d'objets – sacs à main, portefeuilles, chaussures – faits de la peau des premiers. L'autre partie constituait l'élevage proprement dit. Dans de vastes bassins bétonnés, vivaient des centaines d'alligators, qui, l'âge venu, seraient mis à mort, à moins que des originaux ne les achetassent vifs.



« Un jour, Bob m'a fait cadeau d'un bébé alligator, raconta Jean. Il habitait dans une baignoire.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est devenu grand. Je l'ai envoyé à ma tante. Ce doit être un de ceux que vous voyez là. »

Langelot fit la grimace. Dans un bassin circulaire, les gros sauriens gris s'entassaient les uns sur les autres. Il y en avait d'énormes – quatre, cinq et jusqu'à six mètres de long – et de tout petits – des alligators de poche –, mais ils avaient tous la même apparence minérale. On aurait pu croire qu'aucun d'eux ne vivait. De temps en temps seulement, un œil s'ouvrait lentement, ou une patte, prise sous un autre saurien, se dégageait… Au milieu du bassin s'élevait une plate-forme qui servait à des représentations, les jours où les visiteurs étaient admis dans cette partie de l'élevage.

« Quel genre de représentations ? demanda Langelot.

— Un homme lutte contre un alligator.

— Ce doit être très impressionnant.

— Oh ! le tout est d'avoir la manière, répondit froidement Jean. Si vous les prenez par la racine de la queue d'une main et par les narines de l'autre, ils ne peuvent plus rien vous faire. Evidemment, il ne faut pas les choisir trop grands. »

Les trois prisonniers, les mains attachées derrière le dos, écoutaient ce dialogue d'un air sombre.

« Jonas, appela Jean, apporte la planche. »

Un grand Noir souriant alla chercher une longue planche qu'il jeta comme un pont entre le bord extérieur du bassin et la plate-forme.

« A vous, mes lascars ! » commanda Langelot, en commençant à les débarrasser de leurs liens.

Un à un, Séraphin d'abord, puis Pedro, puis Pablo, les trois hommes s'engagèrent sur la planche qui pliait sous leur poids. A deux mètres sous eux, les alligators commençaient à s'éveiller. L'un des plus grands bâilla, ouvrant sa bouche à angle droit et découvrant non pas des dents mais de véritables meules... Séraphin eut si peur qu'il en perdit l'équilibre, se rattrapa à la planche avec difficulté et acheva son voyage à quatre pattes. Visiblement, il n'en menait pas large, sans compter que sa main, que Mimi avait généreusement pansée, le faisait souffrir. Lorsque les trois hommes eurent atteint la plate-forme, Jonas enleva la planche, sourit largement et dit :

« Vous punis, missiés. Si vous pas gentils, moi jamais remettre la planche. Si vous gentils gentils, moi remettre. Un jour...

— Dites-lui, Jean, que s'il s'avise de remettre la planche, la première chose que feront ces messieurs sera de le jeter lui-même aux alligators. »

Jean traduisit, mais Jonas ne parut pas impressionné.

« Moi pas peur alligators, répondit-il. Alligators pas manger pauvre Nègre. Alligators pas aimer viande noire. »

Et il rit longuement de sa plaisanterie.

Jean elle-même ne paraissait pas avoir pour les sauriens les sentiments de crainte et de répulsion qu'éprouvait Langelot. Avisant dans un autre bassin un vieil alligator centenaire, elle alla s'asseoir dessus, et l'animal ne parut même pas la remarquer.

Les jeunes gens visitèrent ensuite l'élevage, se mêlant aux autres touristes qui riaient, criaient, agaçaient les animaux et prenaient d'innombrables photographies.

Puis ils retournèrent à la maison. Tout y était rentré dans l'ordre. Tante Virginia avait trouvé un travail à faire pour chaque domestique, afin de calmer leurs esprits. Le déjeuner se composa de sandwiches avalés à la va-vite. Ensuite, Langelot alla rendre visite à ses prisonniers et leur jeter quelques morceaux de poulet frit et une gourde d'eau.

Assis les uns contre les autres, sous un petit parasol qui les protégeait de la chaleur de midi, ils avaient l'air à la fois pitoyable et ridicule, avec leurs gilets rayés.

« Mon lieutenant, combien de temps devons-nous rester ici ? demanda Séraphin.

— Jusqu'à ce que j'aie réglé mes comptes avec Sharman, répondit Langelot.

— Et après, vous nous relâcherez ?

— Si vous m'avez dit la vérité, peut-être. Mais si vous m'avez menti sur un seul point… »

Langelot n'acheva pas sa menace. A quatre heures et demie, après des adieux émus à tante Virginia, Jean et lui montèrent dans la Mercury et prirent le chemin de Cocoa. Langelot réfléchissait à la conduite à tenir à l'égard de Sharman, de ses prisonniers, et du S.N.I.F.

« Vous êtes bien songeur, remarqua Jean.

— Pensez donc ! Je vais bientôt rencontrer l'inégalable Bob ! »

14

L'IMPERIAL HOTEL était un énorme bâtiment, comprenant non seulement plusieurs centaines de chambres, mais aussi deux restaurants, deux bars, une cafétéria, des salles pour réunion, un drugstore, un salon de coiffure, etc.

Pensant que Jean aimerait rencontrer Bob seule à seul, du moins pour commencer, Langelot lui dit :

« Allez attendre Bob au drugstore. J'ai une course à faire. Je vous rejoindrai.

— L'attendre ! s'indigna Jean. Bob est un parfait gentleman. C'est toujours lui qui m'attend.

— Même si vous arrivez en avance ?

— J'arrive toujours en retard.

— C'est un principe ?

— Bien sûr. C'est comme cela qu'une jeune fille se fait respecter.

— Oh ! comme vous êtes formelle, Jean ! Vous devriez bien être un peu casuelle de temps en temps. »

Jean haussa les épaules et entra dans le drugstore. Langelot se dit :

« Je vais leur laisser un quart d'heure. »

Il traversa le hall de réception de l'hôtel, retint une chambre au nom de Pierre-Louis Crépon, constata qu'on ne lui demandait pas de pièce d'identité, regretta de ne pas s'être inventé un nouveau pseudonyme, et, après avoir fait déposer sa mallette dans sa chambre, entra dans le bar pour y boire une bière.

« Carte d'identité, monsieur ? » demanda le barman.

« Drôle de pays, pensa Langelot. Pour boire une bière, on a besoin de prouver son identité. »

Il montra son passeport, son permis de conduire, sa carte de vaccination.

« Est-ce que cela vous suffit ? »

Le barman secoua la tête. Toutes ces cartes-là ne lui donnaient pas l'âge de Langelot écrit en bon anglais. Et il lui fallait connaître l'âge de tous ses clients, sinon il perdrait sa place.

D'ailleurs, la grammaire biscornue et la prononciation franco-britannique de Langelot n'arrangeaient pas les choses.

« Quoi ? s'écria le snifien. *You demand age* tout le monde ? *Ladies* aussi ? Cette *lady,* là, vous lui *demand her age ?*

— *This lady doesn't look as if she was a minor,* cette dame n'a pas l'air d'être mineure, répliqua le barman.

— Voilà ce que j'appelle un barman courtois », dit la dame en français, avec un petit rire ironique.

C'était une jeune femme de quelque vingt-cinq ans, châtaine, jolie, vêtue avec élégance. Elle avait pris place dans un de ces compartiments que les Américains appellent des cases *(booth)* et qui permettent aux personnes assises à la même table d'avoir l'impression de s'isoler. Elle attendait quelqu'un visiblement, car elle n'avait encore rien commandé.

Elle s'adressa en anglais au barman et le pria de servir Langelot sans autre discussion puisque, apparemment, il était en règle. Langelot s'approcha d'elle.

« Madame, je vous remercie beaucoup. Je m'appelle Pierre-Louis Crépon. Je suis étudiant, et je n'ai pas encore assimilé tous les usages du pays.

— Monsieur Crépon, comme c'est gentil de vous connaître. J'ai eu un peu de français au collège, mais j'ai oublié chaque chose.

— Mais pas du tout, madame. Vous parlez parfaitement.

— Merci. Vous êtes trop gentil, je le crains. Avez-vous été ici depuis longtemps ? »

Les manières directes et le charmant accent de la jeune femme ne manquèrent pas de produire leur effet sur Langelot.

« Moi, dit-il, je débarque. J'étais encore à New York hier. Quelle

ville sale, triste, artificielle ! Et pleine de Yankees.

— Mais je suis une Yankee, répondit l'inconnue. Et je suis née à New York.

— Madame, je suis désolé. Je vous présente toutes mes excuses.

— Ne faites pas. New York a ses fautes. Encore c'est mieux que le Sud plein de vieilles dames traditionalistes.

— Ah ! madame, ne dites pas de mal des vieilles dames. J'en connais une à qui je suis fier de tirer mon chapeau.

— Qu'est-ce qu'elle a de si fascinant, cette vieille dame ? »

A l'étranger, la réputation des Français est acquise : ils ne passent jamais l'occasion de faire un compliment à une jolie femme. Langelot ne voulut pas décevoir l'inconnue :

« Madame, je mentirais en disant qu'elle a autant de charme ou de chic que vous. Ce qu'elle a, je vous le dirai pourtant : elle a une canne, et elle sait s'en servir ! »

La jeune femme se mit à rire. Elle était enchantée de Langelot, et la conversation aurait probablement continué sur le même ton si un puissant gaillard portant de grosses lunettes noires, un chandail blanc moulant son imposante musculature, et un pantalon de sport, bleu roi, n'avait pas fait son apparition. Son visage résolu parut vaguement familier à Langelot.

Le nouveau venu prononça quelques paroles rapides à l'adresse de la jeune femme. Il paraissait irrité et désignait Langelot du regard.

« *But he is French*[11] », répondit-elle.

Alors l'homme se tourna vers Langelot et, avec un accent effroyable, prononça :

« Elle mon mari. Vous – perdez-vous ! »

Il ponctua ce discours d'un geste énergique et non équivoque : il priait Langelot de déguerpir.

L'agent secret sourit aimablement :

« Je suis ravi d'apprendre, monsieur, que madame est votre mari, et je lui demande pardon si je l'ai importunée. Mais ceci est un endroit public, et je ne vois pas pourquoi… »

L'homme parla à la dame, qui lui expliqua quelque chose qu'il refusa d'entendre. Il se tourna de nouveau vers Langelot et lui ordonna :

« Devenez rare !

— Ecoutez, dit Langelot, qui commençait à en avoir assez, je ne vous ai pas mangé votre femme. J'ai bien le droit, je suppose, de prendre un verre tranquillement, où il me plaît.

— Excusez mon mari, dit la dame. Il est très nerveux. Il a ses raisons.

— Moi aussi, répliqua Langelot. Tel que vous me voyez, je suis au bord d'une dépression.

— Moi – vous – dehors ! » déclara l'homme en faisant un pas en avant.

Langelot soupira profondément. Avec quel plaisir il aurait accepté la bagarre ! Sans doute l'inconnu était-il plus robuste et pesait-il au moins deux fois autant que lui. Mais qu'importe ? Les officiers du S.N.I.F. n'avaient pas l'habitude de se laisser marcher sur les pieds, et Langelot, rompu à tous les sports de combat, se faisait fort de dresser un peu le malotru. Cependant, la mission primait. La mission primait toujours. Que dirait le capitaine Montferrand s'il apprenait que son subordonné s'était laissé entraîner dans une vulgaire bagarre de café, alors que l'entreprise qui lui avait été confiée était à peine entamée ?

« Ça va, pépère, ça va, dit Langelot. Il ne faut pas vous exciter comme ça. Madame, je suis navré de vous quitter un peu brusquement, mais je m'en voudrais si votre noble époux avait une crise cardiaque à cause de moi. »

Il fit demi-tour et marcha vers la porte, suivi d'un regard triomphant par le « chandail blanc ».

Sur le seuil, Langelot s'arrêta, se retourna :

« Je connais l'adresse d'un bon psychanalyste. Ça vous intéresse ? »

Mais l'homme aux lunettes noires ne l'écoutait plus : il s'était assis à côté de sa femme et lui parlait avec animation.

Langelot sortit du bar, le cœur lourd. Jamais encore il ne lui était arrivé de devoir subir l'impertinence d'un inconnu sans pouvoir riposter sur le même ton.

« Cette femme doit me prendre pour un lâche. Le barman se moque de moi… »

Ce fut un des moments les plus pénibles de sa carrière d'agent secret.

« Allons, se dit-il, le métier veut ça. »

Mais cette réflexion ne le consola guère, et il se dirigea vers le drugstore de fort méchante humeur.

15

PHARMACIE à un bout, le drugstore était « fontaine de soda » à l'autre. Face à un comptoir étaient placés une dizaine de tabourets vissés dans le plancher. Jean avait pris place sur l'un d'eux. Elle avait plongé une paille dans un énorme verre rempli de glace pilée et coloré de quelques centimètres cubes de boisson gazeuse. Le tabouret placé à sa droite semblait flageoler sous le poids d'un tout jeune pachyderme blond et rose, les cheveux coupés en brosse, le visage couvert de taches de rousseur, et l'expression de l'adoration la plus naïve peinte sur son large visage charnu.

« Langelot ! appela Jean, venez vous asseoir ici, à côté de Bob. Mais je veux faire les choses dans les règles : les Français sont toujours si formels ! Langelot, je vous présente Robert III Cunningham Stuart.

— Robert III Stuart ? répéta Langelot, faisant de frénétiques efforts pour se rappeler la généalogie des rois d'Angleterre (qu'il n'avait jamais sue). Votre Altesse Royale, je suis honoré… »

Jean, qui paraissait très heureuse, éclata de rire.

« Bob n'est pas une Altesse Royale. Mais dans nos vieilles familles, on a l'habitude de mettre des numéros après le prénom, lorsqu'il a été porté plusieurs fois.

— Oh ! Comme c'est casuel ! dit Langelot. Ouille ! Mon bras ! »

Rougissant, telle Jean elle-même, le dénommé Robert III Stuart venait de saisir la main de Langelot comme s'il avait voulu la lui arracher :

« Râvi de vous connaître, Mister Lendjelott. Les amis de Jean été mes amis. Râvi, vraiment râvi.

— Vous ne pourriez pas être un peu moins ravi et lâcher mon bras ?

— Lâcher le bras de vous ? Certainement. »

Après une dernière traction-pression, le sympathique pachyderme rendit la liberté au snifien.

« Vous prenez un coke ? Ou un ice-cream ? »

Bob lui-même avait déjà à moitié dévoré une glace violet, jaune, vert et rose, dont il ne lui restait plus guère qu'un litre à avaler.

« Un coke », répondit Langelot d'un ton résigné, se demandant bien quel était ce pseudo-comestible.

Il s'agissait simplement d'une boisson gazeuse qu'on lui versa naturellement sur trois fois autant de glace pilée.

« Langelot, dit Jean, j'ai mis Bob au courant de nos soupçons.

— Et qu'en pense Robert III ?

— Appelez-moi Bob, monsieur.

— Merci, Bob.

— Bob pense que… tout cela ne l'étonne pas tellement, reprit Jean, en baissant la voix. En fait, il a même trouvé un motif pour la conduite de Sharman.

— Non, vraiment ?

— Bien sûr ! Bob peut tout faire, je vous l'ai dit. Il sait que Sharman est un joueur effréné, et qu'il perd des sommes énormes dans des casinos clandestins.

— Ça, c'est connu, remarqua Bob.

— Il a donc été amené à signer un certain nombre de reconnaissances de dettes qui auraient pu être rachetées par Mr Sidney, le concurrent de papa.

— Ça, précisa Bob, c'est supposé.

— Mr Sidney est un homme sans scrupules. Et il a pu exiger que Sharman sabote les climatiseurs Foster : sinon, il le faisait fourrer en prison. En particulier, Sharman devait s'arranger pour que le Foster 3000 construit pour la mission vers Mars s'arrête de fonctionner en plein vol. Résultat : la NASA romprait son contact avec nous et en conclurait un avec un autre fabricant, probablement Sidney.

— Voilà pourquoi, dit Langelot, Sharman serait allé faire construire un climatiseur défectueux en France : il voulait être sûr que personne

ne le soupçonnerait, aux Etats-Unis, et surtout pas ses propres employés.

— Vous êtes raison, monsieur, fit Robert III.

— Hé là ! hé là ! si je vous appelle Bob, pourquoi m'appelez-vous « monsieur » ?

— Parce que Jean m'a dit que vous été officier commissionné. Et les Français été toujours si formels…

— Oui, eh bien, moi, je suis un Français casuel, compris ? Il y a une chose qui m'étonne pourtant. C'est qu'un individu isolé, même placé à la tête d'une grosse affaire, comme Sidney, aille jusqu'à faire saboter un vol cosmique. Cela ne me paraît pas vraisemblable. Que savez-vous de cet homme ?

— Il n'a pas de scrupules, dit Bob en hochant la tête d'un air réprobateur.

— C'est un pirate, ajouta Jean. Il a réussi dans l'industrie par des moyens politiques, par des pressions malhonnêtes.

— Un chevalier d'industrie, quoi. Pourquoi l'appelle-t-on Sidney la Gélatine ?

— Tiens ! Vous savez cela ? Parce qu'il est très gros et très flasque.

— L'avez-vous déjà rencontré ?

— Moi. Une fois, dit Bob. A une réunion de spécialistes de l'air-conditionnement. Dans son île, Shark Island, tout près d'ici.

— Shark Island ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— L'île aux Squales. Elle lui appartient, expliqua Jean.

— Et alors ? Quelle impression ?

— Gélatine, fit Bob en haussant les épaules.

— Vraiment ?

— Oui. Mais pas gélatine dedans. Dedans cerveau sans pitié.

— Bien. Bob, que proposez-vous que nous fassions ? »

Bob avala goulument un demi-litre de glace, réfléchit un instant, et se mit à parler :

« Nous pensons que Mr Sharman a remplacé un bon conditionneur pas un mal conditionneur. Mais nous ne pouvons pas être certains sans vérifier. Donc… il faut vérifier.

— Puissamment raisonné, Bob.

— Si Mr Sharman a remplacé bon par mal, le mal est dans la capsule ? Mais où il est le bon ? Pas dans les offices, pas dans les ateliers : trop risqué. Bientôt Mr Sharman détruira le bon conditionneur, mais il n'a pas encore eu le temps. Alors où est le bon conditionneur ?

— Dans sa maison, à Cocoa, suggéra Jean.

— Peut-être, acquiesça Bob. Je pense qu'il faut aller voir !

— Jean, vous aviez raison, remarqua Langelot. Bob est irremplaçable, inégalable, et tout et tout. Qui plus est, je pense comme lui. Mais comment ferai-je pour reconnaître un bon climatiseur d'un mauvais ? Si j'ai bien compris, ils ont exactement la même apparence.

— J'irai avec vous, Lendjelott.

— Vous, Bob ? »

L'ingénieur regarda Langelot en face, rougit franchement jusqu'aux oreilles, sourit avec naïveté et dit :

« Oui, moi. Je veux dire : je.

— Vous savez que vous allez courir de sérieux risques ? Si Sharman a donné à Séraphin des ordres aussi rigoureux, il ne va pas hésiter maintenant à se débarrasser de vous s'il le croit nécessaire.

— J'admire beaucoup… les conditionneurs Foster », répondit Bob en se tournant vers Jean, qui rougit à son tour.

Non que Langelot fût jaloux, mais ce marivaudage l'agaça.

« Quand y allons-nous ? demanda-t-il.

— Mr Sharman est revenu en colère de New York, dit Bob. Il prend la permanence cette nuit, à Cape Kennedy. Nous irons au crépuscule. Huit heû' O.K. ?

— O.K. », dit Langelot.

Ils dînèrent tous les trois à la cafétéria de l'hôtel, tout en bavardant. Malgré son agacement, Langelot ne pouvait s'empêcher de trouver Robert III fort sympathique. Il adorait visiblement Jean et était aux

petits soins pour elle, lui ouvrant les portes, lui avançant les chaises, soutenant toujours tout ce qu'elle disait. Jean rougissait, pâlissait, riait comme une folle :

« Heureusement, disait-elle, que nous avons Langelot pour chaperon !

— Si vous m'appelez encore de ce nom-là, répliqua l'agent secret, j'abandonne les climatiseurs à leur triste sort ! »

Il fut décidé que la jeune fille resterait à l'hôtel, pendant que les garçons iraient faire une visite à Mr Sharman. Langelot l'aurait bien emmenée pour faire le guet, mais Bob s'y opposa :

« Jean ne doit pas courir de dangers ! »

Ils montèrent donc tous les deux dans la Mercury et, sans trop se presser, gagnèrent les quartiers résidentiels de Cocoa.

Le coucher de soleil avait été magnifique. Les palmiers tout noirs se détachaient sur un ciel vert aux reflets oranges.

La maison de Mr Sharman, lourde, trapue, carrée, n'était pas éclairée.

« Il n'y a personne, chuchota Bob.

— Allons-y », dit Langelot.

16

ILS laissèrent la Mercury parquée à quelque distance, le capot relevé, comme si elle était en panne. Comme cela personne ne s'étonnerait de voir une voiture inconnue stationner dans la rue. Ils marchèrent vite : tout piéton étant suspect aux yeux de la population locale, il valait mieux l'être le moins longtemps possible. Ce fut Bob qui enseigna ces précautions à Langelot, qui n'y aurait pas pensé.

La porte de devant, la porte du garage et la porte de derrière étaient verrouillées toutes les trois.

« Comment allons-nous faire ? demanda Bob.

— Vite », répondit laconiquement Langelot.

En faisant le tour de la maison, il avait remarqué une fenêtre à guillotine donnant sur le derrière, qui n'était pas complètement fermée. Il y revint, tira un couteau de sa poche, en glissa la lame sous la moustiquaire, qu'il souleva. Bob la saisit et, d'une traction puissante, l'ôta en l'attirant à lui.

Langelot introduisit la main sous la fenêtre mobile et la poussa vers le haut. Bob, ayant posé la moustiquaire dans l'herbe, poussa aussi. Bientôt l'espace fut suffisant pour que Langelot pût se glisser à l'intérieur. Il ouvrit ensuite la fenêtre plus largement et Robert III se hissa à son tour.

Les deux garçons se trouvaient dans une salle de bain.

« On alloume ? demanda Bob. Si vous préférez, j'ai une torche.

— Si nous allumons l'électricité, dit Langelot, est-ce que cela ne

paraîtra pas moins bizarre de l'extérieur ?

— Vous êtes raison, monsieur.

— Langelot.

— Lendjelott. »

Ils fouillèrent méthodiquement le rez-de-chaussée, où ils ne trouvèrent rien. Ensuite le premier étage, où ils ne trouvèrent rien d'intéressant non plus.

« Le basement, suggéra Bob.

— Le quoi ?

— Le souterrain. »

Il voulait parler du sous-sol, aménagé en laboratoire électronique. Là Mr Sharman faisait des recherches personnelles. Devant tant d'appareils curieux, tant de claviers, tant de climatiseurs de toutes les tailles et de toutes les formes, Langelot se sentit perdu, mais Bob, calmement, dit :

« Ici il est. »

Il désignait un parallélépipède rectangle, en matière plastique, hérissé de boutons, troué de prises de tous les côtés.

« Le Foster 3000… », murmura Bob d'un ton attendri.

Langelot vint regarder l'appareil de plus près. Oui, il pouvait tenir dans la valise de taille moyenne que Sharman transportait partout avec lui.

« C'est lequel, celui-là ? demanda l'agent secret. Le bon ou le mauvais ? »

Bob le tourna, le retourna avec tendresse, puis il montra une éraflure à l'angle supérieur droit.

« Celui-là, c'est le bon, dit-il : un ouvrier a fait une éraflure sur l'angle du casier. Donc Sharman est une crapule.

— Bon, répondit Langelot.

— Maintenant, nous faisons quoi ? » demanda Bob.

Il parlait d'un ton si patelin, que Langelot le regarda avec étonnement et le vit rougir une fois de plus jusqu'à ses grandes oreilles qui devinrent translucides.

« Vous avez une suggestion, Bob ?

— Je pourrais le remplacer encore une fois », murmura Bob.

Langelot mit quelques minutes à comprendre ce que proposait Robert III. L'ingénieur pensait pouvoir, sans trop de difficulté,

s'introduire dans la capsule, sous prétexte d'une vérification à faire, et y remplacer le mauvais conditionneur par le bon. Le mauvais serait ensuite rendu à Sharman, qui n'aurait aucun moyen de s'apercevoir de la substitution. Du point de vue de Bob, les avantages étaient évidents : le cosmonaute ne brûlerait pas, et les climatiseurs Foster ne seraient pas perdus de réputation. D'un autre côté, il comprenait bien que ce qui importait à Langelot, c'était le châtiment de Sharman. Dans ces conditions, il était prêt à se rallier à la décision du Français, pour peu que le scandale fût évité.

« Vous vous trompez, lui dit Langelot. Je ne suis pas un policier, et ce qui m'intéresse, ce n'est pas de livrer Sharman à la justice. Je suis officier de renseignement, et c'est le renseignement qui m'importe. Ce que je vois, moi, c'est que si nous ne montrons pas à Sharman que nous le soupçonnons, il nous mènera peut-être jusqu'à ses chefs, quels qu'ils soient. D'un autre côté, il faut évidemment empêcher Frank Hordon de brûler dans sa capsule. Donc, si vous êtes capable d'opérer la substitution, je suis d'accord. »

Bob réfléchit un instant.

« Sharman est de permanence jusqu'à minuit. Nous avons donc assez de temps. Mais je ne peux pas substituer tout seul.

— Nous substituerons ensemble », lui proposa Langelot.

Ils ressortirent par la porte de derrière qui se verrouillait automatiquement quand on la claquait, et laissèrent la fenêtre ouverte, pour pouvoir rentrer quand ils le voudraient. Bob porta le poste jusqu'à la voiture, et le plaça dans le coffre, après l'avoir enveloppé avec amour dans son joli blazer bleu marine.

Jean les attendait au drugstore, en buvant son quatrième coke.

« Eh bien ?

— Eh bien, répondit Langelot, Bob ne m'a pas déçu : c'est un génie, un saint et un héros en une seule personne. Il va maintenant vous reconduire à la plantation, et ensuite, le sport commencera. »

Les trois jeunes gens sortirent ensemble. La nuit s'était faite. Le ciel était plein d'étoiles que Langelot ne connaissait pas.

« Lendjelott, fit Bob, Jean m'a dit que vous êtes armé. Jean court beaucoup de dangers. Prêtez-moi votre pistolet pour protéger Jean. »

Langelot accéda sans enthousiasme à la demande de Bob et lui remit le gros revolver.

« Tant que vous y serez, dit-il, allez donc voir si nos amis fraternisent toujours avec les alligators. »

La Mustang rouge de Bob s'éloigna dans la nuit. Langelot, gêné de remettre les pieds au bar, alla s'installer dans la salle réservée aux téléspectateurs, et regarda pendant une demi-heure une émission consacrée aux vols cosmiques. Il reconnut sur l'écran son ami David Graham qui prononçait avec beaucoup d'éloquence un discours dont Langelot ne comprit pas le premier mot.

A neuf heures et demie, Bob était de retour. Le climatiseur fut transporté de la Mercury dans la Mustang, qui démarra aussitôt et, peu après, passa le pont à péage.

En arrivant à Cape Canaveral, Bob suggéra que Langelot s'étendît sur le plancher de la voiture, entre le siège arrière et le dossier du siège avant. L'agent secret s'installa aussi confortablement que possible. Il ne voyait plus rien. Il sentit Bob freiner, l'entendit échanger quelques mots avec le policier de garde qui vérifia son laisser-passer personnel ainsi que celui de la voiture et nota son passage. La Mustang repartit, reprit de la vitesse…

« Je suis dans l'enceinte interdite de Cape Kennedy », pensa Langelot.

Premier arrêt : la zone industrielle.

« Pas bouger ! » recommanda Bob à Langelot, et il disparut.

Il revint quelques instants plus tard, apportant une combinaison de mécanicien et des lunettes de soudeur.

« Mettez dessus. »

Langelot endossa la combinaison et chaussa les lunettes, pendant que Bob démarrait à nouveau et lui expliquait qu'il venait de jeter un coup d'œil dans le bureau de permanence des ateliers Foster, et qu'il y avait vu Sharman plongé dans des calculs compliqués.

Deuxième arrêt : le VAB.

Les deux garçons entrèrent ensemble dans l'immense bâtiment. Le gardien fit un signe de tête à Bob – que tout le monde connaissait ici – et continua de mâcher son chewing-gum sans prêter la moindre attention à Langelot.

« Une fusée, c'est déjà grand vu de loin, pensait Langelot. Vu de près, ça doit être joliment impressionnant : c'est haut, si je ne me trompe, comme un gratte-ciel de cinquante étages… »

Ils entrèrent dans un des halls du VAB. Bob ne put réprimer un cri de stupeur : la fusée Androclès avait disparu !

17

« TU NE VAS tout de même pas me dire que le père Sidney a volé la fusée pour en faire un porte-parapluie dans son Ile aux Squales ! s'écria Langelot, lorsque Bob lui eut fait part de son étonnement.

— Renseignons-nous ! » répondit Bob.

Le gardien au chewing-gum lui apprit que le transporteur était venu chercher la fusée et sa rampe deux heures plus tôt. Apparemment, des ordres venaient d'arriver de Washington. Certaines instructions, qui avaient été tenues secrètes jusque-là, avaient été communiquées aux divers responsables.

« Vous et moi, on ne s'en doutait pas, expliquait le gardien, mais il paraît que, en haut lieu, le compte à rebours avait déjà commencé depuis un certain temps.

— Le lancement est pour quand ? demanda Bob.

— Je ne saurais vous dire, mais ça ne m'étonnerait pas que ce soit pour demain matin. »

Bob transmit ces informations à Langelot.

« Y aurait-il du Sidney par là-dessous ? » demanda le snifien.

C'était bien l'avis de Robert III Stuart. Sidney avait le bras long. Il avait prévu la date où Sharman installerait le climatiseur défectueux, et puis, il avait fait agir ses amis haut placés. Sans doute les amis étaient-ils prévenus d'avance : le lancement d'une fusée vers Mars ne s'improvise pas du jour au lendemain.

« Allons à la zone de lancement », proposa Bob.

En chemin, ils rencontrèrent le transporteur, monstre à chenilles, qui avait laissé la fusée et sa rampe en place et revenait chercher la tour de service ombilicale.

« Comment le poids de la fusée n'abîme-t-il pas la route ? demanda Langelot.

— Le pavage a trois mètres de profondeur », répondit Bob négligemment.

Mais, fier des réalisations du cosmodrome, il s'empressa de donner toutes sortes de détails sur le prodigieux transporteur, équipé d'un, moteur Diesel pesant une demi-tonne et de crics hydrauliques maintenant le chargement en position lorsque le véhicule abordait une pente.

La zone de lancement était un octogone irrégulier, avec, en son milieu, une structure de béton au sommet de laquelle se dressait la fusée. Autour, on voyait d'autres bâtiments que Bob désigna comme étant respectivement celui du gaz, de l'électricité, du contrôle de lancement, etc. D'étranges formes de béton étaient des « déflecteurs de flammes », protégeant la végétation environnante et la zone elle-même contre les premiers effets du lancement. A l'entrée de la zone, le feu était à l'orange : il y avait donc un certain danger à aller plus loin, mais Bob parqua la Mustang à l'intérieur même de la zone, et fit signe à Langelot de descendre.

Puis l'ingénieur se chargea du climatiseur, et les deux garçons se dirigèrent rapidement vers la base de la structure de béton.

Ils pénétrèrent à l'intérieur après que Bob eut montré patte blanche. Ils arrivèrent ensuite jusqu'à l'ascenseur qui menait dans les hauteurs de la rampe.

Un gardien fit un vague signe de la main à Bob.

« Vous allez ressouder quelque chose ? demanda-t-il en remarquant les lunettes de Langelot.

— On n'était pas encore tout à fait prêt, répondit Bob. Je ne sais pas ce qui les a pris d'avancer la date d'envol.

— Ils ont sûrement une raison », répondit le gardien d'un air méditatif.

Les garçons montèrent dans l'ascenseur. Bob pressa un bouton et l'ascenseur, celui-là même que prendrait le cosmonaute le moment

venu, s'enleva dans les airs.

De là-haut, la vue était saisissante. Au loin, la mer, toute moirée avec des reflets bleu nuit. Plus proche, la jungle subtropicale. Puis, le cosmodrome lui-même, hérissé de rampes, et brillamment éclairé du côté de la zone industrielle et du VAB. A quelques mètres des garçons, séparée d'eux par une passerelle de fer, la fusée.

Un gardien en armes se tenait sur la passerelle. Il sourit à Bob.

« Et celui-là ? demanda-t-il en désignant Langelot.

— Mon soudeur Mike, répondit Bob. Vous avez déjà dû le voir avec moi.

— *Hello, Mike !* » fit le gardien.

Ils franchirent la passerelle. La capsule était ouverte. Bob s'y glissa le premier. Langelot l'aida à passer le climatiseur à l'intérieur, puis entra à son tour.

« Il aura un peu de mal à faire les cent pas s'il devient nerveux, votre Frank Hordon ! » remarqua Langelot.

En effet, la capsule n'était pas très spacieuse. Cependant, outre le siège du pilote et les innombrables appareils qui l'entouraient, il y avait un espace vide prévu pour que Hordon y pût faire un peu de gymnastique s'il tendait à s'ankyloser.

« Fermez la porte », dit Bob.

Langelot ferma l'écoutille. Bob, tirant un tournevis d'une trousse dont il s'était muni lors de son passage à l'atelier, avait entrepris de détacher de la paroi un climatiseur apparemment identique à celui qu'ils avaient apporté.

Ce fut l'affaire de quelques secondes. Grâce aux semi-conducteurs et aux circuits coulés dans la masse, plus l'appareillage électronique se perfectionne, plus il devient simple à manier. Il ne restait qu'à débrancher différents raccords, ce que Bob fit également en quelques instants.

« Et voilà ! » murmura-t-il.

Il prit l'autre climatiseur et le plaça dans le logement. Il le brancha, revissa les supports, manœuvra un bouton, constata qu'un voyant vert s'allumait :

« Ça marche », dit-il.

Il se releva et sourit à Langelot.

« Partons. »

Emportant le mauvais climatiseur, ils repassèrent la passerelle et reprirent l'ascenseur, salués par le sympathique gardien :

« *Bye-bye, Bob. Bye-bye, Mike.* »

Parvenus au niveau du sol, ils sortirent sans encombre de la structure bétonnée et regagnèrent la Mustang. Toute l'opération n'avait pas duré cinq minutes, mais Langelot constata que l'air commençait à lui manquer, et ne respira librement que lorsque la voiture eut quitté la zone de lancement. De soulagement et d'admiration, il commença à tutoyer son camarade.

« Chapeau, Bob. Tu as le calme, la maîtrise, la rapidité : tu ferais un excellent agent secret.

— Merci, Lendjelott.

— Dis donc, Bob, je voudrais te demander une chose. Pourquoi m'as-tu affirmé que tu ne pouvais pas faire la substitution tout seul ? Je n'ai servi à rien. Je te faisais simplement courir des risques supplémentaires. »

Bob sourit d'un air malin.

« Je ne te connaissais pas. Je n'avais pas confiance en toi. Si tu n'étais pas venu, moi je ne serais pas venu non plus. Je voulais être sûr que tu étais sérieux. Si tu prenais les mêmes risques que je, tu étais aussi sérieux que je. Tu comprends maintenant ? »

Langelot inclina la tête. L'Américain l'avait bien berné ! Mais Langelot était beau joueur, et reconnaissait avec plaisir que Bob s'était conduit avec autant de sagesse que d'astuce.

Les deux garçons quittèrent Cape Kennedy sans le moindre problème. Il était onze heures moins cinq. Il ne leur restait plus qu'à aller remettre le mauvais climatiseur à la place du bon, et leur petite expédition serait couronnée du plus brillant succès. Déjà, en tout cas, le principal était assuré : Frank Hordon n'étoufferait pas de chaleur dans sa capsule.

La maison de Sharman était toujours obscure. La Mustang la dépassa et alla stationner à un croisement, près d'un panneau octogonal Stop, de façon à ne pas trop attirer l'attention. Du reste, la plupart des voisins de Mr Sharman paraissaient dormir.

Bob et Langelot remontèrent la rue, traversèrent la pelouse rase de Mr Sharman et s'arrêtèrent sous la fenêtre qui leur avait déjà servi.

Langelot grimpa le premier ; Bob lui passa le climatiseur puis

grimpa à son tour.

Cette fois-ci, ils descendirent au sous-sol sans allumer l'électricité au rez-de-chaussée, mais ils allumèrent en bas.

« Il faut tout remettre exactement comme c'était, dit Langelot. Les esprits scientifiques sont généralement très sensibles aux détails. »

Il se rappelait la position précise que le climatiseur occupait sur une certaine table, et l'installa exactement dans la même position. Les deux garçons se reculèrent pour juger de l'effet : le laboratoire leur apparut exactement pareil à ce qu'il était quelques heures plus tôt.

« Nous n'avons laissé aucune trace de notre passage ? » demanda Langelot.

Bob secoua la tête.

Dans son esprit, Langelot compara l'image actuelle du laboratoire dans son ensemble et du climatiseur 3000 en particulier avec celles qu'il conservait dans sa mémoire : pas la plus légère différence.

« Impeccable », souffla-t-il.

Les garçons ressortirent par où ils étaient entrés et remirent la moustiquaire en place. Dans la voiture, Bob consulta sa montre : il était onze heures et quart.

« Nous sommes des champions ! » dit Langelot.

Bob le déposa à l'Imperial Hotel :

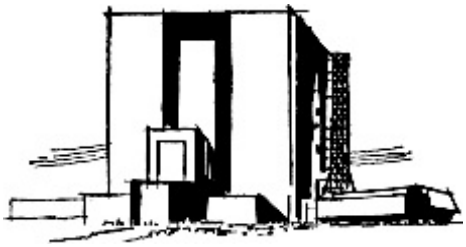
« Je te téléphone demain matin ou même la nuit s'il y a quelque chose de nouveau, O.K. ?

— O.K. »

Langelot prit l'ascenseur jusqu'à son étage, le quatrième. Il avait la clef de sa chambre en poche, comme cela se pratique en Amérique. Il ouvrit la porte, entra, referma, actionna le commutateur.

La lumière jaillit.

« Salut, mon lieutenant. Ça va-t-y comme vous voulez ? » prononça une voix française, avec l'accent de la Bastille.



18

LES TROIS compères avaient passé la journée sur leur plate-forme, à observer les mœurs des alligators et à se protéger contre le soleil. Jonas venait de temps en temps faire un brin de causette avec eux. Se sentant surveillés, ils ne montraient aucune velléité de s'échapper de leur prison. Séraphin demanda seulement :

« Est-ce que nous passerons la nuit ici ?

— La nuit pareil comme jour, missié, répondit Jonas philosophiquement. Le jour : soleil. La nuit : moustiques. C'est la vie. Bonsoir missié. »

Et il s'éloigna.

Il n'avait pas plus tôt tourné le dos que Séraphin fit part à ses camarades de ses observations sur les habitudes des alligators.

« Avez-vous remarqué que chaque fois que le Nègre ouvrait le robinet, et que l'eau s'amassait dans la partie la plus creuse du bassin, les alligators s'y groupaient ?

— Oui patron, répondit Pedro. Je vous vois venir. Mais vous oubliez une chose : c'est que le robinet est à l'extérieur du bassin. Si nous pouvions ouvrir le robinet, c'est que nous serions déjà sortis de l'auberge. »

Séraphin jeta un coup d'œil hostile aux sauriens, énormes masses inertes et somnolentes, dont chacun n'aurait fait de lui qu'une bouchée.

« Nous avons trois ceintures, dit-il, et nous pouvons les attacher

bout à bout. Nous avons trois paires de lacets de chaussures.

— Et nous pouvons dénouer nos cravates, ajouta Pablo.

— Essayons », conclut Pedro.

Le lasso confectionné ainsi était passablement hétéroclite, mais il fit l'affaire. Se tenant à l'extrême bout de la plate-forme, Pedro finit par capturer le robinet. Une légère traction, et l'eau coula.

Il se passa près d'une demi-heure encore, et les alligators ne bougeaient toujours pas. Mais finalement, l'un d'eux, que l'eau venait déjà chatouiller sous le ventre, se décida à remuer. Lourd, maladroit, il se propulsa jusqu'au milieu de la flaque, et s'y affaissa. D'autres suivirent. Les petits, les moyens, les gros, rampant sur le dos de leurs congénères, contournaient la plate-forme centrale et venaient se baigner. Aussitôt qu'ils avaient atteint l'eau, ils redevenaient immobiles, flottant à la surface, ou simplement couchés, le ventre sur le béton, Séraphin les regardait d'un œil sardonique. Lorsqu'ils eurent entièrement dégagé le quart du bassin qui était encore à sec, le maître d'hôtel ordonna :

« A toi, Pedro. »

Pedro sauta dans le bassin, en traversa la largeur en trois enjambées, bondit, attrapa le rebord extérieur, se hissa, fit un rétablissement, et se retrouva sain, sauf, et libre.

Pablo l'imita. Puis ce fut au tour du chef, que ses deux subordonnés aidèrent à escalader la paroi de béton.

Sans échanger un mot, ils sortirent de l'élevage et gagnèrent la route. Pedro et Pablo ne s'inquiétaient pas trop : ils n'étaient responsables que devant Séraphin. Mais le maître d'hôtel, qui craignait la vengeance de Sharman, avait décidé de se racheter, coûte que coûte.

« Attendez-moi ici, commanda-t-il à ses deux sbires. Si nous faisons de l'auto-stop à trois, personne ne nous prendra. Seul, je me débrouillerai et je reviendrai vous chercher. »

Il enleva son imperméable, sa veste et son gilet, pour ne pas attirer l'attention par un costume quelque peu bizarre, et, le pouce levé, se plaça au bord de la route. La quatrième automobile qui passait s'arrêta. Il demanda qu'on le conduisît à Cocoa, où il loua une voiture.

Il revint ensuite chercher ses camarades.

« On retourne à la plantation et on fait parler les femmes ?

demanda Pedro.

— Les femmes ne m'intéressent pas, répliqua Séraphin. Il me faut le petit gars qui se prend pour un officier français.

— Il couche peut-être chez la vieille mégère, dit Pablo, en se frottant la nuque.

— C'est ce que nous allons savoir », répondit Séraphin.

Il arrêta la voiture près de la première cabine téléphonique qu'il aperçut et appela la demeure de Mme Foster.

« Résidence de Mme Foster, annonça une voix appartenant bien évidemment à un domestique noir.

— Je voudrais parler au jeune homme étranger qui était là ce matin, dit Séraphin.

— Il n'y est plus, missié, répondit le Noir.

— Savez-vous où il est ?

— Je ne sais rien, missié, rien du tout.

— C'est bon, merci. Si vous le voyez, dites-lui que je voulais lui vendre une voiture française. Qu'il me téléphone chez Citroën. »

Ayant ainsi noyé le poisson, Séraphin appela successivement les hôtels et les motels de Cocoa. C'était son jour de chance : à l'Imperial, on lui répondit que, en effet, un certain M. Crépon avait loué une chambre. Il était absent pour le moment.

Séraphin, Pedro et Pablo avaient tous été cambrioleurs à leurs heures perdues : il leur fut facile de crocheter la serrure de la chambre de Langelot. Ils s'y installèrent confortablement, après avoir fait un saut chez un armurier, chez lequel ils se procurèrent trois pistolets pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus à la plantation.

Leur attente ne dura pas plus de deux heures. Une clef tourna dans la serrure, et Langelot entra.

Ce fut un grand moment de joie pour Séraphin lorsqu'il put, s'avançant, pistolet au poing, jeter sa remarque sarcastique à son vainqueur de la matinée :

« Salut, mon lieutenant. Ça va-t-y comme vous voulez ?

— Haut les mains ! ajouta Pedro, sortant de sa cachette derrière le lit.

— Décroche-moi le plafond ! » renchérit Pedro en jaillissant de la sienne, derrière le poste de télévision.

Langelot obéit. Il venait de se rappeler qu'il avait laissé son

revolver à Bob : il se trouvait donc sans défense entre les mains des bandits.

Séraphin le fouilla, jetant sur le lit tout ce qu'il trouvait dans les poches de son prisonnier. Heureusement, Langelot était, en jargon de métier « propre », c'est-à-dire qu'il ne portait rien de compromettant sur lui.

« Mets-toi debout, face au mur ! commanda le maître d'hôtel. Et ne t'avise pas de te retourner. »

Langelot, qui n'avait pas dit un mot depuis sa capture, obéit une fois de plus et se mit à détailler le papier peint à losanges et à petits cottages victoriens dans des paysages du XIXe siècle.

« Comment t'appelles-tu ? commença Séraphin.

— Pierre-Louis Crépon.

— C'est bien vrai, ce mensonge-là ?

— Vous savez lire ? Regardez mon passeport.

— Les passeports, mon petit gars, ça se maquille. On savait ça, nous autres, quand tu tétais encore ton biberon.

— Alors il n'y a pas si longtemps, remarqua Langelot.

— Ne joue pas au petit soldat avec nous. Pour qui travailles-tu ?

— Pour moi.

Séraphin le fouilla.

— Tu as le meilleur des patrons, alors ?
— C'est mon avis.
— Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu ne te laisses pas crever de faim. Il y a 500 dollars, dans ton portefeuille.
— 525, si vous n'avez rien fauché.
— Où les as-tu pris ?
— C'est l'argent de mon voyage.
— Qu'est-ce que tu fais, en France ?
— Journalisme.
— Et ici ?
— Je comptais être engagé dans une agence, mais ça n'a pas marché.
— Comment as-tu eu l'adresse de la fille Foster ?
— J'ai su par des amis qu'elle cherchait un prof de français.
— Quels amis ?
— Les Smith-Lawrens.
— Connais pas.
— Ça ne m'étonne pas : ce sont des gens très bien.
— Et alors tu veux nous faire croire que toi, petit pion besogneux, tu as enlevé la Foster, rossé le portier, sauté dans la rue du septième étage, tout ça pour te désennuyer un peu ?
— Pas du tout. Je voulais l'épouser.
— Qui ?
— Pas le portier, bien entendu. »
Il y eut un silence.
Langelot regardait toujours le papier peint.
« Pour quoi faire ? demanda enfin Séraphin.
— Pas de questions idiotes, je vous prie, répliqua Langelot, reprenant du poil de la bête. Vous ne l'auriez pas épousée, vous, peut-être, si vous aviez su comment ? »
L'atmosphère avait nettement changé. Jusque-là, les bandits avaient pris Langelot pour un policier ou un officier de renseignement, et n'avaient ressenti pour lui que de la haine. Maintenant il leur apparaissait comme une petite crapule un peu mieux douée qu'eux, et ils commençaient à éprouver de l'envie et du respect.
« Pourquoi nous as-tu dit que tu nous libérerais quand tu aurais

réglé tes comptes avec Sharman ? reprit Séraphin.

— Tiens ! Parce que Sharman est le tuteur, et que je ne voulais pas que vous m'empêchiez de l'embobiner comme j'avais embobiné la fille.

— Et pourquoi que tu te faisais appeler mon lieutenant ? intervint Pedro.

— Parce que ça m'amusait de vous faire mettre au garde-à-vous », répondit Langelot, se repentant amèrement d'avoir eu l'imprudence de révéler son grade.

Séraphin dit :

« Tout ce qu'il raconte est possible.

— Mais pas certain, remarqua Pablo.

— De toute façon, reprit Séraphin, nous avons mis la main sur le gars : il faut en rendre compte à Sharman. C'est lui qui décidera. Je vais lui téléphoner. »

Langelot, le nez sur son papier peint, entendit Séraphin aller à la table de chevet, décrocher le téléphone, former un numéro.

« Mr Sharman ?... Ici, Séraphin, monsieur. J'ai l'honneur d'annoncer à monsieur que le jeune homme auquel s'intéressait monsieur se trouve maintenant sous bonne garde... Oui, monsieur. C'est comme j'ai l'honneur de le dire à monsieur. Chambre 521, à l'Imperial Hotel... Son histoire est relativement plausible, monsieur... Bien, monsieur. Comme monsieur voudra. »

Séraphin raccrocha.

« Toi, le futur marié, direction la salle de bain. Mr Sharman désire nous parler seul à seuls avant de te voir. Et n'essaie pas d'en sortir, hein, ou gare à toi ! »

Langelot, poussé par Pedro, entra dans la salle de bain. La porte se referma sur lui. Il entendit les trois bandits s'éloigner à l'autre bout de la pièce et se mettre à chuchoter. Il alluma.

Ah ! Séraphin lui avait recommandé de ne pas essayer de sortir, mais la recommandation était superflue : la salle de bain n'avait qu'une seule porte et pas de fenêtre du tout : simplement un couloir d'aération pas plus gros que le bras.

Dans quelques minutes, Sharman débarquerait à l'Imperial Hotel, et le compte de Langelot serait bon. Le chef ne croirait sûrement pas la naïve histoire qui en avait imposé aux trois valets. Quel sort serait alors réservé à Langelot ? Les prévisions les plus sombres étaient

permises. Mais ce n'était pas tout. Langelot ne s'inquiétait pas seulement pour sa propre vie. Restait la mission, inachevée malgré le succès de la substitution. Restait aussi un détail – Langelot lui-même ne savait lequel : quelque chose qui lui paraissait louche, qui sonnait faux, qui le laissait pour ainsi dire sur sa faim. Il avait eu cette sensation au moment où Bob et lui passaient en revue le laboratoire de Sharman avant d'en sortir. Il y avait là quelque chose qui clochait. Quelque chose qui rendait inutiles tous les efforts fournis par Langelot depuis le début de cette mission. Ah ! si seulement il pouvait retourner dans ce laboratoire, il découvrirait sûrement de quoi il s'agissait. Mais pour cela il fallait sortir d'ici.

Il vérifia le couloir d'aération : un enfant d'un an n'aurait pu sortir par là. En quête d'idées, il ouvrit l'armoire à pharmacie et n'y trouva rien.

Le temps passait. Sharman serait bientôt là. Les valets en armes entreraient, et ce serait la fin.

Ah ! au moins pouvoir se défendre ! Tenter l'impossible ! Ne pas se laisser mener à l'abattoir comme un mouton !

Langelot avisa un porte-serviette qu'il arracha du mur. Il serait agréable d'en distribuer quelques coups avant de succomber. Bon, maintenant que la question armement était – si mal que ce fût – réglée, il fallait penser à la tactique. Valait-il mieux s'embusquer dans la baignoire et utiliser le rideau de la douche comme un filet de gladiateur, ou au contraire tenter une sortie au moment précis où Sharman ferait son entrée dans la chambre ? Ce serait là se réserver l'initiative, avantage considérable. Mais ce serait aussi affronter le feu adverse en terrain découvert, avec une visibilité maximale. Dans la salle de bain, au contraire, il était facile de créer l'obscurité.

Langelot éteignit, et se trouva plongé dans une nuit totale. Non, pas totale. Un rai de lumière filtrait sous la porte, et puis aussi… et puis aussi il y avait une mince fente lumineuse quelque part au-dessus du lavabo.

19

IL ralluma.

La fente se trouvait au fond de l'armoire à pharmacie, elle-même scellée dans le mur. Langelot devina – la chose est usuelle en Amérique – que la fente était prévue pour qu'on y jetât des lames de rasoir usagées qui iraient s'accumuler dans l'épaisseur du mur creux, sans risquer de blesser personne. Or la salle de bain de Langelot et celle de son voisin se faisaient face, leurs armoires à pharmacie également et leurs fentes à lames de rasoir aussi.

Il suffit à Langelot d'éteindre à nouveau la lumière pour que le clair reparût, pourvu qu'on se tînt exactement en face de l'enfilade des deux fentes.

« Mais alors, murmura Langelot, c'est que l'armoire à pharmacie de mon voisin est ouverte. Il est en train de s'en servir ! Il peut voir ce qu'il y a à l'intérieur ! »

Il ralluma, arracha le papier qui recouvrait la savonnette fournie par l'hôtel, ramassa une des vis qui avaient servi à maintenir le porte-serviette, et, griffant le papier, écrivit : « Help ![12] »

Puis, délicatement, il introduisit le papier dans la première fente. Comme il avait éteint encore une fois, il pouvait se guider facilement sur la ligne lumineuse.

« Pourvu qu'il y ait quelqu'un dans cette salle de bain ! pensait Langelot. Quelqu'un qui ne s'affole pas, qui ne croie pas à une farce, mais qui téléphone à la direction de l'hôtel ou à la police. Quand les

policiers arriveront, je réussirai bien à me faufiler pour échapper aux uns et aux autres… »

Et il poussait son papier.

Il le poussa jusqu'au moment où, soudain, le papier lui fut arraché des mains et continua son chemin tout seul, disparaissant bientôt tout à fait. Un juron retentissant suivit. Puis il y eut un bruit de meubles renversés… un silence, et, brusquement, un coup de tonnerre, non plus chez le voisin, mais là, tout près, dans la chambre même de Langelot.

Langelot n'hésita plus : optant pour la sortie, il ouvrit sa porte et bondit dans sa chambre, le porte-serviette brandi.

Il vit d'abord que la porte d'entrée venait d'avoir été enfoncée d'un coup d'épaule unique et magistral ; Séraphin, Pedro et Pablo se tenaient debout, sur la défensive, hésitant à faire usage de leurs armes, sans doute à cause du bruit. Une espèce d'hercule leur faisait face, vêtu en tout et pour tout d'un pantalon de pyjama et de grosses lunettes de soleil. Langelot reconnut, non sans consternation, l'homme qui l'avait mis à la porte du bar.

« *Sir*… », commença Séraphin avec dignité.

Un direct du droit lui aplatit le nez et l'envoya rouler sur le tapis.

Pedro s'avançait : il reçut un crochet du gauche au foie et s'effondra, plié en deux.

Séraphin s'était relevé et chargeait, tête baissée. L'inconnu le cueillit d'un uppercut qui le souleva en l'air.

Pablo, cependant, prenait position derrière le lit, pour pouvoir tirer sans risquer de blesser ses camarades. Langelot lui fonça dessus et lui abattit le porte-serviette sur le poignet. L'homme lâcha son arme. Langelot mit le pied dessus. Pablo se jeta sur lui. Langelot l'évita et, au passage, lui décocha un atémi à la tempe qui l'envoya au tapis, sans connaissance.

Séraphin avait reculé d'un pas, et couvrait l'inconnu de son pistolet.

L'autre ne fit qu'en rire. Il avançait. Séraphin reculait, n'osant pas tirer. Lorsqu'il heurta le mur du dos, l'homme bondit sur lui, détournant son arme de la main gauche et lui portant un terrible coup de tête à l'estomac. Séraphin glissa au sol, sans connaissance.

Pedro, ayant récupéré quelque peu, se jeta sur l'hercule par-

derrière et, de la crosse de son pistolet, le frappa à la nuque : l'homme chancela. Un second coup l'eût abattu. Mais Langelot, saisissant le poignet de Pedro le tira en arrière, tout en lui appliquant son pied sur le mollet. Alors l'hercule leva le poing et l'abaissa sur la tête de Pedro qui tomba immédiatement, le nez sur la carpette.

Restés maîtres du terrain, Langelot et l'hercule se regardèrent un instant. Lentement, l'hercule sourit, et Langelot sourit aussi :

« Merci, dit-il, en tendant la main à son sauveur. *Thank you.* »

Il savait que peu d'hommes, même aussi doués physiquement que son voisin, se seraient ainsi rués au secours d'une personne qu'ils ne connaissaient pas, et il était plein de reconnaissance pour cet intrépide combattant, qu'il détestait tant quelques heures plus tôt.

Cependant, le plus pressé était sans doute de masquer l'incident aux yeux de l'administration de l'hôtel, s'il en était encore temps. Sur ce point, l'inconnu et Langelot paraissaient parfaitement d'accord. Car, tandis que le second s'attelait (au sens propre) à la tâche de traîner les vaincus dans la salle de bain par les pieds, le premier avait déjà empoigné la porte et la replaçait sur ses gonds. Dans le couloir, la jolie épouse de l'hercule éloignait les curieux en leur disant qu'un homme ivre était tombé un peu lourdement mais qu'il allait mieux maintenant.

Lorsque tout fut remis en ordre, et que les vainqueurs se furent partagé les armes des vaincus, l'hercule donna une grande claque dans le dos de Langelot et lui dit :

« Vous boum boum O.K. »

Puis, lui passant le bras autour des épaules, il l'entraîna dans sa chambre :

« *Now tell me all about it. My wife will translate.* Maintenant, dites-moi tout. Ma femme traduira. »

Langelot hésita. Cet homme l'avait d'abord insulté, puis secouru. C'était un brave et magnifique combattant, qui se riait du danger et assommait les gens d'un seul coup de poing. C'était aussi un mari jaloux, et il portait des lunettes de soleil même avec un pantalon de pyjama. Voilà tout ce que Langelot savait de lui. Etait-ce assez pour lui faire confiance ? Il décida d'être aussi franc qu'il le pourrait.

« Monsieur, dit-il, je vous dois beaucoup, et j'aurai l'air d'un ingrat si je ne réponds pas à vos questions. Mais vous devez comprendre que

je ne suis pas seul en cause. D'ailleurs vous m'avez prêté main-forte par bonté naturelle : vous ne savez rien de la cause pour laquelle je me bats. Je dois immédiatement aller vérifier un point qui m'inquiète et lorsque je serai rassuré de ce côté, peut-être me sentirai-je plus libre de vous parler.

— Dites-nous au moins de quoi il s'agit, demanda l'hercule par l'intermédiaire de sa femme.

— D'une façon très générale, je peux vous dire que mon rôle consiste à protéger le cosmonaute qui doit partir pour Mars.

— Ah ! vraiment. Et qui vous en a chargé ?

— C'est quelque chose que je ne peux pas vous révéler maintenant.

— J'ai bien envie de prévenir la police de votre attitude.

— C'est votre droit.

— Mais vous n'y tenez pas ?

— Non. Je pense que cette affaire dépasse de beaucoup la compétence de la police.

— Voilà qui ne m'étonnerait pas. Ecoutez, je veux bien me taire, mais à une condition.

— Laquelle ? »

La jeune femme essaya de dissuader son mari de faire traduire cette condition qui, apparemment, lui déplaisait. Mais il insista. Enfin elle dit :

« Mon mari aimerait venir avec nous pour cette vérification dont vous avez parlé. Sans cela, il appelle la police. »

Quitte à accepter, il valait mieux le faire de bonne grâce. D'ailleurs la présence d'un allié tel que l'hercule n'était pas à dédaigner. Langelot feignit donc l'enthousiasme :

« Je serai ravi de vous avoir avec moi. Je m'appelle Pierre-Louis Crépon. Et vous ?

— John Turner. Mon mari elle est Elizabeth Turner. »

Les deux frères d'armes se serrèrent la main. Puis Turner demanda à Langelot d'aller l'attendre en bas, n'ayant pas l'intention de se lancer en pyjama dans cette nouvelle aventure.

Langelot passa d'abord par son appartement : les trois hommes paraissaient toujours inconscients.

« Pas étonnant, étant donné ce qu'ils ont dégusté », pensa l'agent secret.

Sachant que Sharman allait arriver d'un moment à l'autre, Langelot commença par couper le fil du téléphone, puis, passant dans le couloir, il ferma sa porte à clef, de l'extérieur. Enfin il descendit dans le hall.

Ne voulant pas être vu de Sharman, il entra dans la salle de télévision. Deux messieurs somnolaient dans leurs fauteuils. Une vieille dame, portant un étrange chapeau à fleurs, ne quittait pas l'écran des yeux. Langelot s'assit dans un coin et, pendant quelques minutes, regarda des cow-boys chevaucher éperdument et échanger des coups de feu. Soudain, le film s'interrompit. Un annonceur chauve apparut, et lut un message. Langelot ne l'aurait sans doute pas compris s'il ne connaissait déjà la nouvelle : la NASA faisait savoir que le vol pour Mars, prévu pour le mois prochain, aurait lieu à partir dû lendemain matin. L'envol était prévu pour huit heures. Le vice-président des Etats-Unis et de nombreuses autres personnalités y assisteraient. L'annonceur disparut et les cow-boys reparurent, s'entretuant de nouveau à qui mieux mieux.

Langelot cependant cherchait toujours à se rappeler quel était le détail insolite qui l'avait frappé au moment où il quittait le laboratoire de Sharman. Il emmenait Turner procéder à une vérification, mais laquelle ? il n'en savait rien lui-même.

L'idée lui vint de téléphoner à Bob, et il retourna dans le hall où il y avait plusieurs téléphoner publics. Il l'appela d'abord à la maison – Bob lui avait laissé son numéro – mais personne ne répondit ; puis à Cape Kennedy : une standardiste lui déclara que Mr Stuart n'était pas là et lui demanda s'il voulait parler à Mr Sharman : il refusa

précipitamment. Que pouvait bien faire Bob ?

A ce moment la vigoureuse silhouette de Turner apparut dans le hall. Sa femme l'accompagnait. Elle paraissait angoissée. Dès qu'ils eurent aperçu Langelot, ils allèrent droit à lui.

« Mon mari a été gentil assez pour être guidé par moi, dit Mme Turner. Il vous laissera aller seul. Je pense d'ailleurs que vous le préférez comme cela.

— Je m'en serais voulu, madame, dit poliment Langelot, s'il était arrivé quelque chose par ma faute à votre mari. »

Le mari paraissait gêné.

« *Bye-bye,* fit-il, en tapant sur l'épaule de Langelot. *See you soon, bud*[13]. »

Les Turner s'éloignèrent en hâte. Surpris par leur attitude, Langelot les suivit de loin. Il les vit sortir de l'hôtel, se diriger vers le parc de stationnement, et monter dans une grosse voiture. Quelques instants après, Mme Turner revint seule à l'hôtel, faisant des efforts visibles pour ne pas pleurer. La voiture démarra en trombe et disparut.

« Bizarre, bizarre, pensait Langelot. J'ai souvent entendu dire que les maris américains obéissaient à leur femme au doigt et à l'œil, mais pourquoi celui-ci est-il quand même parti tout seul ? Pourquoi pleure-t-elle, ou presque ?... »

De toute façon, la défection de Turner ne changeait rien à ses plans. Il reprit sa Mercury, plaça l'un des pistolets ennemis dans la boîte à gants, laissa l'autre dans sa poche, et reprit la route.

« Sharman était de permanence jusqu'à minuit. Il est minuit vingt. Même à supposer qu'il ne soit pas parti avant l'heure, il pourrait déjà être à l'hôtel. Il faut faire vite. »

La maison de Mr Sharman paraissait aussi calme que lors des deux visites précédentes de la soirée.

Langelot laissa la Mercury à quelque distance, traversa la pelouse au pas de course, et revint se placer sous la fenêtre de la salle de bain. Il lui faudrait de nouveau enlever la moustiquaire, et, cette fois, sans l'aide de Bob.

Il s'escrima dessus sans aucun succès pendant un bon moment. Soudain, il crut entendre du bruit. Il demeura immobile pendant plusieurs minutes, puis, à pas de loup, fit le tour de la maison. Mais elle était toujours obscure, et aucune voiture ne stationnait dans le

garage, dans l'allée ni dans la rue.

Langelot retourna à son travail. Finalement, la moustiquaire céda. Il la posa délicatement sur le gazon, souleva à nouveau la fenêtre et s'introduisit dans la salle de bain.

De là il passa dans le couloir, puis dans le salon, d'où partait l'escalier allant au sous-sol.

Un peu de lumière tombait des fenêtres, si bien que Langelot pouvait distinguer, confusément il est vrai, la forme des divans, des fauteuils, du poste de télévision.

Il était au milieu du salon lorsqu'une voix articula distinctement : « *Hands up !*[14] »

20

LANGELOT jugea prudent de ne pas exagérer son ignorance de l'anglais et leva immédiatement les mains.

Se défendre ? Il n'y fallait pas songer. Son adversaire, dissimulé quelque part dans le salon, avait les yeux parfaitement accommodés à l'obscurité et connaissait sans doute les lieux : la lutte serait par trop inégale.

L'électricité s'alluma. Langelot, aveuglé, ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit émerger la physionomie de Mr Sharman qui, jusque-là, avait été cachée par le dossier d'un fauteuil derrière lequel le maître de maison s'était tenu agenouillé. Le déplaisant personnage portait toujours son petit chapeau, mais, à la main, il avait un gros Colt avec lequel il ne ferait pas bon plaisanter.

« Vous me suivez depuis la France, n'est-ce pas ? » dit Sharman dans un français presque parfait.

Dans sa face joufflue, ses petits yeux brillaient comme des billes de verre.

Langelot haussa les épaules.

« Depuis la France ! Excusez du peu ! Et pour quoi faire ? Pour vous demander un autographe ?

— C'est ce que nous saurons dans peu. Il me semble avoir déjà remarqué votre repoussante figure quelque part. Couchez-vous à plat ventre. Allons ! Ne craignez pas de vous salir : la moquette a été

nettoyée récemment. Et ne croyez pas que j'hésite à tirer si vous m'y obligez : je suis chez moi, et la loi m'autorise à abattre les intrus. »

Langelot se coucha sur le tapis. C'était la troisième fois qu'il se voyait humilié en quelques heures. Il trouvait que ça faisait beaucoup.

« Maintenant, dit Sharman, si vous avez une arme, tirez-la très lentement de votre poche et jetez-la dans ma direction. Attention : j'ai précisé : lentement. Un geste un peu trop rapide, et vous êtes mort. »

Non sans effort, Langelot dégagea de sa poche le pistolet saisi par Séraphin, et le jeta vers Sharman.

« Vous vous trompez, bougonna-t-il. Votre moquette est sale : elle sent la poussière. Je vais avoir le rhume des foins si vous me laissez là.

— Ne bougez toujours pas », répliqua Sharman.

Il s'approcha de Langelot et, s'agenouillant près de lui, le fouilla consciencieusement. Puis il se releva et recula :

« Debout. Dirigez-vous vers l'escalier. Montez au premier. Lentement, très lentement. A droite. Poussez cette porte. Vous voyez cette malle ? Ouvrez-la. Maintenant couchez-vous dedans. J'ai dit : couchez-vous dedans. Sinon, je tire. Je vous assure que votre sort ne m'intéresse pas du tout, et les renseignements que je tirerais de vous m'importent beaucoup moins que la réussite de certaine opération. Si vous n'entrez pas dans cette malle, je vous abattrai sans remords et sans regret. »

Langelot se coucha dans la malle, en chien de fusil.

« Pourvu qu'il ne la ferme pas ! » pensait-il.

Sharman s'approcha. Le couvercle retomba. Puis il y eut un grincement de fer sur du fer : la barre de sécurité était glissée dans les boucles. Langelot était plongé dans la nuit absolue et il commençait déjà à étouffer.

« Ne vous inquiétez pas, reprit la voix plus sourde de Sharman. Vous ne serez pas asphyxié immédiatement. Il y a des fentes, par où le gaz carbonique sort et l'oxygène entre. Vous avez donc encore le temps de me dire la vérité. Mais n'essayez pas de m'amuser avec des mensonges : j'en sais assez pour pouvoir démêler ce qui sera vrai de ce qui ne le serait pas. Et chaque minute de plus que vous passez dans cette malle est une minute de moins sur celles qui vous restent à vivre. Au reste, prenez votre temps, réfléchissez. Pour ma part, je ne suis pas pressé. Je crois que je vais même me chercher un verre de quelque

chose : j'ai soif. A tout à l'heure. »

Recroquevillé sur lui-même, ne pouvant bouger, s'imaginant à chaque instant que l'air lui manquait, Langelot se jugeait perdu. Son imagination même l'abandonnait : il ne trouvait aucune histoire vraisemblable à raconter à Sharman.

« Et si je lui disais la vérité ? Ce ne serait pas trahir que de lui dire que je suis un officier de renseignement chargé de le surveiller. Oui, mais j'aurais mis le doigt dans l'engrenage : il commencerait à me poser mille questions sur le S.N.I.F. Non, il faut nier, nier à tout prix, nier à en mourir. »

Il étouffait.

« Ah ! pourvu que j'aie le courage de tenir jusqu'au bout ! Ah ! pourvu que je meure vite ! »

Il arqua le dos, poussa des pieds et des mains, espérant vaguement défoncer la malle. Mais elle était de métal et ne céda pas : ce fut Langelot qui sentit l'air lui manquer et qui cessa ses efforts.

La voix sourde de Sharman retentit au-dessus de lui.

« Eh bien, mon jeune ami, êtes-vous prêt à me dire la vérité ?

— Oui, oui, cria Langelot. Je suis un policier français.

— Continuez, vous m'intéressez. »

En se faisant passer pour un policier, Langelot ne nommerait pas le S.N.I.F. Mais fallait-il révéler à Sharman en quoi consistait la mission ? Fallait-il lui dire que le bon poste avait été substitué au mauvais, alors qu'il pourrait encore opérer la substitution inverse ? Non, non : en cette circonstance, seul le silence, le silence absolu était digne d'un officier français.

« Je me tairai, décida Langelot. Je me tairai et j'en mourrai. »

« Eh bien, fit la voix de Sharman. Que disiez-vous ? »

Langelot ne répondit pas. Ses tempes battaient. Il ne remuait plus. Il sentait la vie le quitter.

« Un mot ! Un mot et je soulève le couvercle… », dit la voix de Sharman.

Langelot pensait :

« Des gens ont passé des heures dans des malles. Ce n'est pas possible que je meure si vite. Si jamais j'en réchappe, je ferai du yoga pour apprendre à respirer le moins possible. Ah ! pourquoi ne suis-je pas encore mort ? »

« L'air, disait Sharman… Comme c'est agréable, un peu d'air frais… Respirer à pleins poumons… Moi, je respire !… Moi, je… »

Sa voix s'arrêta. Que se passait-il ? Langelot n'entendait plus rien. Il se demanda s'il était déjà mort. Mais non, il souffrait trop.

Un grincement de fer. C'était la barre, les boucles, le couvercle…

Soudain un flot d'air et de lumière entra dans la prison de Langelot. Il ouvrit la bouche, aspira la vie… expira… inspira à nouveau… La tête lui tournait… Il avait mal au cœur.

Enfin ses yeux retrouvèrent leur vision normale.

Sharman était debout au-dessus de lui, encadré par deux hommes de haute taille, vêtus de cirés de marins, et portant de grosses lunettes d'aviateurs.

Sharman était bâillonné : un chiffon dépassait de sa bouche et était noué derrière sa nuque. Aussi un fil d'acier était passé autour de son cou, et l'un des marins en tenait l'autre bout.

De vagues souvenirs revinrent à l'esprit de Langelot : il avait déjà vu ces cirés noirs, ces lunettes. Il avait déjà éprouvé cette impression de force agile, de discipline absolue, qui se dégageait des deux marins. Où ? Quand ? Il ne se rappelait plus.

Il se mit sur son séant. Il respirait toujours avec délices et considérait les deux hommes comme ses libérateurs.

Il fut donc un peu déçu lorsqu'il sentit un nœud coulant d'acier lui glisser sur le nez et se resserrer autour de son cou. Il obéit à la première sollicitation et se leva, tout chancelant.

Les deux marins échangèrent un regard. L'un tenait en laisse Sharman ; l'autre, Langelot. D'un commun accord, ils se dirigèrent vers l'escalier, suivis chacun par son prisonnier. De toute évidence, ils savaient ce qu'ils faisaient et toute résistance serait inutile.

Ils sortirent par la porte principale, sans se soucier de se montrer discrets. Dans l'allée, une grosse jeep les attendait, moteur tournant, avec un chauffeur portant le même ciré noir et les mêmes lunettes d'aviateur.

La jeep, dédaignant de faire des manœuvres, fonça droit à travers la pelouse, puis prit la route à tombeau ouvert. Le conducteur demeurait parfaitement indifférent aux panneaux Stop et s'inquiétait médiocrement des feux rouges, ne ralentissant que pour s'assurer qu'aucune voiture n'arrivait transversalement.

Personne ne parlait : ni les prisonniers ni leurs gardiens.

La jeep franchit le pont qui conduit à Merrit Island, en direction de Cape Kennedy, mais ensuite elle tourna à droite, prenant la route A1A, qui longe la côte des Etats-Unis en joignant les îles côtières par des ponts généralement très longs.

Le vent fouettait le visage de Langelot et lui faisait un bien immense. Peu à peu sa lucidité lui revenait.

Soudain, après un feu rouge dédaigné à Cocoa Beach, une sirène se fit entendre et des lueurs rouges intermittentes zébrèrent la nuit. Langelot se retourna : une voiture de police s'était lancée à la poursuite de la jeep, ululant de toutes ses forces, et faisant tournoyer la lampe rouge placée sur son toit.

Le conducteur de la jeep jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, tendit le doigt, enfonça un bouton.

Un flot de liquide jaillit d'ouvertures dissimulées sous le pare-chocs arrière. Langelot vit la voiture de police déraper, zigzaguer un instant, puis, soudain déportée vers la gauche, quitter la chaussée, bondir par-dessus les rochers et s'abîmer dans la mer.

Sharman retint son souffle, mais les marins ne trahirent aucune émotion.

On roula encore pendant un bon moment. Tantôt la route filait au milieu d'une île, tantôt on avait la mer à main droite, à main gauche et même par en-dessous.

Soudain le conducteur freina, et tourna brusquement à droite, s'arrêtant, tous phares allumés, sur un débarcadère en béton.

Du fond de l'eau, une lumière monta. Une plateforme sortit de l'eau et vint se ranger contre le débarcadère.

La jeep démarra à nouveau et s'engagea sur la plate-forme, qui n'émergeait que de quelque vingt-cinq centimètres.

Soudain, la plate-forme elle-même s'abaissa, et la jeep s'enfonça avec elle, entre deux murs de métal descendant plus bas que le niveau de l'eau.

Un toit métallique apparut entre les deux murs de métal. Encore un instant, Langelot vit le ciel profond de la Floride et entendit le clapotis de l'eau. Puis, plus rien.

Tout à coup, une lumière électrique s'alluma, et Langelot sentit que quelqu'un tirait sur son licol d'acier. Des portes coulissaient. Il suivit le

marin sans offrir la moindre résistance.

Une intense vibration parcourait la coursive le long de laquelle il marchait et qui ne pouvait être que celle d'un sous-marin.

Les deux gardiens et les deux prisonniers entrèrent dans une pièce carrée, aux meubles de cuir, aux lambris de bois. Des cristaux brillaient sur une table. Un homme de haute taille, vêtu de noir, se tenait debout au milieu de la pièce. Un jeune garçon dégingandé, mince et maladroit comme une sauterelle, habillé comme un barman, lui servait à boire.

« Pichenet ! » s'écria-t-il en apercevant Langelot.

Langelot l'avait également reconnu[15]…

« Greg ! Comment vas-tu, vieille sauterelle ?

— Commodore ! annonça l'un des marins, se tenant au garde-à-vous, les prisonniers.

— Collez-moi le vieux à fond de cale, ordonna le commodore d'une voix sans expression. Laissez l'autre ici. Enlevez-lui son carcan et disparaissez. »

Les marins obéirent.

« Je vous reconnais, reprit le chef. Vous êtes… le sous-lieutenant Langelot, des Services secrets français.

— Et vous, le commodore Burma, du « Sphinx ».

— Asseyez-vous donc. Greg, une bouteille de champagne.

— Ah ! Monsieur Pichenet, je veux dire monsieur Langelot, fit Greg d'un ton obséquieux, je suis content de vous revoir. Vous avez toujours été gentil pour moi, du temps des papous. J'espère que vous ne m'avez pas tout à fait oublié.

— Ne te fatigue pas, Greg, répondit Langelot. Je ne suis pas des amis du commodore. Il m'offre du champagne, mais il se demande déjà à quelle sauce il va me manger.

— J'ai de l'estime pour vous, lieutenant, remarqua le commodore. Je n'ai que du mépris pour Greg ici présent. Mais c'est si fatigant d'estimer les gens ! Je préfère ceux que je méprise. Et ceux que j'estime, je m'efforce de les supprimer. »

Greg apportait le champagne.

« A votre santé, si brève qu'elle doive être ! proclama Burma en levant sa coupe. Au reste, pour cette fois, je n'étais chargé que de vous enlever et de vous remettre entre les mains de mes employeurs : ils

vous traiteront comme ils l'entendront. Cependant, si j'ai bien compris leurs intentions à votre égard, je ne crois pas avoir la chance de vous rencontrer une troisième fois.

— Qui sait, commodore ? Le « Sphinx » n'est pas tout-puissant.

— Le « Sphinx », répliqua Burma, est la plus grande puissance qui existe actuellement. Vous savez aussi bien que moi que c'est un syndicat de financiers internationaux. Ils possèdent presque tout l'argent du monde ; ils exercent presque tout le pouvoir qu'il y a à exercer sur cette terre. Les chefs d'Etat et de gouvernement sont des marionnettes entre leurs mains. Je sers les vrais princes de ce monde, lieutenant, et vous ne servez que leurs hommes de paille. »

A son tour, Langelot leva sa coupe :

« Commodore, vous avez peut-être raison. Mais si dans toute la paille de ces hommes de paille, il reste encore un seul grain de blé, je bois à la survie de ce grain de blé. »

La traversée ne dura pas plus d'une heure, pendant laquelle Burma et Langelot bavardèrent sans cesse, servis par Greg qui ne savait plus si, pour se rendre agréable à son maître, il devait flatter ou insulter le prisonnier.

Un voyant s'alluma dans un panneau de la cloison.

Le commodore se leva :

« Lieutenant, nous sommes arrivés. Personne ne vient jamais ici à bord de mon *Œdipe* si ce n'est pour y mourir. Mais je sais que vous mourrez comme il sied à un officier. A l'avance, toutes mes félicitations.

— Je te félicite bien, Pichenet, ajouta Greg, mais je ne t'envie pas. »

De nouveau la coursive, puis une échelle, et, soudain, l'air libre, la nuit parfumée et tropicale.

Une passerelle de fer. Des lumières, des papillons de nuit. Dernière vision des cirés de marins. Déjà le sous-marin s'immergeait, emportant le commodore Burma vers d'autres missions confiées par le « Sphinx ».

Sur le quai de marbre vert, Langelot et Sharman se tenaient côte à côte, face à un groupe d'hommes qui les observaient attentivement.

21

L'UN de ces hommes était vautré sur une chaise-longue recouverte d'un tapis précieux. Vêtu d'une robe de chambre cramoisie, qui ne dissimulait pas l'incroyable volume du personnage, il souriait avec amabilité, tout en suçant des bonbons qu'il prenait dans une coupe de cristal placée à côté de lui sur une petite table. Dans une autre coupe de cristal, Langelot reconnut avec surprise des morceaux de viande fraîche.

Derrière l'homme aux bonbons, se tenaient trois personnages de moindre envergure, au sens propre comme au sens figuré.

« Messieurs, bonjour, prononça le gros homme d'une voix suave. Ah ! nous sommes le petit Français, n'est-ce pas ? Et nous ne parlons pas anglais, n'est-il pas vrai ? Quelle chance que vous vous soyez trouvé chez cet imbécile de Sharman quand mes gens sont venus le chercher !

— Monsieur Sidney, je vous présente mes respects, commença Sharman.

— Sharman, vous m'ennuyez ! coupa Sidney, justement surnommé la Gélatine. Quand donc comprendrez vous que vous êtes une orange pressée, que vous m'avez amèrement déçu, et que vous n'êtes ici que pour y mourir à ma convenance ? Le petit Français mourra aussi, c'est bien évident, mais lui, d'abord, il faut qu'il parle. Quant à vous, vous ne m'intéressez plus. »

Sharman avait blêmi et voulut placer un mot, mais Sidney le fit

taire d'un geste.

« Regardez », dit-il.

Entre deux doigts, il prit un morceau de viande, et le jeta dans l'eau. Il y eut aussitôt un grand bouillonnement ; sous l'eau des formes gigantesques filèrent. Une nageoire apparut. Langelot fit effort pour ne pas montrer d'émotion : l'île aux Squales était bien nommée. Les monstres marins qui se battaient en ce moment pour un morceau de viande étaient des requins géants.

« Quand j'en aurai décidé ainsi, reprit Sidney la Gélatine, ce sera vous.

— Mon… monsieur Sidney, que me reprochez-vous eg… exactement ? bégaya le malheureux.

— Vous voulez le savoir ? C'est bien. Vous aviez accepté, n'est-il pas vrai, de saboter le Foster 3000 de façon que le prochain contrat de la NASA soit signé avec moi, Sidney, membre du « Sphinx », et non pas avec je ne sais quelle malheureuse société Foster. En échange, je prenais vos dettes de jeu à mon compte.

— Oui, monsieur Sidney, mais…

— Or, qu'avez-vous fait ? Vous avez engagé à votre service une bande de bouzilleurs, dans l'espoir qu'ils vous débarrasseraient de votre pupille, dont vous hériteriez, ce qui finirait par vous rendre la liberté à mon égard. Ces bouzilleurs ont commis bévue sur bévue et ont fini par se faire ratatiner tous les trois : ils ne méritaient pas autre chose, et j'y applaudis. Mais vous ! Non seulement vous vous êtes laissé filer depuis la France jusqu'aux Etats-Unis par ce petit jeune homme, mais vous avez si mal manœuvré qu'il a réussi, avec la complicité de vos propres employés, à défaire ce que vous aviez fait, et à remplacer le mauvais climatiseur par le bon. Et cela, précisément au moment où, faisant agir tous mes contacts, j'étais arrivé à obtenir un envol prématuré, sous prétexte de sabotages possibles, ce qui me semblait nécessaire pour que votre substitution ne puisse pas être découverte. Vous conviendrez, mon pauvre Sharman, que le moment était venu de mettre fin à vos inepties, comme je m'y suis décidé.

— Monsieur Sidney, d'où savez-vous tout cela ? »

Sidney haussa les épaules et désigna une liasse de papiers qui traînait sur la table.

« Le « Sphinx », dit-il, a des informateurs partout. Et leur force,

c'est qu'ils n'interviennent jamais : ils se contentent de rendre compte. L'hôtesse de l'air de la Panam était une informatrice du « Sphinx », le portier de Park Avenue était un informateur du « Sphinx », et aussi un de vos voisins, mon cher Sharman, et un des chasseurs de l'Imperial Hotel, et le policier de la NASA qui gardait l'accès à la capsule et qui avait ordre d'observer tout ce qui s'y passerait mais de n'intervenir en aucun cas. Je sais tout, vous dis-je, je sais tout.

— En ce cas, monsieur Sidney, me voilà rassuré, dit Sharman. Si vous savez tout, vous savez aussi que moi, je n'ai jamais substitué le mauvais climatiseur au bon. Je me suis contenté d'érafler la surface du mauvais, pour qu'il soit impossible de constater la substitution que je projetais. Si ce jeune Français a fait une substitution quelconque, il a travaillé pour nous : le Foster 3000 que j'avais dans mon laboratoire était le mauvais, et j'allais le chercher aujourd'hui pour effectuer le remplacement lorsque j'ai entendu du bruit chez moi, et que je me suis introduit subrepticement dans ma propre maison pour capturer l'intrus. Au préalable, j'avais arrêté ma voiture à distance pour que personne ne remarque que j'étais venu de nuit chez moi et que j'en étais ressorti. Vous voyez donc, monsieur Sidney, que tout est pour le mieux. »

Les yeux glauques de Sidney la Gélatine ne quittaient plus le visage de Sharman qui, peu à peu, reprenait sa couleur naturelle.

Cependant Langelot se cognait mentalement la tête contre les murs. Hé oui ! Quand il avait quitté le laboratoire, il n'avait remarqué aucun changement : or, si tout s'était passé comme prévu, il aurait dû en remarquer un : il aurait dû voir que le nouveau climatiseur n'était pas éraflé. Mais en fait l'éraflure y était : donc il n'y avait aucune raison de supposer que le bon poste avait remplacé le mauvais.

Et maintenant, que faire ? Il était trois heures et demie. Dans

quatre heures et trente minutes, le cosmonaute Frank Hordon s'envolerait pour ne plus revenir. Il périrait d'une mort affreuse, par suite d'une négligence de Langelot !

Sharman parlait encore que l'agent secret regardait déjà autour de lui. Il se trouvait sur une terrasse construite en bordure d'un lagon. Tout autour, s'élevait une muraille rocheuse, couronnée d'un côté par un petit palais à l'italienne, la demeure de Sidney. Aucun goulet ne permettait à un bateau de pénétrer dans le lagon de l'île aux Squales.

Mais le sous-marin y était bien entré ?

Il y avait donc, sous l'eau, un passage ?

« Oh ! je sais bien, se dit Langelot. Selon toute probabilité, je me noierai avant d'arriver à l'autre bout du tunnel. Si je ne me noie pas, c'est que les requins m'auront mangé. Si les requins ne me mangent pas, je n'aurai jamais la force de nager jusqu'à la côte. Et si j'y parviens, ce sera trop tard. Mais tout cela signifie-t-il que j'aie le droit de ne pas essayer de sauver Hordon, puisque telle est ma mission ? »

Sidney prit un bonbon et fit claquer sa langue :

« Vous voulez donc dire, mon cher Sharman, que vous me garantissez la faillite du vol cosmique vers Mars ? Vous me garantissez que le cosmonaute étouffera de chaleur dans… Hep ! »

D'une brusque détente, Langelot avait bondit sur la coupe de viande, qu'il jeta au loin dans le lagon. Puis, aspirant beaucoup d'air, il sauta lui-même dans l'eau noire qui se referma sur lui.

22

APRÈS avoir ramené Langelot à l'Imperial Hotel, Bob avait de nouveau pris le chemin de la plantation : il avait promis à Jean de lui rendre compte de ce qui se serait passé à Cape Kennedy.

Tante Virginia était couchée depuis longtemps. Jean, assise dans une chaise à bascule sur la véranda protégée par des moustiquaires, attendait.

« Alors ? cria-t-elle, courant au-devant de Bob.

— Tout va bien », lui répondit-il.

Il s'assit, étendit les jambes sur le fauteuil qui lui faisait face (pas sur la table, car Bob était Virginien, donc bien élevé) et commença à raconter les événements de la soirée.

Il en était arrivé au moment où Langelot et lui jetaient un regard circulaire dans le laboratoire de Sharman, pour s'assurer que tout y était en ordre, quand, soudain, il se frappa le front de la main et haleta :

« Grand Ecossais !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda Jean avec inquiétude.

— Sur l'autre climatiseur… il y avait aussi une éraflure ! »

Il fallut quelques secondes à Jean pour comprendre ce que cela signifiait :

« Donc, vous ne savez pas si vous avez remplacé le mauvais par le bon ou vice versa.

— Exactement.

— Téléphonez tout de suite à Langelot.

— Téléphoner ? Non. L'ennemi pourrait être à l'écoute. Je vais aller le réveiller moi-même.

— Je vais avec vous. »

Bob était en général un conducteur prudent et respectueux de toutes les limitations de vitesse. Ce soir-là, cependant, il se permit quelques modestes excès, houspillé qu'il était par Jean qui lui criait :

« Plus vite, Bob ! Plus vite ! »

Ils parquèrent la voiture au pied de l'impérial, et entrèrent dans le hall.

« Je monte seul, déclara Bob.

— Pourquoi ? demanda Jean.

— Ce ne serait pas convenable que vous alliez dans la chambre de ce garçon, célibataire et Français.

— Pfft ! » répondit laconiquement Jean en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

Ils débarquèrent au quatrième, mais ils eurent beau frapper à la porte, Langelot ne vint pas leur ouvrir.

Ils redescendirent, perplexes. Dans le hall, Bob saisit soudain Jean par les épaules et se jeta avec elle derrière un divan.

« Que vous prend-il, Bob ? »

L'ingénieur montra un homme qui venait d'entrer, coiffé d'un petit chapeau : c'était Sharman.

Les jeunes gens attendirent que leur ennemi montât à son tour à la chambre de Langelot et en redescendît, le sourcil froncé.

« Où peut être Langelot ? se demandait Jean.

— Suivons Sharman : il nous conduira peut-être jusqu'à lui », répondit Bob.

Ils quittèrent l'hôtel quelques secondes après Sharman, le virent monter dans sa Cadillac dorée et démarrer. Ils le suivirent à bonne distance.

Sharman gara la Cadillac à quelque cinquante mètres de chez lui, puis se dirigea vers sa maison, à pied. La Mustang de Bob s'était arrêtée un peu plus loin.

« Attendons, dit Bob.

— Langelot est là, murmura Jean, en lui montrant la Mercury blanche parquée au pied d'un palmier. Allons l'aider. Il a peut-être eu

la même idée que vous, Bob, et il sera venu vérifier sur place si l'éraflure y est bien. Sharman va lui tomber dessus à l'improviste.

— Langelot est de taille à se défendre, répliqua Bob. Nous ne ferions peut-être que le gêner. Ou bien il nous prendra pour des ennemis et nous tirera dessus. Il vaut mieux attendre ici et n'intervenir que si nous entendons du bruit. »

Jean soupira. Après tout, elle n'était pas mal, dans cette voiture, pelotonnée contre Bob, qui avait sans doute raison de vouloir opérer prudemment.

Les hommes reparurent, traînant Langelot et Sharman.

Un long moment se passa. Puis une jeep arriva à fond de train, enfila l'allée conduisant chez Sharman, freina devant la porte. Deux hommes en ciré noir en sortirent, fracturèrent la serrure en un tournemain, et entrèrent dans la maison.

Bob tira son revolver.

Trois minutes se passèrent encore. Puis les hommes reparurent, traînant Langelot et Sharman qu'ils fourrèrent dans la jeep dont le moteur tournait toujours.

« Attaquez ! Tirez ! » chuchotait Jean.

Mais Bob hésitait. La jeep avait déjà traversé la pelouse et s'éloignait à toute allure.

« Suivez-les, au moins ! » ordonna Jean.

Bob embraya. Il se reprochait d'avoir entraîné la jeune fille avec lui. S'il avait été seul, ah ! comme il se serait jeté sur les cirés noirs, comme il les aurait boxés à tour de bras ! Mais pouvait-il attirer le feu sur la petite Jean ?

La vitesse de la jeep le déconcerta quelque peu. Il n'était pas habitué à brûler les feux rouges et les stops. Aussi perdit-il du terrain, mais, aiguillonné par Jean, il ne se laissa pas distancer de plus de 500 mètres. Aussi les jeunes gens purent-ils voir la voiture de police se lancer à la poursuite de la jeep, puis déraper et disparaître dans la mer.

« Ils ont versé de l'huile sur la chaussée, murmura Bob. Ils ne reculent devant rien ! »

Il ralentit pour traverser la zone dangereuse, puis reprit de la vitesse. De très loin, les jeunes gens purent voir la jeep quitter la route et, apparemment, s'enfoncer lentement dans l'eau.

« Elle s'est embarquée sur un bateau, dit Bob, en arrêtant sa Mustang. Nous ne pouvons plus rien faire.

— Vous m'aviez pourtant dit que vous aviez un chriscraft.

— Oui, à Vero Beach.

— Allons le chercher.

— Mais Jean, à quoi nous servira-t-il ? Nous ne savons pas où ces gens ont emmené Langelot.

— Vous n'avez vraiment aucune idée ?

— A moins que ce ne soit à l'île aux Squales, si vraiment Sidney est dans le coup.

— Eh bien, mon cher, nous irons à l'île aux Squales demander des explications à Sidney.

— D'accord : j'irai. Vous, vous resterez à Vero Beach. »

Jean eut un petit rire sec.

« Robert III Stuart, demanda-t-elle, j'ai cru comprendre que vous aviez quelque peu l'intention de m'épouser. »

Bob rougit beaucoup :

« Miss Foster, ce serait le plus grand bonheur que je… qui me…

— Eh bien, dans ce cas, dit Jean, vous feriez aussi bien de prendre l'habitude de m'obéir tout de suite. Roulez. »

La Mustang resta à Vero Beach, et le chriscraft, dont Bob partageait la propriété avec un de ses amis habitant Vero, prit la mer.

En mer, il n'y a pas de limitations de vitesse, et Bob mit l'accélérateur au plancher. Derrière le chriscraft, un long sillage blanc dessinait un V lumineux sur la mer noire.

« Voyez-vous ces feux, devant ? demanda Jean.

— C'est dans la direction de l'île aux Squales », répondit Bob.

Trois vedettes semblaient tourner autour de l'île, disparaissant, reparaissant, allumant et éteignant des projecteurs.

« Ils ont l'air de chercher quelque chose, dit Bob.

— Ou quelqu'un », ajouta Jean.

Par mesure de prudence, Bob éteignit les feux de position du chriscraft, et maintint le cap sur l'île aux Squales, espérant que les vagues déroberaient son sillage à la vue des vedettes adverses.

Les vedettes s'étaient éloignées toutes les trois vers la pointe sud de l'île, quand Bob coupa le moteur.

« Que vous arrive-t-il ? questionna Jean.

— Je voudrais écouter. »

D’abord les jeunes gens n’entendirent que le puissant bruissement de la mer. Puis, Jean, qui avait l’oreille fine, perçut un cri :

« *He…e…e…e…elp !* »

La seconde fois qu’il fut poussé, Bob l’entendit aussi. Immédiatement, il ralluma ses feux de position, et, remettant le moteur en marche, dirigea le chriscraft vers la direction d’où provenaient les cris.

Au creux d’une vague, Jean aperçut la tête de Langelot.

« C’est lui ! » cria-t-elle.

Tremblant d’épuisement, Langelot se hissa à bord : Il avait nagé sous l’eau presque tout le temps.

« C’est la troisième fois dans l’histoire, dit-il d’une voix mal assurée, que l’Amérique vient au secours de la France au moment le plus opportun. »

Bien qu’il fût trempé de la tête aux pieds, Jean se suspendit à son cou sous l’œil réprobateur de Bob, qui avait fait demi-tour, et ramenait le bateau à Vero Beach.

En quelques mots, Langelot eut raconté ses aventures à ses amis : pendant que les requins se battaient pour la viande qu’il leur avait jetée, il avait réussi à s’échapper et les vedettes envoyées par Sidney à sa recherche ne l’avaient pas repéré non plus.

« Je croyais bien que je n’en sortirais pas, de ce maudit tunnel pour sous-marins, avoua Langelot, mais j’en suis sorti tout de même. Et j’ai été bien content de vous voir, sans savoir que c’était vous, surtout quand vous avez éteint vos feux : j’en ai déduit que vous ne faisiez pas partie de la bande Sidney. Maintenant comment allons-nous faire pour sauver Hordon ?

— Je pense, dit Bob, qu’il y a un seul moyen. Appeler Cape Kennedy, et leur dire : le Foster 3000 ne marche pas. »

Cela lui brisait le cœur, à Bob, de déshonorer publiquement son enfant chéri. Jean partageait ses sentiments. Langelot, lui, craignait des complications avec la police : mais l’essentiel était de sauver le cosmonaute d’une mort affreuse.

« D’accord », dit l’agent secret.

On débarqua à Vero Beach quand le ciel pâlissait déjà. Il était cinq heures et demie. Dans deux heures et trente minutes, si les jeunes gens ne faisaient rien pour l’empêcher, la fusée décollerait.

Ils montèrent tous les trois dans la Mustang et roulèrent jusqu'à une cabine téléphonique. Bob descendit :

« Je vais téléphoner. »

Il entra dans la cabine et, sachant que le compte à rebours avait commencé depuis longtemps, appela directement le contrôle de lancement.

« Je vous téléphone, dit-il, pour vous dire que le climatiseur placé à bord de la capsule a été saboté. Il ne fonctionnera pas.

— Il a parfaitement fonctionné pendant les essais, répliqua la voix à l'autre bout du fil.

— Oui, parce que les essais n'ont pas été prolongés assez longtemps. Ce climatiseur a été construit spécialement pour… »

Langelot et Jean voyaient Bob s'échauffer, faire des gestes, serrer les poings. Sans doute refusait-on de le croire. Mais pourquoi ne raccrochait-on pas tout simplement ?

Langelot, qui avait endossé des vêtements secs trouvés dans le chriscraft, passa du siège arrière sur le siège avant, et mit le moteur en marche.

« Que faites-vous ? lui demanda Jean.

— Je me prépare à prendre la poudre d'escampette si…

— Si quoi ? »

Langelot embraya, et roula sur une cinquantaine de mètres, puis s'arrêta. Bob gesticulait toujours dans la cabine.

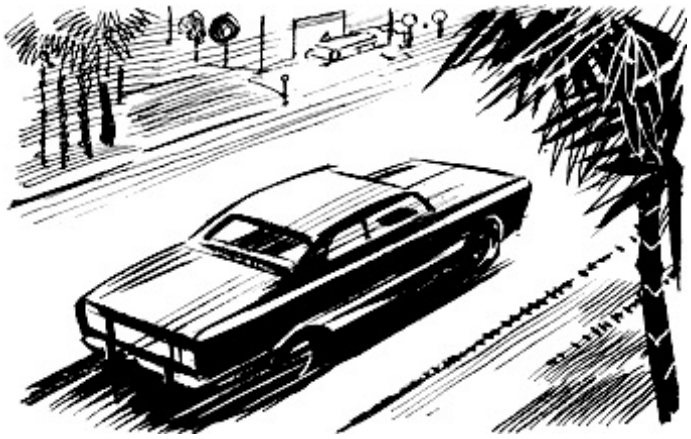
« C'est long ! soupira Jean.

— Très », acquiesça sèchement Langelot.

Soudain une voiture de police, feu rouge allumé et tourbillonnant, jaillit de nulle part et vint s'arrêter, dans un terrible crissement de pneus, devant la cabine. Deux policiers bondirent sur le trottoir et se jetèrent sur Bob.

« Que font-ils ? Que font-ils ? cria Jean. Il faut leur expliquer… »

Mais Langelot avait démarré à nouveau : à pleins gaz, il filait vers le Nord.



23

LES PALMIERS, les pelouses, les réverbères, les stations-service défilaient. Le soleil se levait sur la mer. La sirène de la police se fit entendre :

« Ils nous poursuivent ! » cria Jean.

Bob avait été fouillé, désarmé, fourré dans la voiture qui s'était lancée maintenant à la poursuite de la Mustang rouge. Tout en conduisant, Langelot expliquait :

« C'est ce que je craignais. Ne m'ayant pas retrouvé, Sidney ne pouvait pas être sûr : ou bien les requins m'avaient mangé, ou j'avais réussi à rejoindre la terre ferme, et j'allais avertir Cape Kennedy du sabotage du Foster 3000. Il a dû me devancer, et annoncer qu'un provocateur ou un fou téléphonerait probablement avant le lancement. On l'a cru. L'interlocuteur de Bob a dû lui demander d'où il appelait et l'a fait parler longtemps, pour donner à la police le temps de l'appréhender. Il a fait prévenir la police sur une autre ligne, et voilà l'ami Bob en prison jusqu'à tant que l'événement lui donne raison.

— Langelot, il faut le libérer.

— Non, Jean. Il faut essayer de sauver Hordon. »

La route A1A s'allongeait à l'infini, sautant d'île en île. Langelot, conducteur consommé, profitait de chaque virage pour gagner un mètre ou deux, mais le chauffeur de la police n'était pas manchot non plus ! La sirène ululant à tue-tête, le feu rouge tournoyant sur le toit du véhicule, les policiers donnaient la chasse à la Mustang, et, sur chaque

ligne droite, regagnaient ce qu'ils avaient perdu au tournant précédent.

« Si nous avions un peu d'avance, nous pourrions essayer de téléphoner de nouveau, dit Jean.

— Pour nous faire coffrer à notre tour ? Merci ! Trouvez autre chose.

— Vous avez trouvé, vous ?

— Si nous arrivons jusqu'au cosmodrome lui-même et que vous décliniez vos noms et qualités, nous ferons certainement plus d'effet que par téléphone.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si nous nous remettons entre les mains des autorités, nous prouvons notre bonne foi.

— Eh bien, arrêtons-nous et faisons-le tout de suite.

— Et essayons d'expliquer à trois malheureux sergents de ville les subtilités du « Sphinx » et du Foster 3000 ? Ma chère, quand ils commenceront à en comprendre le premier mot, Frank Hordon aura fait long feu, si je puis dire. »

Les vagues se brisaient sur les rochers, déferlaient sur les plages. De rares voitures venaient à la rencontre de la Mustang, mais elles se rangeaient au bord de la route dès qu'elles entendaient la sirène, et les automobiles que la Mustang dépassait en faisaient autant.

« Merci aux policiers : ils nous déblaient la route », commenta Langelot.

Jean, toute pâle, se retournait de temps en temps pour regarder par le rétroviseur.

« J'espère qu'ils ne sont pas en train de maltraiter Bob, murmura-t-elle.

— Hé là ! s'écria Langelot. Qu'est-ce que c'est que ce feu rouge ? »

A l'entrée d'un pont, un feu rouge venait de s'allumer, clignotant avec insistance. Un gros yacht, venant du large, s'apprêtait à passer sous ce pont.

« C'est un pont-levis, expliqua Jean. Le bateau est trop haut pour passer dessous, à marée haute. Alors les deux moitiés du pont s'écartent, se soulèvent, et le bateau passe.

— Et les voitures, pendant ce temps ?

— Elles attendent.

— Ah ! vraiment ! » s'écria Langelot.

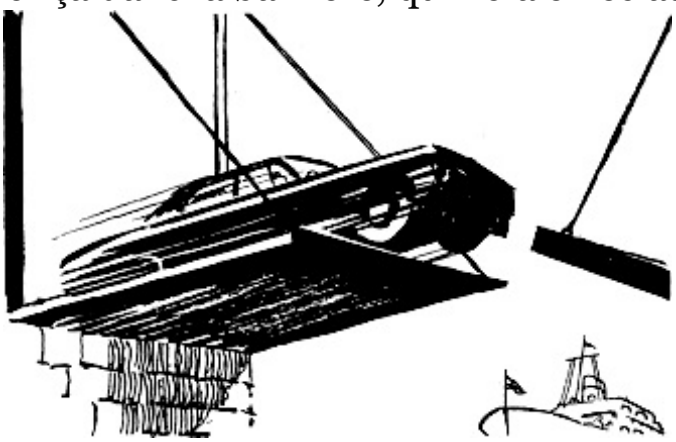
Les dents serrées, il écrasa l'accélérateur.

Une barrière de bois venait de s'abattre en travers de la route.

« Arrêtez ! cria Jean. Le pont s'ouvre… »

En effet, les deux lèvres du pont s'écartaient, pour livrer passage au bateau.

La Mustang fonça dans la barrière, qui vola en éclats.



Jean se couvrit la figure avec les mains.

La Mustang roulait déjà sur la première moitié du pont qui se soulevait toujours lentement. Un bond dans le vide… et les roues de la vaillante automobile atterrirent sur l'autre moitié.

Le bateau sifflait, la voiture de police ululait, le gardien du pont inversait la manœuvre… A son tour, la seconde barrière fut pulvérisée.

De nouveau, la Mustang filait le long de l'A1A, poursuivie par l'automobile blanc et noir qui avait attendu que le pont fût refermé pour traverser.

Jean, effondrée dans son coin, ne disait plus rien. Langelot repassait dans sa tête les événements de la nuit, toutes les malchances qu'il avait eues, toutes les sottises qu'il avait commises lui-même et qui faisaient que, maintenant, possédant les informations nécessaires pour sauver Hordon, il allait se révéler incapable de le faire.

La circulation devenait plus intense, surtout en direction du Nord : bien des Américains se rendaient à Cape Kennedy pour voir l'envol de la première fusée vers Mars.

« Ah ! si seulement Mme Turner avait laissé son mari venir avec moi… », pensait Langelot.

Et soudain la vérité se fit jour dans son esprit !

Comment n'avait-il pas deviné plus tôt ? bien sûr, c'était l'évidence

même : ce visage qu'il avait cru reconnaître, cette attitude mystérieuse, cette brusque disparition…

« Maintenant, si seulement j'avais une minute pour téléphoner, je pourrais sauver Hordon ! Mais jamais ces policiers, qui doivent être joliment furieux contre moi à l'heure qu'il est, ne m'en laisseront le temps. Je pourrais essayer de débarquer Jean pour qu'elle téléphone, mais ils s'en apercevront, elle ne saura pas leur échapper, et je n'aurai rien gagné. Oh ! un moyen pour les retarder…

24

LA CIRCULATION augmentait toujours. De paisibles touristes mettaient la tête à la portière et considéraient avec étonnement les deux bolides qui les dépassaient.

« Y aura-t-il d'autres ponts comme celui que nous venons de traverser, Jean ? demanda tout à coup Langelot.

— Hélas, oui ! répondit la jeune fille. Mais je vous supplie de ne plus faire de numéros de cirque !

— Je n'en ai pas l'intention. Dans quelques instants je vais arrêter la voiture. Vous allez sauter dehors. Les policiers s'arrêteront certainement pour vous appréhender. Vous allez commencer par vous sauver en pleins champs, pour les forcer à vous poursuivre. Dès qu'ils vous auront rattrapée, dites-leur que je vous avais enlevée de force.

— Mais c'est contradictoire.

— Justement. Le temps qu'ils aient compris qu'ils ne comprennent rien, j'aurai gagné un kilomètre ou deux : il ne m'en faut pas plus. Je m'occupe du reste, et je vous promets que Frank Hordon ne grillera pas par la faute d'un Foster 3000.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous le saurez plus tard. En tout cas, je vous ferai libérer dès que possible. Ne vous inquiétez pas. Sautez quand nous aurons doublé ce camion. Du nerf, quoi ! Pensez que vous allez retrouver Bob. »

La Mustang rouge dépassa le camion. Langelot roulait, les yeux rivés sur le rétroviseur. Bientôt, la voiture de police apparut. Langelot

freina. Jean était verte de peur.

« Pensez que vous allez sauter en parachute. Ça vous donnera du courage. Go ! »

La Mustang roulait encore à bonne allure lorsque Jean ouvrit la portière et s'élança.

Elle tomba dans l'herbe, se blessa les mains, crut s'être cassé la jambe, mais se releva bravement. Pour aller se perdre en pleins champs, il lui aurait fallu traverser la route, car la mer seule longeait la chaussée à droite.

« Je perdrais du temps, se dit-elle. D'ailleurs, je nage mieux que je ne cours. Surtout avec une jambe cassée. »

Elle sauta à cloche-pied jusqu'au bord de l'eau, jeta un dernier regard à la voiture de police qui arrivait sur elle, et plongea.

L'automobile blanc et noir freina presque sur place. L'un des policiers enleva sa ceinture, sa chemise, sa casquette, bondit dehors, et plongea à son tour. Mais Jean avait déjà pris de l'avance. Langelot ne vit pas la capture. Il roulait toujours à tombeau ouvert, formant des vœux passionnés pour qu'un nouveau pont-levis se présentât bientôt.

Ses vœux furent entendus. La Mustang fit longuement vibrer les grosses plaques de tôle, et le pont traversé, vint s'arrêter au bord de la route. Malheureusement, la cabine de commande se trouvait à l'extrémité Sud du pont.

Langelot bondit sur la chaussée, et retraversa le pont en courant. Un vieil homme se tenait dans la cabine et mâchonnait quelque chose.

Langelot entra en coup de vent. Maintenant, il fallait intimider le bonhomme.

Sous le tableau de commandes, se trouvait une planche fixée au mur par deux coins de métal. Sur la planche reposait un carnet dont le vieux devait se servir pour noter les passages de bateau.

Langelot leva la main, aspira beaucoup d'air, émit un cri sauvage et, du tranchant de la main, brisa la planche en deux.

C'est là un coup classique de karaté, mais, sur le vieil homme, il produisit l'impression cherchée : les yeux de l'employé s'exorbitèrent.

« Maintenant, *bridge up !* hurla Langelot. Lève le pont ou je t'en fais de même. »

Sinon l'anglais, du moins la mimique de Langelot était compréhensible. Affolé, le vieil employé manœuvra d'abord un bouton

qui commandait l'allumage des feux rouges, puis celui qui déclenchait l'abaissement des barrières. Enfin il empoigna la manette qui faisait ouvrir le pont.

A ce moment, le ululement de la sirène retentit.

« Plus vite ! Plus vite ! » cria Langelot à l'employé qui hésitait.

Puis, le repoussant, il saisit la manette lui-même et l'abaissa. Les deux moitiés du pont se relevèrent précipitamment.

Langelot chercha autour de lui un objet contondant et trouva les deux bouts de la planche qu'il avait lui-même brisée. Il en saisit un et l'abattit sur la manette d'ébonite, qu'il cassa d'un coup.

Puis il sortit de la cabine, laissant le vieux toujours mâchonnant, mais complètement dépassé par les événements.

La voiture de police arrivait déjà.

« *Stop ! Stop !* » criaient les policiers.

Deux détonations claquèrent : l'un d'entre eux avait ouvert le feu.

Langelot ne demanda pas son reste. Courant jusqu'au bord du pont. Il sauta dans l'eau :

« Mon deuxième bain de la journée, pensait-il. Heureusement, il n'y a pas de requins, par ici. »

Il nagea sous l'eau, n'émergeant qu'une fois pour retrouver son souffle.

Il reprit pied tout près du bord, se retourna. Près du pont toujours relevé se tenaient deux policiers : l'un brandissait un pistolet et, dès qu'il eut aperçu Langelot, fit feu ; l'autre arrachait sa chemise, et enlevait son pantalon qui était encore tout trempé de son précédent plongeon, et qui l'alourdirait dans l'eau.

« Bons nageurs, mais mauvais tireurs ! » leur cria Langelot.

Il remonta la pente aussi vite qu'il put, mais elle était si abrupte qu'il perdit du temps. Deux balles se plantèrent en terre à quelques centimètres de lui. Le policier aquatique avait plongé et reprenait déjà pied lorsque Langelot atteignit enfin la chaussée, qu'il traversa sous l'œil stupéfait d'un chauffeur de camion, qui se demandait ce que tout cela signifiait.

Le moteur de la Mustang tournait toujours. Elle redémarra.

« Maintenant, se dit Langelot, j'aurai peut-être droit à quelques minutes tranquilles. »

Il abandonna la Mustang rouge à l'entrée du village d'Indialantic. Il

était sept heures du matin.

Il parcourut environ un kilomètre à pied, au pas de course, craignant que les policiers n'eussent donné l'alerte par radio, et qu'on ne l'arrêtât à cause de cette voiture si aisément repérable.

Il entra dans le bureau de réception d'un motel. Un Noir ensommeillé se tenait derrière le bureau.

« Puis-je vous aider ? » marmonna-t-il.

Langelot demanda la permission de se servir du téléphone.

« Aidez-vous vous-même », répondit le Noir.

L'agent secret sourit, décrocha le combiné, appela l'opératrice, et demanda l'Imperial Hotel à Cocoa.

Une voiture de police passa en trombe dans la rue. Ce n'était pas celle qui avait poursuivi Langelot : elle venait de la direction opposée, ululant de toutes ses forces.

« Allô, l'Imperial ? *Mrs Turner please. Mrs John Turner. Very* important. *Very* urgent. »

La voix de Mme Turner se fit entendre :

« *Yes ?... Yes ?...*

— Madame, dit Langelot en français, je vous fais toutes mes excuses pour avoir percé votre déguisement. Mais je pense que vous ne m'en voudrez pas : il s'agit de la vie de votre mari. Vous êtes la femme du cosmonaute Frank Hordon, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous, vous-même ?

— Je suis Pierre-Louis Crépon. J'ai reconnu votre mari, à son visage d'une part, d'autre part à ce qu'il portait des lunettes de soleil avec son pyjama, ce qui indiquait clairement qu'il ne voulait pas être identifié, et enfin au fait que, ayant promis de m'accompagner hier, il a changé d'avis dès que la télévision a annoncé que son vol était pour ce matin. Je suppose qu'il était venu vous retrouver clandestinement parce qu'il s'ennuyait de vous et imaginait que le lancement aurait lieu beaucoup plus tard. Mais maintenant, vous allez le voir un instant avant son départ, n'est-ce pas ?

— Oui. Je partais pour lui dire au revoir. On me permet de l'embrasser au moment où il montera dans sa capsule.

— Eh bien, madame, je vous en supplie, dites-lui de refuser de partir.

— Refuser ? Mais il ne peut pas. Il est militaire.

— Qu'il exige que le climatiseur de la capsule soit essayé aux températures auxquelles il doit être soumis, pendant une heure au moins, et non pas pendant cinq minutes. Toutes les explications techniques vous seront fournies par Robert Stuart, ingénieur de la compagnie Foster, dès que vous aurez réussi à le faire libérer : il est maintenu prisonnier par suite d'un malentendu, par la police de Vero Beach. Par la même occasion, faites libérer aussi Miss Jean Foster, la présidente de la compagnie.

— Mais, monsieur Crépon, comment aimeriez-vous que mon mari désobéisse ? Le compte à rebours est commencé depuis longtemps et…

— Madame, Frank a assez mauvais caractère pour savoir désobéir s'il en a envie. Expliquez-lui seulement que s'il s'envole maintenant, il se trouvera bientôt dans un four, sans aucun moyen d'en sortir. Pour ma part, je me trouve au motel *Palmy Shores,* à Indialantic. Tout ce que je demande, c'est qu'on me donne un moyen de regagner l'Imperial, et qu'on ne fasse pas de publicité à mon sujet. Rappelez-vous, c'est Robert Stuart et Jean Foster qui ont tout découvert : moi, je n'existe même pas. »

Et il raccrocha.

Derrière son bureau, le Noir s'était rendormi. Langelot s'assit dans un fauteuil. Il avait fait son devoir. Avait-il réussi ? Avait-il échoué ? Il n'en savait rien, mais il ne pouvait rien faire de plus. Mouillé, sans un sou en poche, recherché par les voitures de police qui sillonnaient Indialantic en tout sens, il s'endormit lui aussi le plus calmement du monde.

Il s'éveilla quand il sentit qu'on venait de lui mettre la main sur l'épaule. Il ouvrit les yeux, et vit un policier en casquette, le revolver et la matraque au côté qui se tenait devant lui.

25

ÊTRE arrêté, cela n'arrangeait guère Langelot. Le capitaine Montferrand lui avait expressément recommandé la prudence à l'égard de la police américaine. Mais, n'ayant plus d'argent ni de papiers d'identité – tout cela était resté chez Sharman –, connaissant à peine l'anglais, comment Langelot aurait-il pu échapper à la police après ses prouesses de la matinée ? Il valait mieux se laisser emmener sans résistance et aviser ensuite. La mission serait partiellement manquée, évidemment, mais du moins Frank Hordon n'aurait pas brûlé : c'était là l'essentiel.

L'agent secret regarda l'heure : il était onze heures et quart.

« La fusée n'a pas décollé ? *Fuse not unstuck* ? demanda-t-il anxieusement.

Le policier parut surpris, grimaça un sourire et fit signe qu'il ne comprenait pas. En fait Langelot avait demandé si « le fusible tenait toujours », ce qui était, en effet, surprenant.

Une voiture bleue, portant en rouge l'inscription « Police », stationnait devant la porte. Le policier prit le volant, et, bien que le siège arrière fût séparé du siège avant par un grillage, fit signe à Langelot de monter à côté de lui. Puis il mit en marche à la fois son feu tournant et sa sirène, et fonça à toute allure vers le Nord.

« Ni menottes, ni fouille, ni menaces. Décidément, la police américaine est très polie, songeait Langelot. Je me demande de quoi

ont l'air les prisons, dans ce pays. »

Mais sa curiosité ne devait pas être satisfaite. Traversant successivement Canova Beach, Indian Harbor Beach, Satellite Beach et Cocoa City Beach, la voiture parvint enfin à Cape Canaveral et entra dans la zone interdite du cosmodrome.

De loin, Langelot reconnut la haute silhouette du VAB.

« Pourvu que Frank Hordon ait compris mon message ! Pourvu qu'il ait refusé de partir ! » pensait l'agent secret.

La voiture déboucha sur un vaste terre-plein, et, après un brusque virage, s'arrêta au pied de gradins couverts de monde.

Un gardien en casquette accourut et ouvrit la portière. Langelot descendit, tout étonné de se trouver encore libre.

« Merci, mon brave », dit-il par manière de plaisanterie.

Mais le gardien ne s'offensa pas de ce ton protecteur. Il guidait Langelot vers une tribune où l'agent secret reconnut le vice-président des Etats-Unis, entouré de plusieurs personnalités politiques, et de quelques autres, qui ne l'étaient pas : à la droite du grand homme était assise Mme Hordon, toute souriante sous son grand chapeau de paille bleue ; à la gauche, Jean Foster, et à la gauche de Jean Foster, Robert III Stuart.

« Par ici, par ici, monsieur Crépon », appela Mme Hordon.

Elle se tourna vers le vice-président et lui dit :

« Je vous présente le cousin français de Frank, monsieur Pierre-Louis Crépon. »

Le haut personnage tourna un regard surpris vers le jeune garçon aux cheveux emmêlés, aux vêtements fripés, encore un peu mouillés par endroits, qui se tenait devant lui.

« Je vois que la jeunesse moderne est la même dans tous les pays, murmura-t-il. Aucune tenue, aucun savoir-vivre. Mais cela ne fait rien, cela ne fait rien, ajouta-t-il à haute voix. Nous sommes contents de vous voir, monsieur Pilouképo. Comment va la France ?

— La France va toujours bien quand l'Amérique est de ses amies, Monsieur », répondit Langelot en s'inclinant.

Le vice-président le regarda avec une surprise redoublée. Cette jeunesse moderne avait donc de l'à-propos ? Et quant au savoir-vivre, il s'était peut-être trop hâté de penser qu'elle en manquait totalement ?

Cependant Langelot s'était assis à la droite de Mrs Hordon.

« La fusée n'est pas encore partie ?

— Non, monsieur Crépon. Grâce à vous, elle ne l'est pas. Nous sommes ici pour la voir décoller.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Tout était prêt. Le compte à rebours était à moins 1200, je crois, quand on m'a finalement permis de venir embrasser Frank. Je lui ai aussitôt transmis votre message. Il a paru très ennuyé d'abord, et il avait atteint la décision de partir tout de même, mais à ce moment, un des chefs de l'opération lui a dit : « Dépêchez-vous. » Vous connaissez mon mari. Il est devenu fou. Il a dit : « Comment ! Vous osez me dire : dépêchez-vous. Je voudrais bien vous y voir, pauvre bureaucrate ! D'abord, moi, je refuse de partir tant qu'on n'aura pas refait les essais du climatiseur pendant une heure. » D'abord on n'a rien compris à cette fantaisie. Ce n'est d'ailleurs pas une petite chose d'arrêter le compte à rebours. Mais enfin, un cosmonaute spécialement préparé pour une mission donnée est pratiquement irremplaçable…

— Il y a toujours une doublure, non ?

— Oui, mais la doublure, ce n'est jamais la même chose. Frank a fait valoir l'autorité de Robert Stuart. On a essayé de l'appeler, et aussi d'appeler son chef Mr Sharman. Vous connaissez ?

— Je connais. Un peu.

— Ils étaient introuvables, ce qui a paru suspect. Bref on a refait les essais : après un quart d'heure, le Foster 3000 ne fonctionnait plus. Alors ç'a été un renversement d'opinion. On a immédiatement fait tout ce que Frank voulait : c'est-à-dire qu'on a fait amener ici Mr Stuart et Miss Foster. Frank voulait aussi que vous soyez là. Je lui ai dit que vous préfériez ne pas vous faire observer. Alors il a demandé comme une faveur spéciale qu'on invite son cousin français à la cérémonie : on n'avait plus rien à lui refuser et on vous a envoyé chercher immédiatement. Quand Mr Stuart est arrivé, il a dit qu'un Foster en bon état de fonctionnement serait trouvé chez Mr Sharman. Il y est allé lui-même et il l'a rapporté. Le poste a été essayé. Maintenant tout fonctionne parfaitement. »

Un haut-parleur annonça qu'on était à trois minutes de l'envol.

Par-dessus la tête du vice-président, Bob et Jean faisaient de grands gestes d'amitié à Langelot. Bob lui montra aussi son

portefeuille, qu'il avait récupéré chez Sharman en même temps que le climatiseur.

« Et maintenant, dit Jean à Bob, que va-t-il arriver à mon tuteur ?

— Vous n'avez plus de tuteur », lui répondit Bob à voix basse.

Jean pâlit aussitôt.

« Vous voulez dire que Mr Sidney l'a fait manger par ses requins ?

— C'est possible. Mais même si Mr Sharman est toujours vivant, vous n'avez plus de tuteur.

— Mais pourquoi cela, Bob ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 9. Pourquoi cette question ?

— Alors aujourd'hui est votre anniversaire. Vous avez vingt et un ans. Vous êtes majeure et vous n'avez plus de tuteur. »

De sa poche, Bob tira un petit écrin.

« En allant chez Sharman, je suis aussi passé chez le bijoutier », expliqua-t-il.

Cette fois-ci, Jean s'empressa de rougir :

« Oh ! Bob », murmura-t-elle.

Le vice-président remarqua que ses voisins bavardaient sans faire attention à lui, s'en étonna, et demanda des explications.

« C'est l'anniversaire de Miss Foster, monsieur, lui répondit Bob.

— Mais dans ce cas, dit le vice-président, nous devons tous chanter :

Happy birthday to you[16] *!* »

De sa belle voix de baryton, il entonna la chanson rituelle. Tous les assistants la reprirent en chœur, tandis que Bob et Jean, la main dans la main, rougissaient à qui mieux mieux.

« Encore une minute ! annonça le haut-parleur. Soixante, cinquante-neuf, cinquante-huit… »

Langelot regarda au loin. Toute droite, tout effilée, la fusée Androclès surmontée de la capsule Lion se dressait sur sa plate-forme de béton, la pointe tendue vers le ciel.

Dans la capsule, invisible, lié à son fauteuil, le cosmonaute Frank Hordon attendait le moment où il s'envolerait vers des mondes nouveaux.

Un sourd grondement parcourut le sol : l'allumage préparatoire avait commencé.

Le ciel était clair et pur. A peine quelques nuages blancs flottaient en l'air, comme des flocons d'ouate.

« Trente-trois, trente-deux, trente et un… »

Le vice-président disait à l'oreille d'un ministre :

« Elle va décoller avec un retard de quatre heures. C'est regrettable.

— Si elle décolle sans accident, c'est tout ce que je demande, répliqua Mme Hordon.

— Certainement, certainement », acquiesça le grand personnage.

Langelot regarda Mme Hordon tandis que le haut-parleur comptait « vingt-sept, vingt-six, vingt-cinq… »

Elle paraissait calme, sereine, mais intérieurement, quelle angoisse elle devait éprouver ! Quelle fierté aussi, de penser que son mari lui devrait – partiellement – son salut.

« Treize, douze, onze… »

Dans quelques instants, le décollage.

« Ça présente tout de même des avantages, d'être agent secret, pensa Langelot. On assiste quelquefois à des spectacles pas ordinaires… »

Il évoqua Sharman et son petit chapeau : quand Sidney apprendrait le lancement impeccable d'Androclès, il réglerait probablement son compte au tuteur félon. Restait Sidney lui-même, et la puissante organisation à laquelle il appartenait.

« Contre ceux-là, la guerre n'est pas finie. Ce n'est sûrement pas la dernière fois que je rencontre le « Sphinx. »

« Six, cinq, quatre, trois… deux… un… *ignition* ! »

Un instant de silence absolu. Tous les regards attachés à la fusée. Un oiseau qui, d'un vol paresseux, traverse le ciel. Soudain, la flamme jaillit à la base de la fusée, d'un jaune strident, parcouru de traînées rouges. Des torrents de fumée tourbillonnent, et, lentement, majestueusement, la fusée quitte la Terre et monte au ciel.

Un tonnerre d'applaudissements éclate sur les gradins. On crie, on s'interpelle. Les photographes s'activent ; les flashs flamboient, le vice-président sourit avec bienveillance.

Le journaliste David Graham, assis derrière Langelot, se penche vers lui.

« Tiens ! Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

— Ah ! Bonjour, monsieur Graham. Frank Hordon est mon cousin, vous ne saviez pas ?

— Non, je l'ignorais. Mais en ce cas, vous avez peut-être des lumières sur l'étrange retard du lancement ? Si vous avez des tuyaux, passez-les-moi. J'en ferai un article de première page, et, si vous voulez, nous partagerons les bénéfices.

— Vous plaisantez, monsieur Graham ! Comment voulez-vous que je sache quelque chose, moi, pauvre étudiant du programme d'échange ? »

Graham éclata de son bon rire. Tout le monde se levait, se saluait. Certains essayaient de suivre le minuscule point noir qui disparaissait dans le ciel…

Langelot se leva à son tour.

« Ce n'est pas tout, ça, murmura-t-il. Maintenant, il va falloir que j'écrive au pitaine, et que je lui mette noir sur blanc comme quoi je n'ai jamais pris aucune initiative interdite ! »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 15-01-1980.
1001-5 – Dépôt légal n° 0008 – 1er trimestre 1980.
20 – 01 – 3685 – 07 ISBN : 2 – 01 – 000868 – 5
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt : octobre 1970.

---

[1] *Langelot et les saboteurs* et *Langelot pickpocket*.
[2] P. A. F. Police de l'Air et des Frontières.
[3] O. P. A. Officier de police adjoint.
[4] Voir *Langelot et le Gratte-ciel*.
[5] En ville.
[6] Qui est-ce ?
[7] Vous, là-bas ? Qu'est-ce que vous vous figurez que vous faites ?
[8] Voir *Langelot et les crocodiles*.
[9] Américain habitant les Etats du Nord.
[10] Genre de semoule.
[11] Mais il est Français.
[12] Au secours.
[13] A bientôt, mon vieux.
[14] Haut les mains.
[15] Voir *Langelot et les Papous*.
[16] Joyeux anniversaire.